This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TX 448.853 .F678f
Fontaine, C.
Fleurs de France /
Stanford University Libraries
3 6105 04926 3010

S DE FRANCE

C. Fontaine

Torrance Darras

SCHOOL OF EDUCATION
LIBRARY

TEXTBOOK
COLLECTION

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

Heath's Modern Language Series

FLEURS DE FRANCE

QUINZE CONTES CHOISIS ET ANNOTÉS

PAR

C. FONTAINE, B.L., L.D.
DIRECTOR OF FRENCH INSTRUCTION IN THE HIGH SCHOOLS
OF WASHINGTON, D.C.

BOSTON, U.S.A.
D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS
1895

COPYRIGHT, 1895,
BY C. FONTAINE.

648097

C

PRESS OF CARL H. HEINTZEMANN, BOSTON, U.S.A.

PRÉFACE

Au mois de décembre 1891, nous écrivions dans le "Modern Language Notes" : "Un genre de littérature qui depuis une dizaine d'années semble avoir pris en France une place prépondérante est celui des histoires courtes. Le conte est chez nous un genre national, il convient essentiellement au caractère vif et spirituel du Français et, ç'a été avec une vraie sensation de soulagement qu'après la fatigue des romans interminables, nous avons vu revivre ces courts récits si sveltes d'allure, si aisés à lire. Sont-ils du reste autre chose que la continuation de certains écrivains du Moyen-Age et de la Renaissance?"

Les critiques étrangers semblent partager sur ce point la même opinion. Dans la préface d'une édition américaine de contes de Guy de Maupassant, M. Henry James s'exprime ainsi : "The short tale is infinitely relished in France, which can show, in this form, an array of masterpieces."

De son côté, M. Brander Matthews écrivait, il y a quelque temps, en tête d'un volume de contes de F. Coppée : "Fiction is more consciously an art in France than anywhere else — perhaps partly because the French are now foremost in nearly all forms of artistic endeavor. In the short story especially, in the tale, in the 'conte,' their

supremacy is incontestable; and their skill is shown and their æsthetic instinct exemplified partly in the sense of form, in the constructive method, which underlies the best short stories, however trifling these may appear to be, and partly in the rigorous suppression of non-essentials."

Nous pensons donc être agréable aux professeurs de français en leur offrant ce nouveau recueil de contes qui représentent dans ce qu'il a de plus vivant l'esprit des écrivains modernes.

Quand cela a été possible on a fait précéder les histoires d'une notice biographique sur l'auteur.

Le texte a généralement été laissé intact : il s'est cependant trouvé des cas où, soit pour le simplifier, soit pour d'autres raisons, on a jugé nécessaire d'y faire quelques changements.

Nous nous faisons un plaisir de remercier ici M. le professeur A. Gonard, de Washington, et M. le professeur O. B. Super de Carlisle, de l'aide qu'ils nous ont apportée dans la correction des épreuves.

CAMILLE FONTAINE.

WASHINGTON, D. C., Noël 1894.

H. Bouas.

FLEURS DE FRANCE

I

L'ÉCHARPE DE LA DEMOISELLE

[JACQUES AVRIL.]

C'ÉTAIT aux vacances dernières, à la campagne, en Normandie, ce pays où chaque caillou a sa légende, chaque bois son mystère. Surprises par l'orage, nous nous étions réfugiées dans la cabane d'un vieux berger et, pittoresquement assises sur son ample limousine transformée en coussin, nous attendions sans ennui la fin de l'averse.

Rien n'était plus charmant que cette halte improvisée au milieu des prés verts, tandis que les larges gouttes de cette grosse pluie d'été tintaient sur les feuilles des arbres comme des clochettes mystérieuses en la main de quelque invisible sonneur, dans le parfum grisant des foins coupés.

L'orage, cependant, se dissipa bientôt, et comme un arc magnifique[1] se dessinait au-dessus des bois, à l'horizon maintenant éclairci.

— C'est fini, mesdames, dit le vieillard, voyez-vous là-bas briller l'Écharpe de la Demoiselle? il va faire beau à présent.[2]

— L'écharpe de la demoiselle, dis-je étonnée.

— Bé, oui ! l'arc-en-ciel ! on appelle cela l'Écharpe de la Demoiselle, chez nous.

Et sans se faire beaucoup prier,[3] le vieux berger, appuyé

sur son bâton noueux, nous conta la touchante histoire que voici :

" Par une belle journée d'été — il y a bien longtemps — on glanait dans le "Champ de la Demoiselle" ; c'était un champ appartenant en propre à la fille du châtelain et, comme elle était très bonne, quand venait le temps de couper le blé mûr, elle faisait délier les javelles et permettait aux pauvres des villages voisins d'y venir glaner. Aussi toute la moisson passait en leurs mains, entièrement, sans qu'un seul épi entrât dans les greniers seigneuriaux. Elle aimait à venir visiter les travailleurs, en simple robe de fine laine et portant, pour toute parure, une écharpe de soie blanche, rayée des sept couleurs du prisme.

" Or, ce jour, il faisait une chaleur lourde présageant un orage ; la demoiselle était au champ avec ses pauvres, quand tout à coup de gros nuages s'élevèrent.

"— Hâtez-vous, mes amis, dit-elle, vous n'avez que le temps de vous mettre à couvert."[1] Les glaneurs se dispersèrent.

" Mais voici qu'à l'autre bout, là-bas, vers la grande haie, apparut une jeune femme merveilleusement belle, la tête couverte d'un voile, comme les saintes qu'on voit aux vitraux[2] de notre église. Elle tenait par la main un petit enfant, plus beau que les anges, et dont les cheveux blonds ondoyaient sur sa tunique de lin, blanche comme la neige. La demoiselle alla vers eux, et comme il ne pleuvait pas encore, de sa voix musicale et douce elle les invita à glaner. Et les voilà tous deux, l'enfant et la mère, ramassant des épis qu'ils déposaient en un petit tas au bout du champ. Cependant les gouttes d'eau se mirent à tomber, larges comme des écus,[3] et faisant grand bruit sur les feuilles des arbres. Fort heureusement, dans un coin, par devers le

bois, il y avait un gros chêne, très vieux et très touffu, sous lequel ils se réfugièrent ; car la pluie maintenant faisait rage, le tonnerre grondait au loin, les éclairs sillonnaient le ciel. Et, comme l'enfant soulevait, de sa main potelée, le voile de sa mère pour abriter dessous sa tête bouclée, la demoiselle détacha son écharpe et, avec des précautions infinies, en enveloppa la tête et les épaules du mignon, sur le front duquel elle mit un baiser.

" Or, tandis que la mère souriait doucement, voici que les oiseaux se mirent à chanter ; que des voix mystérieuses, si tendres et si pures que nulle oreille humaine n'en entendit jamais de semblables, remplirent l'atmosphère d'un concert invisible et harmonieux. En même temps, l'orage se calma, la pluie cessa, les nuages se dispersèrent. Et la demoiselle, ayant quitté son abri pour examiner le ciel subitement éclairci, s'aperçut, en se retournant, que ses compagnons avaient disparu.

" Elle entendait comme un volètement d'ailes et elle vit, à l'autre bout du champ — à l'endroit même [1] où ils étaient apparus — l'enfant et sa mère s'élever doucement, doucement, sur des nuages blancs et floconneux, entourés d'anges aux ailes d'azur et de chérubins aux ailes roses, qui, tous, chantaient un joyeux hosanna.

" Et le groupe montait, montait dans le ciel bleu.

" Au fond [2] de l'horizon, tous ils s'arrêtèrent, et comme la demoiselle, qui avait reconnu la Vierge avec l'Enfant Jésus, s'agenouillait sur les épis humides, dans une muette adoration, les anges se mirent à dire tous ensemble, à voix haute et très distinctement : " Bénie soit ! Bénie soit la bonne demoiselle si secourable aux malheureux ! Béni soit le Champ de l'Aumône ! " La Vierge étendit vers elle ses belles mains dans un geste de bénédiction ; puis l'Enfant

détacha de sa tête blonde l'écharpe de la demoiselle et en donna les deux bouts à deux chérubins roses qui s'envolèrent, l'un à droite, l'autre à gauche, très loin, à perte de vue.[1] Et l'écharpe, s'allongeant, s'allongeant dans l'infini du ciel, forma un arc immense, merveilleux, arc de triomphe céleste, sous lequel passèrent, aux doux bruits de mélodies paradisiaques, sauves et douces comme le chant de la brise dans les bois, la Vierge et son fils suivis du chœur des anges aux ailes d'azur, et des chérubins aux ailes roses.

"Puis tout disparut.

"Seulement, quand la demoiselle se releva, elle vit, debout dans le champ, au lieu des quelques épis restant des javelles coupées, une nouvelle moisson, aussi abondante que miraculeuse. Le petit tas des divins glaneurs était devenu, par miracle soudain, une haute et large meule, si large et si haute que oncques[2] dans le pays n'en vit jamais de semblable.

"Et l'écharpe merveilleuse continua de briller resplendissante au fond de l'horizon. Depuis lors, en souvenir de la bonne châtelaine, partout où il y a des âmes généreuses et compatissantes, le Seigneur Dieu veut bien faire briller, après l'orage, l'Écharpe de la demoiselle aux yeux émerveillés des humains."

"Mais, dis-je au vieux berger, quand il eut achevé son récit, l'Arc-en-Ciel est plus ancien que cela, père Jean! il date du déluge.

— Oh oui, fit le vieillard en secouant sa tête chenue, oui, pour les savants qui lisent dans la Bible et pour ceux du pays où s'arrêta l'Arche de Noé; mais chez nous autres gens de l'Ouest, on trouve l'histoire que je vous ai dite bien plus belle, on y croit ferme, et tous nos anciens[3] vous diront que l'Arc-en-Ciel n'est autre chose que l'Écharpe de la Demoiselle, placée dans le ciel par l'enfant Jésus et soutenue par deux anges du bon Dieu."

II

UN VENDREDI-SAINT SOUS LA TERREUR[1]

[ERNEST DAUDET.]

ERNEST DAUDET, le frère d'Alphonse Daudet, est né à Nîmes en 1838. Quoique moins illustre que son frère Alphonse, il occupe un rang honorable parmi les écrivains modernes. Parmi ses ouvrages il faut citer: "La Maison de Graville," "La Marquise de Sardes," "Le Missionnaire," "Les Pervertis," etc., etc.

EN l'année 1794, l'an II[2] de la République une et indivisible, le vendredi-saint tomba le 18 avril, ou, comme on disait alors, le 29 germinal.[3] Ce jour-là, dès le matin, un brillant soleil se leva sur Paris. Complice des abominations de la Terreur, l'hiver avait été rude. Froid rigoureux, pluies glacées, neige abondante, étaient venus aggraver la misère publique. Aussi, les Parisiens eussent-ils accueilli avec joie ce printemps réparateur, qui s'annonçait tiède et doux, si leurs calamités quotidiennes leur eussent laissé la faculté d'en jouir.

On était en semaine sainte. Mais, dans la détresse morale et matérielle qui régnait, sous l'empire[4] d'une épouvante contagieuse, qui songeait aux solennités de l'Église? Qui aurait osé célébrer la mort de l'Homme-Dieu? C'est à peine si quelques fervents, préparés au martyre, bravaient le trépas pour pratiquer secrètement leur culte. Ce n'est guère que dans les prisons que les croyants affirmaient leur foi et, sans se cacher, demandaient à la prière le réconfort dont ils avaient besoin pour supporter leurs cruelles épreuves. Tel était Paris, en cette journée du vendredi-saint qui

commençait, toute radieuse de lumière éclatante, de verdure nouvelle et de fleurs précoces.

Vers neuf heures, quelques gens, solliciteurs ou curieux, qui attendaient, sur les degrés extérieurs du Palais de Justice, l'ouverture des bureaux et des audiences, virent entrer dans la grande cour un personnage dont l'arrivée provoqua parmi eux un mouvement de crainte respectueuse. Les groupes se dispersèrent. De ceux qui les formaient, les uns, comme s'ils eussent redouté d'être aperçus par le nouveau venu, disparurent dans les bâtiments du Palais; les autres, comme si, au contraire, ils voulaient attirer son regard, s'espacèrent sur l'escalier et se découvrirent pour le saluer au passage. Mais il affectait de ne pas les voir et franchit, sans répondre à leur salut, le seuil du monument. C'était un homme, jeune encore, de taille moyenne et vêtu de noir. Sous le chapeau qui coiffait sa grosse tête ronde apparaissaient des cheveux bruns, encadrant un front étroit et blême, contre lequel ils se collaient.[1] Ses petits yeux gris, des yeux de chat, donnaient à la figure large et toute grêlée, une expression hypocrite et cruelle. Quelqu'un prononça son nom, un nom redouté, le nom de Fouquier-Tinville,[2] l'accusateur public. Ainsi qu'il le faisait tous les matins, il venait occuper le poste où, durant de longues heures, il ne poursuivait d'autre tâche que celle de fournir un aliment à l'activité du bourreau.

Comme il arrivait à l'extrémité de la galerie où se trouvait son cabinet, un huissier se précipita pour lui en ouvrir la porte. Il entra dans cette vaste pièce, entouré de trois ou quatre secrétaires accourus à sa rencontre et empressés à ses ordres.

" Montrez-moi les dossiers[3] préparés pour l'audience d'aujourd'hui," demanda-t-il, en s'asseyant devant son bureau.

On lui en apporta un volumineux paquet. Il les compta, il y en avait dix-huit. Un sourire de satisfaction éclaira son visage. Dix-huit accusés ! C'était une belle fournée.[1] Et quels accusés ! Six femmes, toutes des ci-devant,[2] et parmi elles, une de vingt et un ans ; douze hommes, dont le plus âgé, Mesnard de Chouzy, ancien ministre plénipotentiaire, avait soixante-quatorze ans, et le plus jeune, Geneste, banquier, vingt-sept ans.

Maintenant, il feuilletait ces épaisses liasses de feuilles accusatrices. A tous ces malheureux, on imputait les mêmes crimes : corruption, trahison, complots et manœuvres pour exciter la guerre civile, affamer le peuple, détruire la fortune publique, assassiner les patriotes et dissoudre la représentation nationale.[3]

Son examen terminé, il déposa les dossiers sur le bureau, en disant à son secrétaire : "Tous ces gens-là ont mérité la mort. Ils seront condamnés ce matin et exécutés ce soir. Le plus coupable d'entre eux est, d'ailleurs, ce banquier Geneste, qui expédiait à sa femme émigrée à Bruxelles les lingots d'argent. A eux deux,[4] ils voulaient épuiser le numéraire et discréditer les assignats.[5] C'est dommage[6] que l'homme seul ait été incarcéré. Mais la femme aura son tour. On est sur ses traces. Elle n'échappera pas au glaive des lois. En attendant, ne songeons qu'à châtier ceux de ces brigands qui sont dans nos mains.

Il tirait à lui une feuille blanche et écrivait, sous la date du jour :

"Citoyen, je te donne avis qu'il y aura ce soir, cinq heures et demie, une exécution qui exigerait une force armée plus imposante que dans les exécutions habituelles. Je t'invite à prendre les mesures nécessaires. Salut et fraternité."

"A.-Q. FOUQUIER."

La lettre pliée et cachetée, il libella l'adresse comme suit :

" Au citoyen Hanriot, commandant en chef de la garde nationale."

Sur son ordre, cette lettre fut immédiatement portée à son destinataire. Aucune condamnation n'était encore prononcée contre les accusés. Mais il pouvait sans crainte les livrer, dès ce moment, au bourreau qui les attendait. Les arrêts n'étaient-ils pas dictés d'avance ?

A cinq heures, deux chariots qu'escortait une troupe de gendarmes et de sectionnaires,[1] conduisaient à la place de Grève où ils devaient être exécutés dix-sept de ces innocents, condamnés le matin. Dans le premier chariot se trouvaient pêle-mêle les femmes, le vieux Mesnard de Chouzy, son fils et Geneste, ce jeune banquier dont le nom avait retenu un moment l'attention de Fouquier-Tinville, et qu'il avait déclaré le plus coupable de la fournée.

Assis, sur la banquette de devant, les mains liées, les trois hommes offraient aux vociférations injurieuses de la foule une figure calme et sans effroi. Mesnard de Chousy récitait à voix haute [2] les prières des agonisants, ne s'interrompant que pour exciter ses compagnons à s'unir à lui d'intention ou pour se tourner vers les femmes qui allaient à la mort, résignées elles aussi, mais tremblantes et abattues. D'un accent de compassion, il leur disait : " Courage, mes sœurs. C'est aujourd'hui le vendredi-saint. Songeons qu'il y a dix-huit siècles, à pareil jour, Jésus est mort pour vous sur la croix."

Et les infortunées, réconfortées par sa parole, reprenaient avec lui d'un ton plaintif, mais d'un cœur fervent, le Miserere.[3]

Soudain, dans la rue Saint-Antoine, un cri de détresse et

de désespoir déchira l'air et domina la foule rangée au long des maisons pour voir défiler le sinistre cortège. A ce cri, Geneste se leva. Il avait reconnu la voix qui venait de le pousser, et ses yeux, où s'exprimait une fureur impuissante, plongeaient fiévreusement dans les groupes. Enfin, il découvrit ce qu'il cherchait. Il vit une femme évanouie qu'on emportait. C'était la sienne, venue là sans doute pour lui envoyer un suprême adieu, mais dont les forces avaient trahi le courage.

Il retomba accablé sur son banc.

— La malheureuse ! soupira-t-il. Si quelque agent du Comité de salut public [1] s'est trouvé là, elle est perdue.

Les charrettes roulaient grand train [2] vers l'échafaud.

Le même jour, à la nuit close,[3] au rez-de-chaussée d'une maison du faubourg de Charenton, perdue au milieu d'un vaste jardin, dans une salle assez grande, transformée en chapelle, une vingtaine de personnes, hommes et femmes, étaient agenouillées. Couverte d'une nappe blanche, une table servait d'autel. Sur cette table, un crucifix se dressait entre deux flambeaux allumés. Un vieux prêtre, un proscrit, puisqu'il n'avait pas prêté le serment constitutionnel, célébrait l'office des Ténèbres.[4] Pauvre était le temple, mais ardente la ferveur des assistants. Les uns habitaient le quartier, les autres étaient venus de loin. Tous avaient voulu se donner, en ces temps où les pratiques du culte étaient considérées comme un crime, la joie de prier en commun. A la même heure, en d'autres endroits, se passaient [5] des scènes analogues. Le Comité de salut public n'y pouvait rien. Ses rigueurs n'ébranlaient ni la foi ni le courage, et quiconque en trouvait l'occasion, s'obstinait à les braver.

Au premier rang des fidèles réunis dans cette maison que

son isolement au milieu d'un faubourg protégeait contre les recherches des agents de la Terreur, se tenait une jeune femme en deuil. C'était la veuve du banquier Geneste, dont la tête, quelques heures avant, était tombée sous le couperet de la guillotine.

Trompée dans ses efforts pour sauver son mari, elle était tombée sans connaissance [1] lorsque du milieu de la foule où elle se trouvait avec quelques amies, elle l'avait aperçu sur la fatale charrette. Elle avait été relevée et transportée par leurs soins dans cet asile. Elle y était arrivée au moment où allaient s'y célébrer [2] les cérémonies du vendredi-saint.

Maintenant, devenue l'objet d'une sollicitude compatissante, elle priait, tout en larmes, pour le repos de l'âme de son cher mort, prête à mourir, elle aussi, dominée par l'espoir de le rejoindre en une vie meilleure.

Dans le recueillement [3] de la chapelle, on n'entendait que la voix du prêtre qui psalmodiait les psaumes sacrés. Quand il eut fini, il se retourna vers les assistants pour les entretenir de la passion de Jésus-Christ.

A ce moment et comme il allait ouvrir la bouche, il vit un homme qu'il ne connaissait pas se glisser par la porte entre-bâillée et s'asseoir sans bruit, après avoir fait le signe de la croix. Ce geste rassura le prêtre qui crut que l'inconnu n'était attiré que par le désir de prier avec ses frères.

Cependant, obéissant à une pensée de prudence que ne justifiait que trop le malheur des temps, il l'interrogea :

— Qui êtes-vous, monsieur ?

— Un bon catholique heureux d'unir ses prières aux vôtres.

Mais, brusquement, à côté du nouveau venu se dressa un des fidèles, un personnage robuste, au regard énergique.

— Cet homme a menti, s'écria-t-il. Il était tout à l'heure dans la foule massée sur le passage des condamnés et, s'il nous a suivis jusqu'ici, c'est qu'il se prépare à dénoncer Madame Geneste, laquelle, vous le savez, est décrétée d'arrestation,[1] et à nous dénoncer nous-mêmes. C'est un agent du Comité. Si formelle était l'accusation que l'agent perdit son sang froid et, au lieu de nier, avoua, entraîné par la colère.

— Eh bien! oui, fit-il. Il dit vrai, l'aristocrate qui m'accuse. Je voulais savoir et voir. J'ai vu et je sais. Vous aurez bientôt de mes nouvelles.[2]

Et tout fier de son audace, il allait partir. Il n'en eut pas le temps. Son accusateur, tirant un poignard caché sous son habit, se jetait sur lui et le lui plongeait dans la poitrine, tandis que les assistants poussaient un cri d'horreur. L'agent tomba comme une masse.

— Qu'avez-vous fait, mon fils? gémit le prêtre.

— Il fallait nous sauver, répondit le meurtrier. Si c'est un crime, mon père, vous me donnerez l'absolution.

Le lendemain, on lisait dans les rapports de police, transmis au Comité de salut public :

"On a trouvé, cette nuit, sur les bords de la Seine, à Charenton, le cadavre de l'agent secret Joleaud, percé d'un coup de poignard. Joleaud était bon patriote, impitoyable aux ci-devant. On pense qu'il aura été victime de la vengeance de quelqu'un d'entre eux."

III

LA MAISON DU BORD DE L'EAU

[ANDRÉ THEURIET.]

ANDRÉ THEURIET, l'un des plus féconds des romanciers modernes, est né à Marly-le-Roi en 1833.

Après avoir terminé ses études de droit il entra au Ministère des finances, mais ne tarda pas à abandonner cette carrière pour se consacrer à la littérature. Ses principales œuvres sont: "Le Mariage de Gérard,' "Tante Amélie," "Le Fils Maugars," "Bigarreau," "La Maison des deux Barbeaux," "Mademoiselle Roche," etc. Il a aussi publié plusieurs volumes de poésies et au théâtre il a donné "Jean-Marie," un drame en un acte et en vers.

ELLE s'appelait de son vrai nom la Grangerie, mais dans le pays on disait tout simplement, en parlant d'elle, "la maison du bord de l'eau," parce qu'elle se trouvait sur le lac. Elle était carrée, nue et massive; isolée des autres maisons du village par des vergers et des vignes. Les pièces spacieuses n'étaient ni confortables ni très hospitalières, mais elles satisfaisaient les goûts très simples des propriétaires, les Balmont de Vertier, deux vieux époux sexagénaires qui habitaient la Grangerie depuis l'époque de leur mariage. Ils y avaient passé leur lune de miel, en avaient chaque année vendangé les vignes et y avaient vu se succéder pacifiquement quarante printemps et autant d'hivers. Pour eux, il n'existait pas de demeure comparable à "la maison du bord de l'eau"; le vin qu'on y récoltait était supérieur à tous les crus du canton [1]; les fruits du verger avaient une saveur unique, et la Grangerie était le séjour le plus gai et le plus aimable qu'on pût trouver au bord du lac.

Cette opinion optimiste n'était point partagée par les nièces des Balmont, deux jeunes orphelines de dix-huit à vingt ans, que le vieux couple avait recueillies, adoptées et élevées depuis leur plus jeune âge. Après un séjour de quatre années dans un couvent de Chambéry, les deux sœurs, Mauricette et Francine, étaient rentrées à la Grangerie et y passaient de longs mois monotones, remplis invariablement par les mêmes tâches et les mêmes plaisirs ; travaux de lingerie et de jardinage sous la direction de la tante Balmont, pendant la semaine ; messe, vêpres, salut,[1] le dimanche, et, le soir, parties de piquet[2] avec l'oncle Balmont.

Jamais de sorties, jamais de bal, jamais de voyages. Leur plus agréable distraction, en été, consistait à épier, trois fois le jour, le passage du bateau à vapeur qui faisait le tour du lac avec sa cargaison de touristes. Ce bateau, plein de passagers venus des quatre coins de la France, représentait pour elles toutes les joies et toutes les tentations du monde extérieur. Elles le guettaient de loin, tressaillaient au sifflet de la machine, et le voyaient disparaître avec des soupirs de regret. Elles regardaient passer avec des yeux pleins de convoitise les touristes avec la lorgnette en bandoulière,[3] les belles dames en fantaisistes costumes de voyage, et, tout en suivant le double sillage argenté du bateau sur la nappe bleue du lac, elles se forgeaient[4] de beaux rêves de plaisirs mondains et de romanesques aventures.

Mais, à la fin de septembre, les touristes s'en allaient avec les hirondelles ; les rares riverains du lac, appelés à la ville pour leurs affaires, peuplaient seuls de leur silhouette trop connue le pont du bateau, et les deux sœurs retombaient dans l'ennui monotone de l'hiver. Elles se dépitaient tout bas[5] en songeant que leur jeunesse allait se consumer dans ce mélancolique isolement, et, le dimanche, à l'église, elles

priaient Dieu et les saints de leur envoyer quelque événement dont l'imprévu fît diversion avec cette navrante uniformité de leur vie.

Un jour d'été, le ciel fit mine[1] d'exaucer leurs prières. Une lettre de Genève obligea le propriétaire de la Grangerie de s'absenter pour une huitaine, et comme les deux époux, à l'exemple de Philémon et Baucis,[2] ne pouvaient vivre l'un sans l'autre, ils résolurent de partir tous deux, en confiant la maison à la garde de leurs nièces. Donc, un matin de juillet, après avoir fait force[3] recommandations à Mauricette et à Francine, le couple monta dans une carriole chargée de paquets et de provisions comme pour un voyage au long cours,[4] et disparut au tournant de la route d'Annecy.

Restées seules et maîtresses du logis, les deux sœurs commencèrent à battre des mains ; puis elles se creusèrent le cerveau pour inventer des plaisirs inédits[5] et se prouver à elles-mêmes leur indépendance momentanée. Mais, prises au dépourvu, elles ne trouvaient rien be bien neuf, et, après avoir cherché, elles en arrivaient, dès le quatrième jour, à être embarrassées de leur liberté. Tandis qu'elles restaient oisives sur la galerie, occupées à regarder distraitement l'envolée des nuages autour des montagnes, voilà tout à coup que des bruits de pas et des éclats de voix résonnèrent dans le vestibule et elles virent entrer deux grands garçons de leur âge, deux cousins éloignés, tout frais émoulus de l'école de droit[6] de Grenoble,[7] et qui, traversant le lac, avaient eu l'idée de rendre visite à l'oncle et à la tante Balmont.

Mauricette et Francine, rougissantes d'aise[8] et de surprise, leur expliquèrent l'absence du vieux couple et, désireuses de jouer leur rôle de maîtresses de maison, s'empressèrent de retenir les cousins à dîner. N'était-ce point là l'événe-

ment tant désiré, l'imprévu tant rêvé, que le ciel leur envoyait à la fin? Séance tenante,[1] elles résolurent de mettre à profit cette visite inattendue et de se donner une fois au moins de leur vie un semblant de fête et de bal. Immédiatement la maison fut sens dessus dessous.[2] 5

Toute la provision de bougies de la tante Balmont fut employée à orner les candélabres et le vieux lustre à boules de cuivre du salon, tous les sirops[3] emmagasinés dans l'office[4] furent mis en réquisition pour les rafraîchissements. Après le dîner les deux cousins furent introduits solennellement 10 par la servante dans le salon désert et éclairé à giorno.[5] Au bout de quelques minutes, une porte latérale s'ouvrit et les deux cousines, qui s'étaient retirées dans leur chambre pour procéder à leur toilette, parurent métamorphosées.

Elles avaient bouleversé les coffres et les placards de la 15 tante et se montraient vêtues de vieilles robes à ramages[6] datant de l'époque de Marie-Antoinette. Dans leurs cheveux crêpés et poudrés, les roses du jardin faisaient merveille. Les yeux brillants, le sourire aux lèvres, elles agitaient d'antiques éventails et saluaient avec de solennelles révé- 20 rences.

Les cousins, enchantés de se trouver à pareille fête, se prêtaient de leur mieux au divertissement. On ouvrit le vieux piano endormi dans un coin du salon, et, l'une après l'autre, les cousines y jouèrent des valses, tandis qu'un seul 25 couple tournoyait dans la pièce spacieuse. De temps en temps, la servante apparaissait avec un plateau[7] et offrait des rafraîchissements; et les pêcheurs nocturnes qui jetaient leurs lignes dans le lac ouvraient de grands yeux en voyant se refléter au loin la surprenante illumination de "la maison 30 du bord de l'eau."

Par les fenêtres ouvertes, le vent de la nuit d'été appor-

tait aux danseurs des parfums de jasmin et de chèvrefeuille qui leur suggéraient de douces paroles de tendresse. Les heures passaient et l'enivrement de la jeunesse leur faisait oublier les heures, quand tout à coup un roulement de car-
5 riole retentit au dehors, des exclamations de voix courroucées résonnèrent dans le vestibule, et brusquement on vit surgir, les bras levés au ciel, l'oncle et la tante Balmont, qu'on n'attendait que deux jours plus tard.

— Mais c'est la fin du monde ! s'écriait la vieille dame,
10 tandis que l'oncle, toujours économe, s'empressait de souffler les bougies des candélabres.

Les deux cousines, Mauricette et Francine, ramassant leurs jupes à ramages, s'étaient enfuies dans leurs chambres et, murmurant de vagues excuses, les cousins s'esquivèrent à
15 leur tour, laissant le vieux couple ébahi au milieu du salon en désordre.

Des années et des années se sont passées depuis. La tante et l'oncle Balmont dorment dans le petit cimetière qui verdit à l'ombre de l'église. Les cousins se sont mariés au
20 loin. Francine et Mauricette sont restées seules propriétaires de la "maison du bord de l'eau." Elles mûrissent dans le célibat [1] ; elles se sont habituées à la solitude de la vieille demeure et, comme l'oncle et la tante, elles répètent volontiers que la Grangerie est le plus charmant des do-
25 maines riverains du lac. Mais au fond de leur cœur, elles gardent comme dans un sanctuaire verdoyant le souvenir de ce bal improvisé, leur unique bal, et de ces tendres compliments murmurés un soir par les deux cousins, — les seuls doux propos que leurs oreilles aient entendus.

IV

CHIEN D'AVEUGLE

[PAUL ARÈNE.]

PAUL ARÈNE est né en 1843, à Sisteron, en Provence.

Il débuta dans le monde des lettres par une comédie intitulée " Pierrot héritier " qu'il composa alors qu'il était professeur suppléant au lycée de Vanves et qui fut représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon le 20 octobre 1865.

En 1867 " Jean des Figues " fut publié dans le " Gaulois " et depuis lors la réputation de P. Arène n'a cessé de se développer.

Outre plusieurs volumes de nouvelles, il a donné " Vingt jours en Tunisie," " Au bon soleil," etc.

" Les Comédiens errants " et " L'Hôte " sont comptés au nombre des meilleures pièces du répertoire moderne.

— MONSIEUR ! hé, monsieur ! . . .

Je me retournai à cet appel jeté d'une voix hésitante, et je vis debout au milieu de l'herbe un vieil homme qui battait l'air de son bâton.

— Excusez-moi, monsieur, continua le vieil homme, mais je suis aveugle et depuis plus d'une heure que me voilà à cette place, vous êtes le premier dont j'aie entendu le pas dans les cailloux.

Des cinq ou six cours ou boulevards qui, plantés sur les anciens fossés,[1] font une ceinture verdoyante aux remparts croulants de la ville, le boulevard des Lices était certes le plus solitaire.

En outre, le voisinage du cimetière alignant là-bas ses cyprès, une cahute peinte en rouge, jadis demeure du bourreau, et deux maisons toujours étrangement closes, laissaient

planer sur ce quartier une inquiétante renommée. Les promeneurs bourgeois l'évitaient, préférant d'ailleurs, par simple goût, l'avenue correcte, toute neuve, qui mène du pont à la gare ; et je ne m'étonnai point qu'un malheureux aveugle échoué là fût resté longtemps sans trouver personne à qui parler.

Cependant, l'aveugle me demandait si je connaissais le pays, et, sur ma réponse affirmative, il me pria de le conduire à la fourrière aux chiens.

La fourrière, en effet, n'était pas loin ; et j'avais tort de l'oublier dans la liste des établissements plus ou moins répugnants qui sont l'éternel décor de nos suburbes provinciales.

Chemin faisant,[1] l'aveugle me raconta son aventure.

Chercheur de pain par métier (hors de Paris les aveugles n'en exercent guère d'autre), l'avant-veille, en compagnie de son chien qui souffrait de la chaleur, lui aussi, et tirait la langue,[2] il avait eu l'idée de se rafraîchir en passant devant un cabaret modeste où l'on vend un petit vin gai qui a goût de raisin et qui ne coûte pas cher. "Si pauvre qu'on soit,[3] on peut avoir soif quand on court depuis le matin de ferme en ferme dans la poussière des grandes routes."

Malheureusement il s'était endormi et des vauriens avaient profité de son sommeil pour couper la laisse du chien et l'emmener. "Car ils l'ont emmené, monsieur, emmené de force ; de son plein gré,[4] la brave bête ne m'eût pas quitté pour les suivre. . . Un si bon chien, monsieur ! . . . Je l'appelais Bourriquet en manière d'amitié et parce que des fois dans nos discussions, quand il se mettait en tête de me conduire où je ne voulais pas aller, il était têtu autant qu'un homme."

Bref ! le cantonnier avait vu trois particuliers assez mal

mis,[1] à mine de gueux de faubourgs qui, en riant comme après un mauvais coup, traînaient un chien mouton[2] du côté de la ville. Et comme resté seul notre homme se désespérait, des rouliers avaient consenti à lui faire une place sur leur voiture. Aussitôt arrivé, il s'était informé,[3] un peu partout. Des gens lui dirent qu'en effet un chien effaré, sans collier, ayant tout l'air d'un chien d'aveugle, courait les rues. Il cherchait ainsi Bourriquet depuis deux jours, et Bourriquet ne se retrouvant pas, quelqu'un venait de lui conseiller de s'adresser à la fourrière. "Je n'en savais rien, monsieur, il paraît que c'est un endroit où l'on enferme les chiens sans maître. On les tue, comprenez-vous ça? s'ils ne sont pas réclamés dans les vingt-quatre heures. Pourvu que Bourriquet n'y soit pas d'hier! Mais Bourriquet est fin, il ne connaît que moi, et le gaillard ne se sera pas laissé prendre si vite."

L'aveugle marchait, parlant toujours, cherchant à s'étourdir, à se tromper lui-même; mais je voyais bien qu'au fond de l'âme il était fort inquiet du sort de Bourriquet.

A mesure que nous approchions du but, sa parole se faisait plus émue et il devint soudain tout pâle, quand m'arrêtant, je dis: "C'est là!"

Cette bâtisse était sinistre, et son aspect, s'il avait pu le voir, eût achevé de désespérer le pauvre homme. Une petite cour précédant une tour ronde, qui jadis avait sans doute fait partie des fortifications. Sur la porte, une inscription en lettres noires: *Fourrière des chiens.*

Nous sonnâmes; un employé à casquette galonnée vint ouvrir. Il me reconnut et tout de suite fut aimable.

"Un chien d'aveugle, tondu en lion, avec une houppe au bout de la queue? Non! je ne me rappelle pas de chien d'aveugle. . . Mais on peut toujours voir;[4] vous comprenez,

il nous en vient tant. Ees ordres, depuis quelque temps, sont très sévères à cause de la rage."

En souriant, il nous guidait vers l'angle de la cour où, dans un chenil à claire-voie,[1] quelques malheureux toutous,[2] non réclamés encore, attendaient leur sort.

Ils n'aboyèrent point à notre approche. Résignés et mélancoliques, ils nous regardaient d'un œil doux. L'aveugle appela Bourriquet, mais Bourriquet ne répondit pas.

— Voilà, dit l'employé, tous les chiens capturés dans la journée d'hier.

— Et les autres, ceux d'avant-hier?

— Oh ! pour ceux-là leur compte est bon ;[3] et depuis ce matin ils n'ont plus besoin de pâtée.

Alors, ne pouvant dissimuler davantage ses funestes pressentiments, l'aveugle, d'une voix que l'émotion rendait plus suppliante, demanda :

— Me permettrait-on de les voir? pour être bien sûr . . , si par hasard . . .

— Rien de plus facile, ils sont là.

Dans notre province, on n'emploie pas, pour tuer les chiens, les procédés civilisés mis en honneur par la science. On ne les asphyxie pas avec l'oxyde de carbone, on les étrangle comme au bon vieux temps.

Tout autour de la salle voûtée et ronde, à des crocs fixés dans le mur, une demi-douzaine de chiens pendaient, le cou serré d'un nœud coulant, le corps raidi, la langue tirée,[4] avec ces attitudes lamentablement comiques que la potence donne, paraît-il, aux animaux ainsi qu'aux hommes.

Un rayon de soleil pénétrait par une meurtrière, aveuglant et mince comme une tige de fer rougie au feu, et ce rayon éclaboussant d'or[5] le pavé rouge et mal lavé ajoutait à l'horreur macabre du spectacle.

Écœuré pour ma part, j'essayai d'entraîner l'aveugle :

" Sortons ! votre Bourriquet n'est pas là."

Mais l'aveugle refusa, se méfiant. Il avait son idée, et voulait savoir par lui-même.

Lentement, de ses mains tremblantes, il palpait, l'un après l'autre, les cadavres. Et il hésitait parfois, craignant de reconnaître Bourriquet.

Au troisième — un caniche à toison frisée — je le vis tressaillir et recommencer, très ému, son investigation muette. Un nouvel examen plus attentif le rassura. Il nous dit :

— J'ai eu bien peur. Celui-ci lui ressemble, mais ce n'est pas lui.

Puis, quand il en fut au dernier, avec un soupir soulagé :

— Vous êtes de braves gens, je vous remercie. Voyez-vous : de penser que Bourriquet pouvait être mort ainsi, je n'aurais pas dormi de la nuit. . . Mais maintenant, s'il vient un chien mouton et que ce soit Bourriquet, on ne le tuera pas, puisque d'avance je le réclame !

L'employé promit et ajouta :

— Dame ! c'est votre droit, si vous voulez venir ici tous les matins. Et tenez ! je vous conseille d'attendre. Le soleil baisse et la charrette ne tardera pas à rentrer avec le gibier de la journée.

Il avait raison, la charrette arrivait précédée du bruit d'une sonnette énorme qui, derrière les grilles, sur le seuil des portes, éveillait au passage un concert d'abois furieux. Deux hommes l'escortaient, armés de lacets et de cordes.

Une fois devant le chenil on abaissa la trappe à bascule[1] qui faisait ressembler la charrette à une souricière géante. Mais les prisonniers, devinant, ne voulaient pas sortir.

— Bourriquet ! es-tu là ? . . . fit doucement l'aveugle.

Un chien s'élança, hurlant, fou de joie.

— Ah ! Bourriquet ! ah ! l'imbécile ! qui s'est laissé prendre à la fin.

Bourriquet tendait déjà son cou à la laisse, léchant les
5 mains qui l'attachaient. Et tandis que je soldais discrètement les frais de fourrière, j'entendais l'aveugle crier :

— Va, Bourriquet, va devant nous, toujours tout droit, dans la campagne. Va, Bourriquet, loin de ces villes où les hommes pendent les chiens !

V

LE CHEVAL BLEU

[EMILE POUVILLON.]

NOUS étions en souci,[1] cette année-là, de trouver du nouveau pour ses étrennes. Il en avait déjà tant reçu, et tant brisé, notre Charlot ! Ce n'était pas petite affaire de le surprendre.

Nous y avions rêvé le soir, sur les tisons,[2] et le marmot endormi et rebordé dans sa barcelonnette : " Si nous allions revoir les boutiques de la grand'rue . . . " dit ma femme. Bras dessus, bras dessous,[3] on s'en fut[4] à la découverte.

Les boutiques étincelaient dans la nuit noire ; sous les *couverts*,[5] aux étalages de la grand'rue et du marché neuf, il y avait foule comme sur le *cours*[6] un dimanche ; on se coudoyait presque pour entrer chez Séverin le marchand de jouets.

Une fois là, notre embarras recommença.

Le moyen de[7] choisir, je vous prie ?

Du haut en bas, la muraille est tapissée de jouets : boîtes de soldats, théâtres, ménageries, lanternes magiques, montent par étages jusqu'au plafond, encombré par des pantins et les éléphants soufflés en baudruche. . .

Regardez : rien que du vert, du bleu, du rouge, du jaune ; l'or pétille aux franges, aux galons, à la robe pailletée des poupées et des danseuses. Tout flambe, tout miroite : le vernis des soldats, l'acier des sabres, les vaisselles de fer-blanc des petits ménages.

Aïe mes yeux ! aïe mes oreilles !

Les toupies ronflent, les grelots tintent, les accordéons gémissent, l'ermite tire sa cloche, les lapins battent du tambour ; cymbaliers, trompettes, chèvres et chiens charivarient à qui mieux mieux.

On resterait indéfiniment planté là, sans savoir où donner de la tête,[1] si M. Séverin n'arrivait pas tout souriant sous ses lunettes : "Par ici, monsieur, madame, le nouveau jouet, le jouet de Paris !"

Le jouet de l'année était trop cher, et celui-ci trop fragile, et celui-là pas tout à fait de l'âge de Charlot, et cet autre, il l'avait eu l'an passé.

Bref, rien n'était à notre idée. Mais Séverin ne se décourageait pas ; il allait, venait, grimpant aux échelles, plongeant dans les placards, époussetant les jouets du revers de la manche, ouvrant et refermant les boîtes, et souriant toujours. De le voir ainsi tout hors d'haleine et si complaisant, la pitié me venait, et, de guerre lasse,[2] j'aurais pris le premier jouet venu. Ce n'était pas l'affaire de Louise ; elle fit mine de se retirer,[3] et aussitôt voilà Séverin sur nos talons : "Si Madame tient au mouton à roulettes . . ." J'en étais à cent lieues de ce mouton, mais femmes et marchands ont une façon à eux de s'entendre à demi-mot. Ce ne fut pas sans peine, cependant ; on débattit le prix jusque dans la rue. Enfin j'emportai le mouton de haute lutte,[4] et, un moment après, nous l'installions dans ma chambre, pour la surprise du lendemain. Le lendemain, les baisers de Charlot m'éveillaient avant qu'il fût jour. Des baisers en veux-tu en voilà,[5] et les souhaits de bonne année bredouillés à travers les rires ! A demi nu, la tête empapillotée, il se roulait dans mes draps, puis s'arrêtait court, attendant, épiant quelque chose, jusqu'à ce que, les volets grands ouverts, il eût aperçu le paquet sur la table.

Le paquet apporté, il fallait voir son impatience à tirer les ficelles ; il y allait des griffes,[1] des dents, et le nœud qui s'embrouillait ! "Ouvri, p'ti pè, ouvri ![2] . . ." Puis, quand se développait le mouton tout blanc doré des cornes, enrubanné de bleu, quelle explosion de cris, de cabrioles, de caresses, où la toison blanche se mêlait aux mêches blondes, et la frimousse rose au museau bridé de vermillon.

Tout à coup, en pleine folie, le mouton se mit à bêler, — il bêlait au naturel, — autre surprise, mais terrible cette fois, plus qu'une surprise, un saisissement. Et notre petit cœur qui commençait à battre, et nos lèvres qui dessinaient la moue ! . . . Les larmes n'étaient pas arrivées, qu'il était aguerri déjà, en train de pousser la mécanique : bè . . . , è . . . , bè . . . , è . . . ; c'était tout à fait pastoral.

Cependant, parmi la musique et les baisers, Charlot était débarbouillé, frisé, et finalement accoutré de sa jolie blouse de velours bleu, — la blouse de tante Adèle, — et nous partions pour la tournée du jour de l'an, la tournée des étrennes.

Il en pleuvait,[3] ce jour-là, et nous avions fort à faire à les porter au retour.

Charlot, en tête, marquait le pas avec le clairon de l'oncle Amédée, puis venait Marion, chargée comme un baudet, moi ensuite, orné du tambour de tante Suzette, et ma femme qui ne portait rien.

La caravane était rentrée au gîte et nous montions l'escalier : "Qui sait, disait Louise, ce qu'aura porté le cousin Jacob ?"

C'était un parent pauvre, un vieux garçon[4] qui vivait retiré dans une chartreuse[5] du faubourg, entre ses bouvreuils et ses rhumatismes, — les uns lui faisant oublier les autres. Il paraissait aux grands jours, tiré à quatre épingles,[6] paré

comme un ci-devant muscadin,[1] avec sa redingote à grandes basques, d'ou sortait toujours quelque surprise pour Charlote, une piécette blanche,[2] six bâtons de réglisse, une amusette quelconque enveloppée en double et ficelée de faveurs roses ou bleues.

L'excellent homme ! Le voici justement qui nous attend sur le palier de l'escalier : Jacob et son inévitable redingote des dimanches, et sa petite tête vieillotte, bouclée à la Titus,[3] qui salue en plongeant dans la cravate.

Et tout en saluant, il enfilait[4] une phrase de circonstance, une phrase à la Jacob, taillée sur le patron de sa redingote, — on n'en voyait jamais la fin, — une phrase à la mode de l'an III,[5] où tremblotaient les mots d'Être suprême, de nature et de cœur sensible. . . Charlot, par bonheur, coupa la période avec un : "Étren ! Jaco ?"[6] appuyé d'une tirée aux basques. La basque s'ouvrit, et de ses profondeurs, cousin Jacob tira solennellement un horrible petit cheval en carton bleu, et quel bleu !

A quel fond de boutique, à quel hasard d'enchères, le cousin avait-il accroché cet étrange bibelot ! Dieu le sait, mais attendez la fin.

Elle m'inquiétait, cette fin ; j'avais peur que Charlot ne fît la moue. "Il en est à son dixième cheval,[7] pensais-je, et voici le plus laid." Point. Du premier coup le bleu avait tourné la tête au petit homme. Adieu sabre et tambour et mouton et le reste ! d'un bond il pique droit[8] au monstre, l'enlève, l'arrache des mains de Jacob et l'emporte . . . Mon regard l'arrêta sur le seuil. Il comprit, revint sur ses pas, étreignit la tête blanche qui se penchait vers lui, et dans ses rides profondes il planta deux gros baisers, bien chauds, bien appuyés, des baisers pour tout de bon.[9] Elles n'étaient pas souvent à pareille fête, les joues du cousin.

Quel coup pour ce cœur de vieux garçon ! Il n'en revenait pas ; c'étaient des mots entrecoupés, des effusions qui s'arrêtaient à la gorge, et tout un manège [1] pathétique de bras levés au plafond.

De ce jour avaient commencé les amours de Charlot et du Cheval bleu, de Coco bleu, comme il l'appelait. Ah ! la fameuse paire d'amis que ça faisait ! Compagnons de jeu, camarades de lit, ils étaient inséparables.

Leur grand amusement était des promenades sans fin, l'un tirant l'autre, Coco bleu roulant à un bout de la ficelle, Charlot à l'autre bout, la tête à demi tournée et faisant claquer la langue : " Ahi Coco, ahi ! "

On les entendait en bas, de l'étude,[2] et que de fois j'oubliais le grimoire pour écouter ces chers petits pieds trotte-menu. De plus grand cœur ensuite je remettais le nez dans mes paperasses : " Pioche, bonhomme, pensais-je, c'est pour Charlot ! "

Quand il en avait assez de courir, c'était le tour du pansage ; et je t'étrille, et je te brosse, et je te bouchonne. Le bleu de Coco en pâlissait tous les jours. Puis on lui faisait une moelleuse litière de coton, et bonne nuit ! D'autres fois, si Coco n'avait pas sommeil, on allait s'asseoir dans un coin, Charlot sur sa petite chaise, et Coco bleu sur les genoux de son ami, et c'était alors, — dans ce joli parler des marmots — de longues histoires, des chansons de nourrice, par moment aussi de brusques querelles, des ruades, des batteries à tour de main, de grandes brouilles suivies de raccommodements qui bleuissaient les lèvres et amollissaient le carton.

C'était un confident si discret, Coco bleu, et un conseiller si commode ! Fallait-il aller au lit, ou bien épeler ses lettres ? " Coco bleu veut pas ! " et si l'on avait envie de pralines, Coco bleu voulait !

Ils avaient tout de moitié : les confitures et la tisane — la tisane surtout. Quand Charlot eut le croup, comment aurions-nous fait sans le cheval bleu pour lui faire avaler ces vilaines drogues ? Il les repoussait d'abord, puis Coco bleu arrivait, et il buvait sa part de si bonne grâce : "Regarde, fils ! " Moitié de gré, moitié de force, il avait pris sa potion.

Pauvre petit ami ! il me semble encore le voir le jour où il fut si mal, si mal : blême, égaré, les violettes de la mort sur les lèvres, les doigts crispés serrant la crinière du cheval bleu qui piaffait sur ce berceau d'agonie avec la mine tragique d'un coursier d'Apocalypse !

. . . . . .

Des années et des années ont passé depuis.

Charlot est devenu un homme et un bel homme ; M. Charles Dumont, gros comme le bras, sous-lieutenant du 9e chasseurs à cheval.

Moi, qui voulais en faire un avocat !

Le 9e est, d'ailleurs, le plus beau régiment de l'armée, et Charles est la plus belle moustache du régiment ; ses camarades ajoutent : le meilleur garçon.

Il nous a envoyé l'autre jour, pour nos étrennes, sa photographie en grand uniforme et à cheval. Elle est là, sous mes yeux ; et quand je la regarde, est-ce l'effet du jour qui tombe ou des larmes qui me gagnent ? Je ne sais, mais, peu à peu, les lignes se troublent, les contours s'effacent, et au lieu de mon officier, il me semble voir la mine ébouriffée de Charlot à cheval sur Coco bleu.

VI

LA SIGNATURE ILLISIBLE

[J. RICARD.]

C'ÉTAIT il y a quinze jours environ, chez Brignac, à la campagne, par un de ces après-midi exquis où, sur les frissons de l'automne qui est là tout près, le soleil épand des rayons tièdes et déjà plus pâles.

En attendant l'heure d'aller lever les verveux [1] dans le joli bras de la Marne qui paresse à travers les prés avec des inflexions indolentes de grand reptile argenté, nous causions sur la claire véranda toute remplie de l'odeur lourde et grisante des héliotropes.

Charmant homme, ce Brignac. Ancien officier des guides,[2] avec un poitrail majestueux, une large face un brin congestionnée, une immense barbe blanche et souple, des traits carrés.

Entré dans la vie à l'époque où l'Empire était dans tout son éclat, il avait cueilli de la joie partout où elle fleurissait, et je dois dire que l'avènement de la République lui parut une insuffisante raison de renoncer aux douceurs de ce monde ; il s'amusa sous M. Thiers,[3] sous Mac-Mahon,[4] même sous M. Grévy.[5] Il y a sept ans seulement que la goutte jugea bon d'intervenir. Brignac avait alors . . .

Mais pourquoi dire l'âge d'un galant homme dont l'amitié est sûre et le cuisinier sans second ? On lui conseilla d'aller prendre les eaux. Il y fut, rencontra autour d'un bassin où glougoutait un liquide chaud, qui sentait l'œuf pourri, certaine jeune Anglaise, fine et droite comme une jolie tige de

bambou ; il avait encore très bel air, beaucoup de fortune ; elle, très peu. L'hiver suivant, la jolie Anglaise épousait l'ancien officier des guides.

Ils ont un enfant, ils sont heureux.

5 Seulement, Brignac a beaucoup vieilli et il est devenu terriblement sérieux. C'est un bon camarade à moi. Il m'a donné, quand j'étais très jeune, de ces conseils pratiques qui ne s'oublient pas, et je suis heureux, de temps à autre, de me retrouver avec lui . . . pendant une heure ou deux.

10 Tout en causant, comme nous passions devant un petit salon ouvrant sur la serre, j'aperçus dans un coin, sagement assis devant une table, le fils de mon hôte : Gaston, un joli enfant brun ; il avait laissé rouler sa plume sur la table et, d'un regard qui me parut plein de mélancolie, suivait les 15 vols sifflants d'hirondelles qui rasaient la pelouse,[1] trouant[2] les hordes de moucherons.

* * *

Par cette belle journée, dans ce salon que la grande clarté de la véranda ensoleillée faisait paraître plus sombre qu'un cachot du palais des doges, l'aspect de ce garçonnet prison- 20 nier me fit peine ; je ne pus m'empêcher de dire à mon ami :

— Comment as-tu le courage d'enfermer ce pauvre petit par un temps pareil ?

Et Brignac répondit :

25 — Mon cher, quand il saura écrire, je le laisserai tranquille, car il n'a pas cinq ans et il est très intelligent, mais il faut qu'il sache écrire . . . bien écrire, j'entends.

— C'est sans doute parce que, toi-même, tu écris comme un chat ?

30 — D'abord, ce serait une raison : nous devons tâcher d'éviter à nos enfants ceux de nos défauts qui nous ont gênés dans notre route . . . et puis . . .

— Mon pauvre Brignac, je ne sais si c'est parce que tu habites trop la campagne . . . mais tu me parais devenir d'un Prudhomme ! [1] . . .

Il m'interrompit vivement :

— Prudhomme peut-être. . . Prudhomme est un individu qui conduit bien sa barque, d'ailleurs. . . Veux-tu que je te dise pourquoi je tiens à ce que mon mioche écrive bien ? . . . C'est une histoire du temps où tu ne m'aurais pas appelé Prudhomme. . . C'était, il y a longtemps . . . en soixante-trois. . . Alors, Bade était Bade et Monte-Carlo un petit trou de pêcheurs.[2] Tout ce qui était chic, ou croyait l'être, filait là-bas aussitôt juillet. A ce moment-là, personne dans les clubs [3] . . . pas plus que maintenant pendant la semaine des courses de Deauville.[4] Cette année-là, j'étais resté à Paris, où, dans mon petit entresol de la rue Taitbout, je ne m'ennuyais pas énormément quand, un matin, on me remet une lettre. Cette lettre était une demande d'argent. . . Non pas un de ces vulgaires " tapages " [5] entassant les récits de guignons, invoquant les reconnaissances éternelles et les vieux dévouements, non : c'était net, précis, sans ambages. " Je n'ai plus un sou, envoie-moi tout de suite trois cents francs pour payer mon hôtel et rentrer en France m'engager." [6]

Ce mot — griffonné horriblement — était daté de Bade : quant à la signature, impossible de la lire !

J'essaye, examinant lettre par lettre, cherchant dans mes souvenirs qui donc pouvait avoir commis cet épouvantable gribouillage. . . Absolument impossible de trouver rien qui me mît sur la voie. . . A Bade ? J'avais trois cents amis à Bade. Mais ce malheureux nom, il fallait pourtant le découvrir ! . . . Pendant deux jours, je ne fis que retourner dans ma tête, cherchant, donnant à déchiffrer cette signa-

ture à tous ceux que je rencontrais. Inutile ! Chacun était d'un avis opposé.

Tu ne t'imagines pas dans quelle agitation cela m'avait jeté. A cette époque-là, j'avais un tas d'idées ! Je m'imagi-
5 nais que refuser de l'argent à un camarade était une lâcheté. . . On est bête quand on est jeune ! . . . Et ce qui m'ennuyait surtout, c'était de penser que cette ignoble écriture me venait peut-être de quelqu'un pour qui j'avais vraiment de l'amitié.

10 Je télégraphiai à dix ou douze intimes : aucun n'était l'auteur du billet.

Alors me voilà courant les experts en écriture ; l'un me dit que le nom était Casernier, à n'en pas douter, qu'il en donnerait sa parole en justice ; le second, qu'il défiait
15 n'importe qui de ne pas lire Sutinais, et, lui aussi aurait donné sa parole en justice ; enfin, le troisième affirma que ce n'était pas une signature, mais un mot ; il opinait pour " Civilités."

Sutinais et Casernier m'étaient inconnus. Je feuilletai
20 les Annuaires de cercle, je revis mon livre d'adresses, nom par nom . . . Rien, je ne découvrais rien ! J'en avais la fièvre, imagine-toi, et même j'avais un peu perdu de vue la raison première de tout ceci : obliger un ami, pour ne plus m'intéresser qu'à ce problème de retrouver ce nom si
25 soigneusement caché. . .

Le troisième jour, une inspiration, si simple qu'elle ne venait qu'après toutes les autres combinaisons, traversa mon esprit ; j'écrivis à Bade et je demandai la liste des Français qui, à ce moment habitaient l'hôtel indiqué par le
30 déveinard gribouilleur.[1] J'en serais quitte[2] pour écrire à tous les voyageurs connus de moi dans l'endroit. Ceci me calma. Et, vraiment, j'en avais besoin, car j'avais mis une

inexplicable rage à tout cela, comme si quelque chose de mystérieux et de fatal me poussait.

Je me couchai de bonne heure le soir de ce troisième jour; je m'endormis vite. . . .

Il faut te dire que j'avais, — je l'ai du reste encore, — la manie des veilleuses; je ne peux supporter de me sentir, ne fût-ce qu'une minute, dans l'obscurité.

Or, cette nuit-là . . . c'est vraiment une chose singulière et à laquelle je n'ai jamais pu penser depuis sans une drôle d'impression . . . cette nuit-là, je fus réveillé par un petit bruit craquant sec dans le grand silence.

Je n'ai jamais su ce que c'était que ce bruit, — sans doute la veilleuse en s'éteignant, car j'étais dans le noir opaque. . .

D'abord, une sensation d'angoisse atroce me serrait la poitrine, — j'éprouve toujours cela dans les ténèbres, — et avant que j'eusse eu le temps de me réveiller complètement, j'entendis . . . oui, mon cher, je ne crus pas entendre, j'entendis positivement, — effet nerveux, diras-tu . . . n'importe ! — j'entendis une voix qui chuchotait dans un souffle très bas : " Jacques Lerminier ! . . . "

Ma peau s'était gelée sur tout mon corps, sans que je comprisse pourquoi.

En une seconde, parfaitement réveillé, j'étais debout, j'avais allumé une bougie et je relisais la lettre de Bade. . . Comment n'avais-je pas déchiffré tout de suite ? . . . C'était évident !

Lerminier, un gentil garçon, serviable et un peu fou, que j'avais beaucoup aimé jadis dans nos heures de grande jeunesse, un peu perdu de vue ensuite, puis retrouvé à ces coins de vie où l'on se serre la main rapidement en se jetant des " Te souviens-tu ? " un peu attendris, après quoi l'on se quitte, et en voilà pour des années.

Pauvre Jacques ! c'est comme ça qu'on l'appelait toujours à l'École de Saint-Cyr [1]. . . Je crois bien qu'il les aurait, ses mille francs ! [2] . . .

Je regardai la pendule : minuit passé, plus rien à faire ; mais dès le matin. . . Et tout de suite, j'écris une lettre expliquant, m'excusant : j'y mets l'argent, je cachette. . . Et, pendant ceci, le souvenir me revenait de la voix chuchotante que j'avais entendue tout à l'heure : cette voix était précisément semblable à celle de Jacques lorsqu'il était ému violemment.

— Comme c'est étrange, le travail du souvenir dans notre cerveau ! me disais-je, et comment en suis-je venu à retrouver en même temps, et encore tout endormi, le nom et la voix du pauvre Jacques ?

Puis, je me recouchai satisfait et tranquille, et je ne songeai plus à la voix chuchotante dans le noir de la chambre silencieuse. . .

Non, en vérité. . . je n'y songeai plus. . . jusqu'au moment où, le surlendemain, je reçus une dépêche de Bade : on m'annonçait que ma lettre chargée [3] avait été rendue à la poste pour m'être retournée.

Pauvre Jacques s'était tué, à minuit, l'avant-veille ! . . . au moment où ma veilleuse s'éteignait avec un craquement sec. . . un craquement sec comme celui d'un pistolet qu'on arme. . .

* * *

Brignac toussa un peu pour éclaircir sa voix :

— Je tiens absolument à ce que mon fils ait une belle écriture ! dit-il ensuite avec un petit rire très triste.

VII

PENDANT QU'ELLES CUISENT

[GUSTAVE DROZ.]

GUSTAVE DROZ est né à Paris en 1832.

Quoiqu'il ne puisse pas être placé au premier rang des écrivains modernes, il faut reconnaître que certaines de ses œuvres contiennent des pages charmantes frappées au coin du bon sens et que d'autres expriment des sentiments délicats qui commandent la sympathie du lecteur.

Ses principaux ouvrages sont: "Le Cahier bleu de Mlle Cibot," "Autour d'une Source," "Monsieur, Madame et Bébé," "Tristesses et Sourires," etc.

VOUS le dirai-je, ami? mes mains sont rouges et sanglantes. Durant toute une longue journée, j'ai pilé, pressé, massacré des milliers de victimes dont le sang coulait à flots dans des vases profonds. J'ai fait cela avec un sourire infernal sur les lèvres, et la rage au cœur; puis, dans mon ivresse, j'ai réuni tous ces horribles débris, tous ces membres affreux, et j'ai repressé, repilé, remassacré, en sorte que pas une goutte de la rouge liqueur n'a échappé à mon effort.

O honte! — Et le soleil éclairait cette œuvre de ténèbres, qui m'a laissé courbaturé, anéanti, mais satisfait. Satisfait, oui, mon ami, et on le serait à moins, car j'en aurai, en comptant bien, cinquante-sept ou cinquante-huit, et si je fais réduire et les soumets à trois bouillons,[1] cinquante-trois ou cinquante-quatre environ.

— Mais cinquante-quatre quoi, homme dangereux?

— Cinquante-quatre pots de confitures, parbleu![2] et sucrés, je vous l'assure. Une livre de sucre pour une de fruits; c'est la bonne mesure. A l'heure qu'il est,[3] le jus vermeil de mes groseilles et de mes framboises emplit jusqu'aux bords une

large bassine, et un feu doux aux petites flammes bleuâtres achève paisiblement le travail, tandis qu'étendu sur deux chaises, je regarde le soleil qui se couche et les ombres qui grandissent.

5 C'est une bonne chose, savez-vous, que des confitures transparentes et limpides contenues dans un pot de cristal. Que de souvenirs d'enfance dans cette gelée que la lumière traverse et fait briller comme un grenat ! Vous souvenez-vous de la place qu'il occupe dans la vie du bébé, ce cher 10 pot aux douceurs, et avec quelle joie le petit homme voit la cuiller d'argent s'enfoncer dans ses profondeurs, puis ressortir pleine du délicieux nanan.[1] La maman, de ses doigts roses, taille une tartine mince et fine, sur laquelle on étale en couche mince la transparente gelée, et le bébé, qui 15 piétine d'aise, étend les mains. Ses petites lèvres gourmandes frémissent déjà d'un impatient désir, son œil implore, tout son corps s'agite, l'eau lui en vient à la bouche et les larmes aux yeux.

— Tu seras bien sage ?

20 — Oh ! oui, petite mère, répond-il en étendant la main.

— Tu ne désobéiras plus jamais !

— Oh ! non, petite mère, plus jamais, jamais !

Que ne promettrait-il pas, le cher amour, pour avoir sa tartine !

25 Confitures, premier amour de l'enfance, n'êtes-vous pas aussi le premier grain de ce chapelet de désirs[2] qui emplissent la vie et que l'homme égrène d'un doigt fiévreux et inquiet ?

Confitures, richesses, honneurs, on vous demande en piéti- 30 nant, la gorge sèche et la tête en feu. Valez-vous mieux l'un que l'autre ?

Pauvres confitures, je vous calomnie ; vous valez mieux cent fois.

Activons le feu et remettons du sucre ; les miennes sont à leur premier bouillon,[1] et la grande cuiller que j'agite dans le nectar trouve déjà plus de résistance. Je la soulève, et le jus qui adhère tombe comme à regret en s'effilant avec paresse. En termes de cuisinière, mes confitures font la goutte. Nous sommes sauvés. Je réponds de tout.[2]

Et quand, au lit depuis un mois, la fièvre vient à se calmer, qu'à la souffrance succède ce bien-être qui présage la santé, et qu'un beau matin l'estomac se réveille gai, frais, dispos, en demandant un bœuf tout entier :

— Eh bien ! dit le docteur en soulevant le rideau, voilà une bonne mine, le pouls est calmé, l'œil gai ; vous êtes guéri.

— En effet, cher docteur, je me sens mieux ; mais, dites-moi, mon ami, que comptez-vous me donner à manger ! J'ai grande envie[3] d'une aile de dinde truffée et d'un hareng.

— Vous n'êtes pas difficile, mon gaillard. Nous commencerons pour aujourd'hui par un peu de . . . confitures sur une tartine.

— Merci, bon docteur, j'aurais préféré la dinde ; mais enfin, merci, homme charitable, vous êtes un grand docteur, un éminent docteur.

Comme on songe à cette tartine, comme elle apparaît succulente et consolatrice dans les rideaux du lit, et comme à l'heure indiquée on la suit avidement des yeux, posée coquettement sur son assiette blanche, portée triomphalement par les mains aimées de votre chère garde-malade !

Les gourmandises de la première enfance vous remontent confusément au cerveau, on est heureux de vivre, on se sent les dents longues et l'estomac creux.

Une tartine ; rien qu'une ![4] Les confitures et la santé.

Tenez, mon bon ami, voici le second bouillon qui se manifeste. Modérons le feu, c'est prudence.

Mais j'y songe, n'allez-vous pas vous moquer de moi? Faire des confitures, c'est assez niais; le dire, c'est absurde; l'écrire, c'est idiot. C'est ma foi vrai, mais que voulez-vous,[1] je n'en rougis pas; j'avais des montagnes de groseil-
5 les, les framboisiers pliaient sous leurs fruits; j'ai retroussé mes manches, et vous savez le reste.

Tout le monde s'est mis à l'œuvre. Enfouis sous d'énormes chapeaux de paille et armés de vastes paniers, domestiques, femme, enfant ont travaillé sans relâche. Au grand
10 soleil, on a fait la cueillette, tandis que Bébé marchait dans les plates-bandes[2] et se barbouillait des pieds à la tête.

Puis chacun a vidé son panier sur la grande table de la cuisine, et notre rouge récolte s'est dressée en une montagne énorme.

15 Les travailleurs étaient autour de la table, égrenant avec ardeur sous un rayon de soleil qui, se faufilant sous les feuilles, venait à travers la vieille fenêtre dorer les fruits et égayer le tableau.

C'était à peindre.

20 C'est qu'aussi j'ai une admirable cuisine, mon bon ami. Une compagnie y manœuvrerait á l'aise, et sous la grande cheminée qui se dresse au fond comme un fantôme, avec sa plaque fleurdelisée et ses grands chenêts herculéens, des quartiers de chênes y brûleraient à l'aise.

25 C'est dans ce coin sans doute qu'au retour de la chasse, le seigneur blaisois[3] déposait son épieu en sifflant ses chiens qui venaient s'étendre devant l'âtre, le museau dans la cendre et l'œil sur la flamme. Le maître dégrafait son pourpoint et découvrait son front hâlé en demandant du vin, du vin
30 du cru,[4] comprenez-vous, mon bon ami? de ce vin que je bois ici dans un verre à pied, et que je trouve d'une aimable verdeur.[5] J'ai idée que ce châtelain ne faisait pas ses

confitures. Le soir venu, fatigué de la chasse, il tirait les gros verrous de cette cuisine voûtée et s'endormait, les pieds sur l'énorme bûche et le dos appuyé contre la muraille, heureux de son petit château et fier de ses grands arbres.

Comme il rirait sous sa longue moustache, le vieux seigneur, s'il me voyait, moi Parisien campagnard,[1] égrenant les groseilles et pressant les framboises dans la cuisine où résonnait sa voix sonore ! Comme il rirait en voyant les maigres et pâles gentilshommes du pays caracolant en veste blanche et en gants paille sur des chevaux plus maigres qu'eux ! Comme il rirait de nos allures, de nos faiblesses, de nos costumes ! Comme il me briserait d'un revers de sa main gantée de buffle et me chasserait de sa cuisine, moi, ma bassine et mes paniers !

Heureusement qu'il n'est plus là, et que je puis rire de lui, qui dormait après boire et dédaignait les confitures ! Je puis rire de lui . . . sans doute, mais je ne le fais pas. Je ne saurais rire du rude chasseur au poignet de fer, à la voix éclatante ; car, lorsque, le soir venu, la lune éclaire les vieux troncs d'arbres, j'ai cru le voir dans les profondeurs du taillis, courbé sous le gibier[2] et suivi de ses grands chiens. Est-ce un vieux saule au bord d'un fossé ? est-ce mon suzerain qui regagne le logis ? peu importe ! les bouleaux tremblotent sous les rayons d'argent, le bois est sombre. . . L'entendez-vous ? — Parlons bas, pour ne pas réveiller le passé qu'abritent encore ces vieilles murailles et que protègent ces grands arbres.

Ce pigeonnier carré, bâti comme une forteresse et surmonté de son pignon féodal, n'est pas de ceux dont on plaisante. Son air est grave, et la barbe verdâtre[3] qui recouvre ses pierres ajoute à son austérité. Il n'a qu'un œil, lucarne immense qui couronne son front, mais dont le

regard sévère semble vous dire : J'ai vu les chasses de vos aïeux, respectez vos seigneurs ou craignez que leur fantôme ne soulève ces pierres noirâtres et ne se venge de vos sourires.

Voyez-vous, mon ami, il faut être modeste et ne pas parler haut quand on habite de pareils endroits. Je ne regarde pas sous mon lit avant de me coucher, je sais que d'autres le font dans la maison ; mais quand le vent souffle le soir, je me demande malgré moi si les portes sont bien fermées, et lorsque le plafond craque, je songe à ce grand grenier vide, sombre, profond et inhabité, et je... Voici le troisième bouillon de mes confitures qui commence ! Qu'on m'apporte les pots !

Je n'ai que le temps de vous serrer bien cordialement la main.

Votre bien dévoué,

Z....

(J'ai peur qu'elles ne soient trop cuites.)

VIII

SOLANGE-AU-LOUP

[MARCEL PRÉVOST.]

MARCEL PRÉVOST est né vers 1858.

Il a commencé jeune à écrire, mais ce n'est que depuis quelques années que sa réputation de romancier s'est solidement établie. Il a publié: "Le Moulin de Nazareth," "Lettres de femmes," "Mademoiselle Jaufre," etc.

A TROIS compagnons, le sac aux épaules, le bâton en main, nous avions marché toute l'après-midi en forêt. Le petit village d'Ursay, accroupi au bord du Cher,[1] dans la déchirure du vallon qui coupe en deux la forêt, marquait, ce jour-là, la fin de notre étape. Et, ayant dîné chez un vieil ami, médecin modeste de cinq ou six communes voisines d'Ursay, nous rêvions, assis devant le seuil, la pipe de merisier aux lèvres.

Autour de nous, sur l'amoncellement des futaies bleues qui encerclaient l'horizon, l'ombre descendait avec la lenteur des soirs de juin. Des vols d'hirondelles rayaient le ciel. L' "angelus"[2] de neuf heures égrena ses coups espacés de silences, du haut d'un petit clocher qu'on voyait émerger au-dessus des toits. Des abois de chiens s'appelèrent et se répondirent, dans les fermes . . .

Une femme, jeune encore, vêtue d'un jupon de flanelle rouge et d'un corsage de toile blanche, sortit d'une maison proche de celle du médecin, et descendit vers la rivière. De son bras gauche, elle serrait contre sa poitrine un enfant, sa main droite tenait par la main un petit garçon, qui lui-même donnait la main à un plus petit. Arrivée au bord du

Cher, la jeune femme s'assit sur une grosse pierre, tandis que les deux garçons vite déshabillés entraient dans l'eau, barbotaient, s'éclaboussaient avec des rires et des cris.

L'un de nous, qui était peintre, fit cette remarque :

5 — Voilà un tableau qui aurait au Salon un succès de public. Est-elle bien campée et bien éclairée, cette femme ! [1] Et quelle jolie tache rouge fait le jupon dans ce paysage bleu !

Une voix dit, derrière nous :

10 — Vous regardez Solange-au-Loup, jeunes gens ?

C'était notre hôte, retenu un instant dans son cabinet pour une consultation, qui nous rejoignait.

Et comme nous lui demandions qui était cette Solange-au-Loup, et d'où lui venait cet étrange surnom, le docteur 15 nous raconta ceci :

* * *

« Cette Solange-au-Loup, qui de son nom s'appelle Solange Tournier, femme Grillet, a été la plus jolie fille de toute la contrée de Tronsays, voilà dix ans. Aujourd'hui, le travail des champs l'a fatiguée et abîmée. Mais, pour 20 ses trente ans, elle est encore belle, comme vous voyez.

« Au temps où lui arriva l'aventure qui lui a valu son surnom,[2] elle vivait chez ses parents, petits fermiers de la ferme de Rein-du-Bois, à une quinzaine de kilomètres d'ici, près de Lurcy-Lévy. Quoique pauvre, elle était recherchée 25 par les garçons, même par des riches. Elle ne répondait aux avances de personne, sauf à celles d'un certain Laurent Grillet, dont elle avait fait choix, étant gamine, alors que tous deux ensemble gardaient les ouailles dans les parages de Rein-du-Bois.

30 « Laurent Grillet était un enfant trouvé : il n'avait que ses bras pour fortune. Les parents de Solange ne se

sentirent point le goût d'unir deux misères, alors surtout que la jeune fille était demandée par des épouseurs cossus. Ils défendirent donc à Solange de voir son ami. Bien entendu,[1] la petite n'en courut pas moins aux rendez-vous de Laurent; habitant la même commune, avec la forêt à deux pas, toute occasion leur était bonne pour se rencontrer. Quand le papa et la maman Tournier s'aperçurent que les gronderies n'y faisaient rien, ils se résolurent à un grand parti[2]: Solange fut envoyée en service à Ursay dans la ferme modèle de M. Roger Duflos, notre député.

"Vous croyez peut-être que nos deux amoureux cessèrent de se voir pour cela? Point. Seulement, ils se virent la nuit: ils ne dormirent plus. A l'ombre close,[3] ils quittaient chacun la ferme où ils travaillaient et s'en venaient l'un au devant de l'autre,[4] par un chemin de traverse[5] plus court que la grande route. Et, s'étant rejoints, ils demeuraient ensemble jusqu'à la première lueur du jour, dans la forêt maternelle complice de toutes les jeunes amours.

"On était en 1879. L'été passa ainsi, puis l'automne. Puis vint l'hiver. Il fut terrible. Le Cher charria des glaçons et, finalement, se prit[6] entre ses berges. Les futaies de Tronsays, couvertes de neige, ployaient comme la charpente d'un toit surchargé. Tous les chemins forestiers devinrent à peu près impraticables; la forêt fut déserte. Et, peu à peu, l'homme ne la fréquentant plus, les bêtes la reconquirent; il y vint ce qui n'y était point venu depuis l'Année terrible[7]: des loups.

"Oui, jeunes gens: des loups. Ils inquiétèrent des fermes isolées, aux environs d'Ursay; on en rencontra jusque dans les rues de Saint-Bonnet-le-Désert, un village perdu au bord d'un étang de la forêt. On dut organiser des battues pour les détruire; la tête d'un loup fut mise à prix cin-

quante francs. Moi qui vous parle, j'en ai aperçu trois, dont deux de grande taille, rôdant sur l'autre bord du Cher, un matin que je sortais avec ma carriole pour me rendre à Saint-Amand.

5 "Ni l'hiver, ni les loups n'empêchèrent Laurent et Solange de se retouver la nuit.

"Ils continuèrent leurs expéditions nocturnes, au prix de mille dangers. C'était la saison morte[1] de la campagne, l'époque où chôme le labeur des paysans. Chaque soir, 10 Laurent quittait Lurcy-Lévy, son fusil sous le bras, et s'engageait d'un pas alerte dans la forêt toute noire et blanche; de son côté, Solange partait d'Ursay vers neuf heures, et ils se rejoignaient à trois kilomètres d'ici, près d'une clairière que traverse la route forestière et qu'on appelle "la Décou- 15 verte."

"Or, le soir de Noël, Laurent Grillet, en arrivant au rendez-vous, glissa sur la neige durcie et tomba si malheureusement qu'il se cassa la jambe droite et se foula le poignet droit.[2] Solange essaya de le relever; elle n'y réussit pas. 20 Elle ne put que le traîner contre un gros ormeau auquel elle l'adossa en l'enveloppant de sa propre cape.

"—Attends-moi-là, mon pauv'[3] Laurent, lui dit-elle; j'vas[4] courir à Ursay, chez le docteur, qui va v'ni t'qu'ri[5] avec sa carriole.

25 "Elle s'éloignait, elle avait passé le premier tournant du chemin, quand elle entendit un coup de feu,[6] et ce cri:

"—A moi!

"Elle revint sur ses pas en courant. Elle trouva son ami tout pâle de douleur et de peur, la main crispée sur son 30 fusil posé par terre. Elle demanda:

"—Quoi que t'as,[7] Laurent?... C'est-t'y[8] toi qu'as tiré?

"Il répondit:

" — C'est moi. J'ons [1] vu une bête avec des yeux rouges, qui sentait une odeur forte et qu'était grosse quasi comme un gros chien. J'crois ben qu'c'est [2] un loup.

" — C'est-t'y sur lui qu't'as tiré ?

" — Non. J'peux pas lever mon fusil, rapport à mon bras. J'ons tiré par terre, pour y faire peur. Et tu vois, v'là [3] qu'il est parti.

" Solange réfléchit un moment.

" — Va-t'y [4] revenir ? fit-elle.

" — J'crains ben qu'oui, répliqua le garçon ; faudrait que tu resterais ici, Solange ; sinon j's'rai [5] mangé par c'te bête.

" — Eh bien ! répondit Solange, je reste . . . Donne-moi ton fusil.

" Elle le prit, ôta la douille de la vieille cartouche, la remplaça par une neuve, et tous deux attendirent.

" Une heure passa, ou deux, peut-être plus. La lune, encore invisible, était levée au-dessus de l'horizon, car le ciel reflétait au zénith une clarté confuse, de minute en minute plus intense. Laurent avait la fièvre : il grelottait et il gémissait. Solange, transie de froid, toujours debout, adossée à l'arbre, commençait à s'assoupir.

" Soudain, une sorte d'aboi, de hurlement, comme en poussent, la nuit, les chiens qu'on enferme, la fit sursauter. Dans l'ombre insensiblement éclairée, elle aperçut deux yeux rouges qui la regardaient. C'était le loup.

" Laurent voulut se lever, prendre le fusil : la douleur le fit retomber assis avec un cri.

" — Arme ton fusil, Solange, fit-il ; tire point trop tôt, et vise entre les yeux.

" Elle épaula, visa, tira. Mais le recul fit dévier l'arme ; la bête ne fut pas touchée. Elle s'enfuit tout de même le long de la route . . . Quelque temps après, on l'entendit

hurler à distance . . . Et d'autres hurlements lui répondirent.

" La lune montait dans le ciel. Elle dépassa subitement la masse noire des fourrés, éclaira toute la forêt comme au théâtre le feu d'une rampe [1] illumine un décor. Et alors Solange et Laurent virent cette chose effrayante : à une portée de fusil, cinq loups assis sur leur derrière, comme des chiens, en travers de la route, et un autre, plus hardi, qui s'avançait lentement.

" — Écoute, dit Laurent à son amie, vise celui-là qui s'en vient. Si tu peux l'abattre, les aut' [2] le mangeront, et ils nous donneront la paix pendant c'temps-là.

" Le loup continuait d'avancer, à petits pas : on distinguait maintenant ses prunelles de sang, les os saillants de son échine et de sa carcasse, son pelage terne, sa gueule entr'ouverte d'où pendait un long bout de langue.

" — Appuie bien la crosse dans le creux de l'épaule, fit Laurent . . . Vas-y ! [3]

" Le coup partit. La bête fit un bond de côté, et, sans un cri, tomba foudroyée. Toute la bande des autres détala au galop et disparut dans les taillis.

" — Cours-y vite, Solange, s'écria Laurent. Porte-le en avant sur la route, l'pus loin que [4] tu pourras. Y a pas d' danger. Les aut' vont pu revenir de quéque temps.[5]

" Elle partait ; il la rappela.

" — Faudrait y [6] couper la tête, à c'te bête, rapport à la prime.

" — T'as un couteau ? demanda Solange.

" — Oui . . . dans ma ceinture.

" C'était un couteau à manche court, à large lame, — un couteau de chasseur. Elle le prit, courut à la bête. Elle osa entamer la gorge, et le sang, chaud, giclant sur ses

mains, sur ses vêtements, sur son visage même, trancha le cou, détacha la tête du tronc qu'elle traîna ensuite par une patte sur la neige glissante, le plus avant qu'elle put. Puis, elle revint, portant la tête hérissée, sanglante de l'animal.

" Ce que Laurent avait prévu arriva. Les loups, d'abord 5 épouvantés par la mort de leur compagnon, revinrent à l'odeur du sang. Ils revinrent tous les cinq. Au clair de lune, réverbéré par la neige comme un jour de féerie, les deux jeunes gens virent l'effrayant groupe de fauves tassés frottant leurs échines autour de la proie fraîche, la dépecer, 10 la disputer, s'en arracher les lambeaux, jusqu'à ce qu'il n'en restât rien, pas même une touffe de poils, pas même un os. . .

" Cependant, le garçon commençait à souffrir horriblement de sa jambe cassée. Solange, dont les nerfs se 15 détendaient dans une crise d'épuisement, luttait vainement contre la fatigue et contre le sommeil. Deux fois le fusil qu'elle tenait lui tomba des mains. .

" Les loups ayant achevé leur repas, commençaient à se rapprocher. . . La jeune fille tira une balle, puis deux, dans 20 le tas. . . Mais ses doigts engourdis tremblaient ; elle ne toucha pas [1] . . . A chaque détonation, la bande tournait le dos, faisait une centaine de mètres au petit trot, sur la route, s'arrêtait un temps, puis revenait. . .

" Alors, les deux pauvres enfants comprirent que c'était 25 fini, qu'il fallait mourir. Solange lâcha l'arme. Pas un instant elle ne songea à s'enfuir, à abandonner le blessé. Elle s'étendit à côté de lui, sous le même manteau. Elle l'enlaça de ses bras ; elle appuya sa tête contre la joue de son ami, et tous deux, la peau glacée par le froid, le sang 30 brûlé par la fièvre, attendirent la mort. Leurs yeux hallucinés leur montraient d'étranges spectacles. Tantôt ils se

croyaient revenus aux douces nuits d'été, quand la forêt, vêtue de sa robe de juin, abritait leurs rendez-vous paisibles. Puis, subitement, les futaies et fourrés se dénudaient, s'illuminaient d'une clarté de neige, se peuplaient de formes mouvantes, de prunelles de braise,[1] de gueules ouvertes qui se multipliaient, qui se rapprochaient, qui allaient les dévorer.

"Mais ni Solange, ni Laurent n'étaient heureusement destinés à mourir de cette affreuse mort. La Providence, — j'y crois, jeunes gens, — permit que, ce matin-là, je revinsse dans ma carriole de Saint-Bonnet-le-Désert. Je tenais les rênes; mon domestique avait le fusil et inspectait la route du regard. Sans doute, nos grelots firent peur aux loups, car nous n'en vîmes pas un seul. Mais devant l'ormeau, au pied duquel étaient étendus les amoureux, ma jument eut un écart[2] qui nous les fit apercevoir. Je sautai en bas du siège. Aidé de mon valet, je ramassai les pauvres enfants, transis, inanimés. Nous les installâmes de notre mieux, les enveloppant de tout ce que nous avions de couvertures... Et nous emportâmes aussi la tête sanglante du loup.

"Il était environ sept heures du matin quand nous rentrâmes à Ursay. Le jour se levait sur un paysage de velours blanc. Les fermiers de M. Roger Duflos et la moitié des gens du bourg, inquiets de la disparition de Solange, vinrent à notre rencontre. Et ce fut dans cette grande cuisine où nous avons dîné ce soir, devant un feu flambant de hêtre, que Laurent et son amie, enfin dégelés, nous racontèrent leur terrible nuit."

* * *

L'un de nous demanda :

— Et après, docteur? ... se sont-ils mariés?

— Ils se sont mariés, reprit notre hôte. Les événements

marquent parfois la volonté providentielle avec une telle évidence que les moins clairvoyants en sont frappés. Après l'aventure du loup, les parents de Solange consentirent à marier leur fille à Laurent Grillet. Le mariage eut lieu au printemps ; les cinquante francs de la prime payèrent la robe de la mariée.

. . . Le conteur se tut.

La nuit, à présent, était tout à fait venue. Le ciel, d'un bleu de turquoise, reflétait dans la rivière ses premières étoiles. Les masses des futaies, couleur d'encre, fermaient l'horizon comme de noires montagnes.

Nous vîmes Solange-au-Loup rhabiller ses deux garçons et s'en revenir vers son logis, avec eux et le dernier-né endormi dans ses bras ; elle passa près de nous et, en passant, sourit au docteur.

Le docteur dit :

— Bonsoir, Solange !

IX

MADEMOISELLE SIDONIE

[PAUL VIGNÉ D'OCTON.]

PAUL VIGNÉ D'OCTON est né à Montpellier en 1859. Il a la passion des voyages et a passé quelque temps au Sénégal.

Ses principaux ouvrages sont: "Petite Amie," "Terre de Morts," etc. Il a en outre publié plusieurs volumes de nouvelles qui ont été fort goûtés du public.

QUAND il vint s'établir à Canet-de-l'Hérault, le docteur Isidore Combal atteignait la trentaine.[1] Jusqu'alors la fortune ne lui avait point prodigué ses sourires.

Pourtant, ni le talent, ni le désir de bien faire, encore
5 moins le dévouement, ne manquaient au jeune médecin. Brillant élève, estimé de ses maîtres, il s'était distingué à la dernière épidémie cholérique.

Comment donc expliquer ses persistants insuccès? Hélas! le docteur Combal était pauvre, le docteur Combal
10 était fier, ce que les riches paysans du Midi ne peuvent permettre au même homme, et, chose non moins grave à leurs yeux, le docteur Combal n'allait pas à la messe.

Enfin, serait-il plus heureux à Canet, où il arrivait par cette matinée radieuse de juin? Un joli village, dont les
15 blanches maisons miraient leurs toitures de briques dans l'Hérault[2] lumineux. Elle serpentait, cette capricieuse rivière, tantôt sous une voûte impénétrable de marronniers et de platanes, dont elle humectait les racines, et entretenait, même au plus fort de l'été,[3] les vertes frondaisons;
20 tantôt sa nappe scintillait à travers les maigres ramures des saules gris et des peupliers d'argent, et tantôt elle

rayonnait entre ses rives dénudées dans tout l'éclat de son onde paisible.

Autour d'elle, tout célébrait sa gloire et chantait ses louanges : les ondulations des blés mûrissants, les frémissements des pampres ployant sous leurs grappes, et les gazouillements sonores des martins-pêcheurs, qui la frôlaient du bout de leurs ailes pointues. Plantureuse et comblée, la plaine venait lentement mourir sur ses bords, et — reconnaissante — prêtait câlinement les flancs aux murmurants baisers de ses flots.

Malgré la triste continuité de ses revers, Combal sourit en voyant, pour la première fois, ce doux et riche paysage. Les tuiles rouges des hameaux voisins étincelaient sous les rayons de juin ; çà et là, des fermes se dressaient sombres dans la verte fraicheur des pâturages, et les routes nombreuses qui les desservaient se déroulaient, s'entrecoupaient larges, blanches, sans le moindre caillou, aussi planes et non moins ombreuses que les courants de la rivière.

— Qu'il ferait bon rouler ici dans sa voiture,[1] tandis que là-bas, en vue de ces maisons si gaies sous leurs tuiles flambantes, une femme que j'aimerais et des enfants que. . .

Le souvenir des déboires passés allait couper les ailes de son rêve ; mais il jeta de nouveau les yeux autour de lui et vit les blés, retardés par l'hiver, se hâtant de mûrir, les pampres étalés buvant les chauds rayons guérisseurs des gelées, et des fauvettes en train de refaire,[2] en chantant, dans un hallier, leur nid, que de méchants gamins avaient défait. Alors il sentit un peu de la sève puissante et divine qui pousse incessamment les êtres et les choses à se renouveler, lui réchauffer le cœur et rallumer sur ses lèvres, un instant plissées, le sourire de l'espérance.

Son premier client fut le père Alingri, un malheureux

journalier [1] qui s'était cassé la cuisse, en tombant d'un peuplier. Il se rendit en hâte dans la chaumière où l'attendaient anxieusement une femme et des enfants éplorés. M. le curé l'y avait précédé et, familièrement accoudé au chevet, finissait une histoire plaisante dont le pauvre blessé riait encore.

On le sait, Combal n'aimait pas les prêtres; s'il avait connu celui-là, il n'eût assurément pas répondu d'un ton si sec à l'onctueux " bonjour " dont il le salua.

L'abbé Bourgarel avait franchi la quarantaine [2] et jamais sur un visage d'homme la nature n'avait répandu pareille expression de bonté; la laideur de son nez trop gros, de sa bouche trop grande, de ses lèvres épaisses et de ses oreilles velues en était comme éclairée et singulièrement atténuée. Tous ses paroissiens l'adoraient. Pas un d'eux qui ne lui dût quelque chose; [3] de son côté, il les aimait.

La petite fortune que ses parents — des agriculteurs aisés — lui laissèrent, il l'avait dépensée à secourir tous les déshérités, et il vivait plus pauvrement que les plus pauvres sous le chaume branlant du presbytère, servi par sa nièce Sidonie, une orpheline boiteuse qui, bien que jolie, n'avait pas trouvé de mari.

Ce fut avec une sûreté de coup d'œil, une adresse des mains peu commune que le jeune docteur, son diagnostic posé, réduisit [4] la fracture et installa le membre dans un appareil aussi rapidement qu'ingénieusement improvisé.

L'abbé, qui l'aidait de son mieux, était abasourdi.

Jamais, non, jamais, il n'avait vu les grands médecins de la ville qu'on faisait venir pour des cas analogues, opérer avec tant de prudence et de légèreté, et quand Combal, redressant sa haute taille, dit à la femme toujours anxieuse, d'un ton plus bourru qu'amical: " Ce n'est rien, la mère, [5]

ne pleurez plus, votre mari sera sur pied dans trente jours " ; l'excellent prêtre se retint pour ne pas lui sauter au cou et le remercier. Il voulut l'accompagner un instant hors la porte ; et, comme il se répandait en félicitations,[1] le docteur l'arrêta brusquement d'un : " Dame ! monsieur l'abbé, c'est mon métier " ; et s'esquiva.

Ce fut — comme toujours — un engouement pour le nouveau docteur. On ne voyait sur les routes que sa modeste carriole, et son maigre cheval menaçait de devenir poussif.[2] De tous les hameaux, de toutes les fermes voisines, on le mandait, et, pas une fois, que ce fût[3] le jour ou la nuit, qu'il plût, qu'il neigeât, qu'il grêlât, il n'entra chez un malade sans trouver à la tête du lit M. le curé qui l'accueillait du plus doux et du plus admiratif de ses regards. A la longue, il arriva plus d'une fois à Combal de se sentir ému à la vue de ce maigre visage où se lisait tant de bonté.

Il y avait déjà dix jours que le père Alingri était guéri quand l'abbé Bourgarel — sur le coup de midi — se présenta chez le docteur.

Il venait — selon sa coutume à l'égard de ses plus pauvres paroissiens — *régler* la maladie.[4]

Combal était assis devant un très frugal déjeuner. Depuis quelques jours son humeur s'était assombrie, sa clientèle semblait lui échapper, et des médecins de la ville recommençaient à venir au village.

— Ce sera donc toujours la même chose ! songeait-il amèrement quand le curé entra.

Celui-ci fut frappé par la maigreur de la chère[5] et par l'extrême modestie de l'intérieur.

— Tiens ! pensa-t-il, c'est presque aussi pauvre que chez moi ! Et la grande estime en laquelle il tenait le jeune homme doubla. Il dit en quelques mots le but de sa visite.

— Le père Alingri ne me doit rien, monsieur l'abbé, interrompit brutalement Combal ; tous les pauvres ont droit à[1] mes soins.

Et, comme le prêtre insistait, s'exclamait, se répandait en
5 bénédictions :

— Pas la peine,[2] ajouta-t-il d'un ton tristement goguenard, c'est un serment que nous faisons tous au jour du doctorat.

Et il le congédia.

10 — Cet homme est un saint, murmurait le bon curé en s'en allant.

Arrivé au presbytère, il stupéfia sa nièce en lui racontant, avec une insolite volubilité, tout le bien qu'il pensait du nouveau médecin.

15 Celle-ci, au courant des potins[3] du village, n'en revenait pas.[4] Comment ! son oncle faisait l'éloge de cet impie, qu'on n'avait pas encore vu à l'église et qui n'avait même pas daigné rendre visite au pasteur.

— Un savant ! . . . un modeste ! . . . Un homme, enfin,
20 selon le cœur de Dieu ! continuait l'abbé avec exaltation.

— Mais vous n'y pensez pas, mon oncle, intervint Sidonie, tout le monde, au village, en dit du mal.

— Hein ? fit-il interloqué.

— Oui, on ne se gêne pas pour raconter, ce que vous êtes,
25 d'ailleurs, le premier à savoir, que M. Combal est un athée et qu'il vous répond à peine quand vous lui parlez, chez les malades ; aussi bien, à cette heure, toutes les familles aisées du pays ont décidé de l'abandonner.

En apprenant cette cabale de ses paroissiens, l'abbé
30 Bourgarel était devenu pâle.

— Les aveugles ! murmura-t-il, les dents serrées, savent-ils les desseins que Dieu peut avoir sur cet homme !

Et il quitta la table, ayant à peine touché à son maigre repas.

Oh ! le beau, le touchant, le sévère sermon qu'il prononça, le dimanche suivant, à la grand'messe,[1] sur la médisance et la calomnie ! Avec quelle chaleureuse émotion il parla sans le nommer, mais en termes très clairs, du docteur Combal, de ce savant modeste, de cet homme de bien que la Providence leur envoyait à tous, bien qu'indignes.[2]

Ce fut un repentir, un attendrissement général, et, en sortant du prône, la cause du jeune médecin était gagnée.

Triste, découragé, mis au courant du complot, il songeait déjà à son prochain départ ; aussi son étonnement fut profond, quand il vit ses nombreux et riches clients de la première heure lui revenir pour ne plus le quitter. Il ne s'expliquait pas ce revirement si subit, quand la femme du père Alingri le lui apprit.

Il n'hésita pas un instant et se rendit au presbytère. L'abbé greffait des roses dans son jardinet. Du plus loin qu'il le vit,[3] il vint à lui et, devinant le but de sa visite, lui tendit cordialement les deux mains. Le docteur y plongea les siennes.

— Merci ! fit-il simplement.

Et l'étreinte de ces deux hommes fut longue, silencieuse, et une larme tremblait au coin de leurs paupières.

La curieuse Sidonie, qui avait tout vu, boitait plus que jamais à travers les allées pour cacher sa grande émotion.

A partir de ce jour, entre ce médecin qui relisait Voltaire,[4] niait l'âme, ne croyait qu'à la nature, et ce prêtre à la fois simple et savant qui brûlait du plus pur amour de son Dieu, une commune bonté, une commune pitié des humaines souffrances renouèrent d'infrangibles liens. Si Combal continua à ne pas mettre les pieds dans l'église, il pas-

sait ses soirées au presbytère, et grâce à l'égale culture de leurs esprits, les veillées s'écoulaient rapides en intéressantes causeries, desquelles — par un accord tacite jamais rompu — était écarté tout ce qui pouvait troubler la sérénité de leur sympathie toujours grandissante. Et dans ce pauvre et sévère intérieur[1] de prêtre, le rire perlé de Sidonie et sa claudication bruyante jetaient seuls une note gaie.

Si M. le curé avait été d'un naturel moins distrait, moins détaché des choses de ce monde, il aurait fini par remarquer la subite rougeur qui empourprait les blondes joues de sa nièce et le rapide éclair qui passait dans ses jolis yeux bleus chaque fois que la sonnette enrouée du jardin annonçait l'arrivée de leur ami ; il aurait vu que le docteur, malgré son ardeur au feu de la discussion, s'attardait à regarder les blanches et mignonnes mains de Sidonie quand elle servait dans les verres à pied le vin blanc exquis d'Adissan.

Mais le vieillard ne voyait rien, et cela, peut-être, fut cause que, par deux fois, sans le vouloir, leurs mains s'effleurèrent.

Depuis longtemps, l'abbé souffrait d'un mal au cœur.[2] C'était bien cet organe dont il devait mourir puisqu'il avait le plus fonctionné ; n'avait-il pas, quarante ans durant, battu à toutes les misères ; palpité à toutes les joies, aux moindres peines de ses paroissiens ? Quoi d'étonnant alors qu'un jour, bien avant la vieillesse, ce cœur s'arrêtât brusquement.

Donc un beau matin de mai, pendant que la rivière coulait lumineuse au pied du presbytère ensoleillé, que sur le chaume croulant, les martinets voletaient attendant l'âme du saint homme, et que dans les lilas du jardinet les rossignols se taisaient, réservant leurs trilles les plus beaux pour la saluer au passage, sur sa couchette de fer, M. le curé se

mourait. Affaissés et mornes, le docteur et Sidonie surveillaient ses derniers moments. Déjà, sur son pâle visage, toute la sérénité de la mort s'épandait et la douceur de ses yeux gris était surnaturelle. Il fit un suprême effort et s'accouda sur l'oreiller. "Sidonie," dit-il d'une voix qui leur parut céleste, "donne ta main; toi, Combal, donne la tienne;" et les ayant unies: "Épousez-vous, mes enfants; je meurs heureux et vais là-haut vous attendre."

Sur la toiture ensoleillée, les martinets crièrent; dans les lilas fleuris frémit la voix du rossignol, et M. le curé mourut.

Deux ans après, un dimanche matin, jour de Pâques, au moment où sonnait le dernier de la grand'messe,[1] un groupe discutait bruyamment sur la place. Il y avait le pharmacien Razigade — libre-penseur, converti par sa femme — une brune qu'il adorait, le forgeron Roumégas, le vieux père Alingri et le charcutier Fromenty.

— Et moi je vous dis qu'il entrera, faisait M. Razigade, en montrant du doigt le docteur qui, donnant le bras à sa femme, se dirigeait à petits pas vers l'église.

— Et moi, je dis que non! interrompit vivement Fromenty.

Roumégas et Alingri étaient avec le pharmacien.

— Eh bien, avais-je raison? s'exclama gaiement le charcutier en voyant le médecin ouvrir, devant sa femme, la porte de l'église et revenir vers sa maison.

— Ce sera pour l'an prochain, affirma énergiquement Razigade, nullement déconcerté. Ah! les femmes! les femmes!

— Même boiteuses! articula le charcutier.

— Même boiteuses! accentua le pharmacien.

X

L'AMI DE LA REINE

[CHARLES GRANDMOUGIN.]

CE jour-là Marie-Antoinette [1] s'ennuyait plus que de coutume, dans les solennités royales de Versailles.

Trianon [2] lui avait été donné, par le roi, "comme un bouquet, puisqu'elle aimait les fleurs." C'était l'expression même de son époux. Mais malgré les bosquets, les eaux courantes, les temples mythologiques et les gazons finement peignés,[3] la jeune femme restait souvent mélancolique.

L'étiquette était son esclavage. Si le peuple, en bas, souffrait des impôts, de la misère, des exactions administratives, elle, au sommet du pouvoir, n'avait droit à aucun instant de solitude, de recueillement, de liberté. A huit heures, c'était la femme de garde-robe [4] qui lui apportait ses vêtements, puis c'était le bain, les petites audiences, la toilette de présentation à midi, l'audition de la messe, le dîner, au milieu de valets hypocrites ou de courtisans hostiles, et ainsi de suite jusqu'au lever des premières étoiles.

Mme de Noailles et Mme de Marsan comptaient parmi les plus féroces gardiennes de l'étiquette royale ; leur compagnie était pour Marie-Antoinette une férule perpétuelle, leurs conseils un éternel supplice, et au contact de cette cour tyrannique qui ne lui permettait pas de s'épanouir, de vivre et de rêver à l'aise, elle commença à sentir les aiguillons de la révolte ; de vives colères lui traversaient l'âme, ou bien des pleurs, vite dissimulés, troublaient ses yeux.

Une petite Bretonne, Marthe, qui comptait parmi ses femmes de garde-robe, semblait comprendre les soucis de Marie-Antoinette ; l'étiquette lui défendait de parler à la reine, mais ses regards, doucement pitoyables et levés tristement vers sa maîtresse, disaient assez une âme compatissante.[1] La reine sentit qu'elle pouvait se fier à cette enfant mieux qu'à ses amis de la cour : et dès lors ce fut entre elles une quasi-amitié ; la nature rapprochait ces deux jeunesses vibrantes et joyeuses, malgré les rigueurs de l'étiquette et l'abîme officiel qui devait séparer la reine de France d'une servante obscure.

Un soir d'hiver, après un souper lourd d'ennui et de cérémonial, la reine fit venir Marthe dans sa chambre et lui dit vivement :

— Ce soir, à dix heures, il faut me faire tenir prêt secrètement, un fiacre, et m'accompagner à Paris.

Marthe n'avait pas à opposer d'objection ; elle inclina la tête en signe d'assentiment et se retira.

Deux heures après, pendant que le vent soufflait dans les arbres de Trianon désert et que tout semblait dormir dans les pavillons,[2] la reine et Marthe sortaient par une des petites portes du parc et montaient prestement dans un fiacre. Le cocher croyait conduire deux des femmes de chambre.

La nuit était tiède, obscure, et des gouttes de pluie s'écrasaient sur les vitres tremblantes de la voiture qui roulait au galop.

— Tu sais où nous allons, dit la reine.

— J'ignore tout, Majesté !

— J'ai ici deux costumes de dominos que nous allons revêtir avant d'entrer à Paris. Nous nous rendons au bal de l'Opéra.

Marthe poussa une exclamation de surprise.

— Tu es scandalisée? reprit la reine. Mais tu dois comprendre que j'ai besoin parfois d'une autre vie que celle de Trianon. Une reine est femme après tout, et, sans songer à mal faire, je crois bien avoir le droit de m'accorder le plaisir que ne se refusent point les bourgeois de Paris. Je sais que tu es fidèle et discrète : c'est pourquoi je t'emmène avec moi.

La reine, qui devait se donner plus tard l'illusion d'un village à Trianon en y créant une laiterie, un presbytère et une ferme, estimait naturel de rechercher les simples amusements de tous, et de demander au tumulte du bal de l'Opéra l'oubli des pompes royales et des sagesses de commande.[1]

Marthe tremblait pour la reine.

— Les masques sont-ils assez épais? hasarda-t-elle timidement.

— Oh ! oui, fit Marie-Antoinette en riant, et les dominos très amples. On nous prendra pour de petites fleuristes.

— Espérons-le !

On arriva bientôt aux barrières[2] et quelques instants après, par une pluie battante, à la seconde salle du Palais-Royal qui servait alors aux représentations et aux bals de l'Opéra.

Masquées, bien enveloppées dans leurs dominos, et un peu tremblantes, les deux femmes firent leur entrée dans la salle, déjà bariolée de Turcs, d'Arlequins, de Colombines, de Pierrots et de Polichinelles, et illuminée de plusieurs lustres.

L'orchestre menait grand train et les quadrilles émoustillaient tout ce monde multicolore qui s'agitait, tempêtait et se mouvait comme une houle.

Autour des danseurs, dans la foule, un Turc disait de

grosses fadeurs à une Colombine, un Polichinelle grognait de tendres aveux à une Pierrette moqueuse, et un Arlequin, penché en avant, les bras derrière le dos, avec sa batte aux doigts, voulait absolument entraîner vers la danse une fausse marquise qui faisait des mines de grande dame. L'Arlequin finit par lui dire en la saisissant par la taille : .

— Allons ! hop ! je t'enlève, ma reine !

Il détacha [1] les deux mots avec ironie.

Marie-Antoinette tressaillit ; mais tout ce tumulte l'amusait beaucoup. Elle riait comme une enfant des lazzi semés sur ses pas ; Marthe, au contraire, tremblait de peur et murmurait :

— Quelle imprudence !

Cette foule tumultueuse, ces danses, ces familiarités de langage, ces cris parfois empruntés aux animaux, n'étaient pas sans griser un peu la reine. Elle allait où la poussait sa fantaisie, elle pouvait rire librement, voir une foule déchaînée et exultante, se mêler aux frémissements de tous ; affranchie de toutes les tutelles, elle s'épanouissait avec des extases d'enfant ignorant et des joies de prisonnier délivré.

Les violons préludaient à une gavotte, quand au pied d'une colonne les deux femmes furent abordées par un Scapin,[2] muni d'un faux nez et d'une moustache en crin, qui leur dit, en nasillant avec un accent napolitain :

— Z'invite oune [3] de ces dames à la gavotte.

Deux secs mercis lui répondirent

Il insista :

Si ces zentilles [4] dames, que ze soupçonne être de qualité, préféraient un quadrille, ze souis [5] disposé de même à çarmer [6] l'une d'elles par ma compagnie.

— Cherchez ailleurs, dit Marthe.

— Et vous, ma toute belle, dit-il à la reine en lui barrant le passage.

— Laissez-nous, répondit Marie-Antoinette avec autorité.

Comme il voulait lui saisir la taille, elle riposta, vivement, par un soufflet retentissant qui fit tomber le faux nez et la moustache du Scapin.

5 — Morbleu ! fit celui-ci en reprenant son accent français, voilà une péronnelle qui me le paiera.

On s'était rassemblé autour d'eux.

— Me souffleter en plein bal ! criait l'homme ; me démasquer ! Nous allons vous faire châtier, mes belles insolentes !

10 Et il appela deux des gardes de service qui le reconnurent pour un personnage influent, car ils s'inclinèrent.

— Menez ces deux femmes au prochain poste de la maréchaussée,[1] commanda-t-il, et gardez-les-moi jusqu'à demain.

15 — Tiens ! fit un pierrot à voix basse, un des officiers de la maréchaussée.

— Mais, avant de partir, ôtez vos masques ! criait le Scapin aux deux femmes.

Et il voulut leur enlever leurs loups.[2]

20 Des danseurs s'interposèrent avec violence.

— Ohé ! le Scapin ! on ne démasque pas les femmes. Qui que tu sois, tu n'en as pas le droit !

— L'une d'elles m'a frappé, j'ai le droit de l'arrêter.

— Arrête-les si tu veux, fit un Turc légèrement gris ; mais

25 respect au beau sexe et à l'incognito !

Et, s'adressant à la foule :

— Foi de Turc, messeigneurs, la France est le pays de la galanterie et du bon ton !

— A bas[3] le Scapin ! criaient des voix. Sus au Napo-

30 litain !

Pendant qu'il se débattait au milieu des masques qui allaient lui faire un mauvais parti,[4] les deux gardes emmenaient les femmes tremblantes, mortes de peur.

— Où nous conduisez-vous ? fit la reine.

— Au prochain poste de police.

— Cent écus [1] pour vous, si vous nous laissez libres.

— Impossible, mesdames, grogna l'un d'eux. Vous vous arrangerez avec le commissaire du Châtelet.[2] Nous devons rendre compte à l'officier.

— Il est très méchant, ajouta l'autre garde.

Ce fut sous cette escorte qu'elles arrivèrent rue Saint-Honoré, dans une salle basse où des hommes de police jouaient aux cartes sur des tonneaux vides, à la lueur de chandelles. En l'absence du commissaire du Châtelet, qui était peut-être fort occupé à danser au bal de l'Opéra, les deux gardes firent leur rapport au sergent du guet, qui garda les prisonnières, et retournèrent à leur service.

— Otez vos masques, commanda le sergent.

— Impossible ! fit la reine.

— Vos noms ?

— Marthe et Marie, simplement.

— Ah ! c'est comme dans l'Evangile ; c'est charmant. Pourquoi avez-vous frappé cet officier ?

— Il nous insultait, riposta la reine.

— Je suis obligé de vous garder ici.

— Vous serez obligé de nous relâcher.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre. Tout ce que je vous demande, c'est de vous parler quelques instants, seule.

— C'est bien ? ajouta le sergent, déjà troublé par cette voix jeune et ferme.

Puis, désignant Marthe :

— Gardez mademoiselle à vue, et avec tous les égards qu'elle semble mériter.

— Passez, madame, murmura le sergent, en indiquant à la reine son cabinet.[3]

Elle entra, il la suivit et la porte se referma.

C'était une salle sombre, aux fenêtres profondes et étroites, mal éclairée : des tables et des chaises en bois, polies par l'usage, reflétaient vaguement les lueurs de flambeaux de cuivre à deux branches. Un registre gras était ouvert près d'un encrier en plomb et de vieilles plumes d'oie éparses. Le sergent invita la reine à s'asseoir en face de lui et prit place devant la table.

— Cent écus pour vous, si vous me laissez libre, dit la reine.

— Vous êtes donc bien riche ?

— Peut-être.

— Qui êtes-vous ?

— Que vous importe ?

— Je dois vous connaître ; je le veux, fit le sergent piqué.[1]

C'était un beau garçon brun, aux traits délicats, à la moustache élégante, à l'œil pénétrant, aux manières correctes, aux mains fines.

— Et pourquoi vouloir me connaître ? Je me suis compromise au bal, sottement ; mon nom révélé peut me perdre pour toujours.

— Et si je vous jurais de le taire ?

— Alors, tout ceci n'est qu'une vaine et coupable curiosité de votre part.

Le sergent avait les yeux fixes sur les doigts de la reine où brillait un cachet d'or armorié.

— Vos mains vous trahissent, dit-il, vous êtes une grande dame.

Et il lui saisit le bras vivement.

La reine poussa un cri et se sentit défaillir. Mais le sergent, emporté par son désir impérieux, lui avait ôté rapide-

ment, d'un geste délicat, son loup de velours noir, à barbe de satin.[1]

Il chancela et s'écria sourdement en s'affaissant sur sa chaise :

— La reine ! 5

Puis d'un ton suppliant :

— Pardonnez-moi !

Marie-Antoinette, très pâle, lui répondit :

— Je vous pardonne ; mais vous me jurez de vous taire ?

— Je le jure. 10

— Toujours ?

— Jusqu'à la mort !

Et continuant d'un ton mystérieux et ferme, il fit d'une voix étouffée :

— Et d'ailleurs, je vous aime trop pour vous perdre ! 15

— Vous . . . m'aimez ? . . . fit-elle avec une stupéfaction vraiment profonde.

— Je vous adore !

Et, d'un débit précipité et haletant, il lui dit :

— Oui, je ne suis pour vous qu'un incounu, un fou, un 20 coupable peut-être. Mais, écoutez-moi. Je vous ai vue pour la première fois quand vous êtes entrée à Paris avec le Dauphin, solennellement, par la Porte de la Conférence. J'étais un des cavaliers du guet. La foule criait autour de vous. Vous êtes allée jusqu'à Notre-Dame, à Sainte- 25 Geneviève,[2] puis vous êtes revenue aux Tuileries.[3] D'un seul coup j'ai été vaincu par votre beauté. Je me suis dit mille fois depuis lors que j'étais un insensé, un misérable, mais votre image ne m'a plus quitté. J'ai été possédé par vous, je le suis toujours ; ma volonté se tait. Dieu lui- 30 même n'y changerait rien. Oui, moi, pauvre cavalier du guet, pauvre diable venu du pays de Bretagne, j'ai vécu

toute une vie en quelques années, depuis votre première apparition ; car vous étiez pour moi plus que tout au monde. Et voilà que maintenant vous êtes devant moi belle, charmante, divine. Ah ! comme je vous aime ! comme je suis malheureux ! . . . "

Il cachait sa tête dans ses mains et pleurait.

La reine se taisait. Jamais elle n'avait entendu un cri d'amour aussi sincère, aussi brûlant.

Son cœur palpitait, désordonné. Il reprit :

— Oui, vous êtes la reine de France, la souveraine de tous, et je ne suis qu'un de vos infimes et obscurs sujets, mais personne au monde ne peut m'empêcher de vous adorer, car je vous sais bonne et tendre, car je vous vois belle et pure, car si j'avais été prince, — et peut-être ai-je un cœur de prince, — c'est moi seul qui aurais voulu vous chérir ! . . . Ah ! pardonnez-moi ! Je blasphème ! Ma tête s'égare ! . . .

Et tombant à genoux :

— Majesté, ne m'accablez pas de votre mépris ! Le cœur, voyez-vous bien, ne connaît ni le rang, ni les hiérarchies, ni le devoir, ni rien. Mon amour est involontaire, et ma souffrance est fatale.

— Relevez-vous, commanda la reine en tremblant.

Elle lui tendit la main, il la baisa avec emportement.

— Votre nom, dit-elle.

— Rosnoen.

— Quand vouz voudrez une faveur, pour vous ou pour l'un des vôtres, vous n'aurez qu'à me faire parler.[1]

— Je ne vous demande rien, Majesté, que de veiller vous-même à votre bonheur ; ce que je demande au ciel, c'est de protéger vos jours. Ah ! qui sait l'avenir ? Au milieu de ce peuple capricieux, les périls de la royauté sont constants !

Les temps deviennent mauvais, les foules grondent et je tremble pour votre sécurité, pour votre bonheur, pour votre . . .

Il s'était tu.

Alors, ressaisie par d'anciens pressentiments la reine se souvint tout à coup des sinistres présages d'autrefois, de cet orage éclatant sur Versailles après son mariage, du tonnerre ébranlant le château quand elle y entrait et des malheureux qui avaient été écrasés par la foule lors du feu d'artifice tiré le 30 mai 1770, sur la place Louis XV, en l'honneur de son mariage.

Elle soupira, avec un murmure très doux :

— Mon Dieu, aidez-moi.

Puis, remettant son masque, elle dit au sergent :

— Faites-moi venir une voiture. Adieu, monsieur ! Adieu et merci.

Il sortit quelques instants et revint près de la reine.

— Tout est prêt, assura-t-il d'une voix ferme.

Elle repassa devant les hommes de police. Marthe l'attendait, toujours dévorée de souci. Rapidement elles montèrent dans la voiture.

Rosnoen, le cœur battant, les suivit du regard dans la nuit et rentra au poste, pâle, bouleversé, mais affectant de sourire. Ses hommes le regardaient, sans oser l'interroger.

L'un d'eux fit cependant :

— Alors, tout s'est arrangé ?

— Oui, répondit le sergent avec une fausse bonhomie, ce sont de vieilles connaissances à moi.

— Que dira l'officier qui a reçu le bouquet de cinq feuilles ? (Il voulait dire le soufflet.)

— Peuh ! Nous le verrons bien.

Au petit jour, l'officier de la maréchaussée entra à grand bruit :

— Mes prisonnières? dit-il au sergent.

— Évadées.

— Comment, évadées? Avec autant d'hommes au poste?

— Je les ai laissées fuir.

5 — Et pourquoi?

— Je n'ai rien à vous cacher et ne veux point compromettre mes hommes. C'étaient des amies et j'ai mieux aimé me sacrifier à votre colère que de les abandonner à leur sort.

10 — Ah! tu fais de la gentilhommerie,[1] sergent de malheur! Eh bien! tu me le paieras!

— Je m'y attendais.

— La prison d'abord, la cassation[2] ensuite.

— Soit!

15 Le calme de Rosnoen exaspérait l'officier, qui soupçonnait quelque mystère. Mais il ne put rien savoir de l'obstiné Breton. Et celui-ci, à son tour, se garda bien, une fois emprisonné et cassé de son grade, de faire agir en sa faveur sa reine bien-aimée. Il souffrit, pour elle, presque 20 avec joie, l'isolement du cachot et l'opprobre de la cassation.

Marie-Antoinette n'avait rien oublié de cette nuit étrange: quand elle quitta le poste de la rue Saint-Honoré et qu'elle se retrouva seule avec Marthe dans la voiture, elle demeura longtemps comme atterrée en songeant au péril encouru et 25 à sa trop grave imprudence. Mais, sur le trouble de cette équipée, sur le souvenir de ses angoisses si récentes planait malgré tout l'image chevaleresque de Rosnoen. Elle gardait encore en son cœur la vibration de sa voix. C'était l'amour même qui venait de se révéler à elle avec cette 30 soudaineté et cette violence: personne n'avait jamais osé lui parler en face avec cette sincérité débordante et cette sombre chaleur. Elle ne pouvait évidemment songer à

aimer cet inconnu. Tout la séparait de lui : mais malgré la profondeur de l'abîme elle était troublée jusqu'au fond de l'âme par cette apparition d'un homme généreux et ardent qui l'adorait dans l'ombre jusqu'à mourir pour elle.

La reine fut interrompue dans sa rêverie par l'arrêt du fiacre. On touchait à l'un des faubourgs extrêmes et obscurs de Versailles et c'est là que Marthe avait donné l'ordre d'arrêter pour ne pas éveiller les oreilles indiscrètes de Trianon.

Les deux femmes s'y rendirent à pied, dans ombre et retrouvèrent leur porte secrète le long d'un mur gris où le lierre entassait ses vertes épaisseurs.

Personne ne s'était douté de [1] l'absence de la reine ; tout dormait, les chambrières, les gardes et le roi. Elle s'assoupit au moment où le petit jour, gris et bleu, commençait à éclairer tristement le parc dépouillé ; le ciel, devenu lilas sous les effluves de l'aube, se mirait déjà dans les eaux des petits lacs où les feuilles mortes couraient doucement par essaims dorés sous l'haleine inégale et froide du matin.

* * *

Quelques années après, par une calme matinée d'octobre, vêtue d'un méchant manteau, d'un jupon noir, d'un fichu de mousseline blanc et d'un bonnet de linon, la reine était assise, à côté du prêtre Girard, dans la charrette qui la menait à l'échafaud au milieu d'une foule innombrable et hostile qui encombrait toutes les rues depuis la Conciergerie [2] jusqu'à la place de la Révolution.[3] Ses beaux cheveux blonds avaient blanchi ; ses regards erraient, tranquilles et presque dédaigneux, sur les mégères au poing levé, sur les gardes nationaux, sur les curieux entassés aux fenêtres au milieu des drapeaux flottants. Au coin de l'église de Saint-

Roch, une tempête d'injures l'assaillit. A ce même moment, des cris: "Aux armes!" retentirent dans une des voies étroites qui débouchaient sur la rue Saint-Honoré. Elle regarda et vit quelques hommes du peuple en armes, guidés
5 par un cavalier du guet, à cheval, qui tournait la tête vers eux. Il se fit un silence dans la foule autour de la charrette, puis un cri s'éleva dans la petite rue: "Délivrons la reine!" Le cavalier se retourna vers Marie-Antoinette. C'était Rosnoen. Cette fois elle devint pâle
10 comme la mort, ses yeux rencontrèrent rapidement le regard de celui qu'elle n'avait pas vu depuis si longtemps, qui l'aimait si fort: et dans un bref et muet échange de pensées, ils se dirent tout l'un à l'autre; elle: "Je vous reconnais bien, adieu! Vous avez une place dans mon
15 cœur!" Et lui: "Je veux vous sauver ou mourir pour vous! je vous adore!"

Tout cela ne fut qu'un éclair. Rosnoen ne put arriver jusqu'à la charrette avec sa petite troupe en armes. Des cris: "A mort le traitre!" s'étaient élevés et en un
20 moment il fut entouré, renversé de son cheval et égorgé par la foule et les gardes nationaux.

La charrette avait continué sa route; la reine s'était retournée, mais sans avoir rien vu, elle avait compris que cet homme était mort pour elle, et deux larmes de tendresse,
25 de désespoir, d'amour peut-être, roulèrent doucement sur ses joues. Elle n'écoutait plus les vociférations qui s'élevaient autour d'elle, et, désirant la mort, elle était déjà toute en Dieu.

A midi et quart, sa tête tombait, et la révolution triom-
30 phante applaudissait à la fin[1] de la femme charmante et infortunée que les procès-verbaux judiciaires appelaient simplement la "veuve Capet."[2]

XI

UNE SUITE

[René Maizeroy.]

Le Baron René-Jean Toussaint, connu sous le nom de René Maizeroy, est né à Metz en 1856.

Il a débuté dans le monde littéraire à l'âge de vingt-deux ans et depuis a donné "Souvenirs d'un Saint-Cyrien," "Le Capitaine Bric-à-Brac," "Le Boulet," "Les Héritiers," "Au Régiment," etc.

Il collabore au "Gaulois" et au "Gil-Blas."

Dans un tumulte d'éclats de rire, de bavardages, d'au revoir qui n'en finissaient plus, miss Maud Ahston et ses amies avaient traversé la passerelle[1] et l'on eût dit d'une troupe de pensionnaires[2] qui revient de quelque promenade dominicale à voir leurs blonds cheveux décoiffés sous le petit chapeau de yacht-woman, leurs yeux allumés où demeurait comme le reflet du ciel et de l'eau, leurs joues roses, fouettées par les coups de vent, leurs robes claires fripées par les embruns.

Elles exubéraient de jeunesse et de vie. Elles étaient douces à regarder et à écouter. Elles imprégnaient l'air léger comme d'une odeur subtile de primevères. Elles donnaient la suggestion d'une vie d'insouciance, de bien-être, de luxe, de bonheur, de chimères, qui coule paisible, lumineuse, que les angoisses, les douleurs inoubliables, le souci de la fortune à défendre ou à gagner ne marquèrent pas de leur rude empreinte, — une vie de petites millionnaires nomades qui fuit la brumeuse tristesse de l'île natale,[3] qui s'agite inutilement de partie en partie, et où un cotillon à conduire, un match de lawn-tennis, une toilette esthétique

sont les uniques causes d'un éveil de pensée, d'un effort de volonté.

Le crépuscule tombait avec des lenteurs d'adieu suprême. La mer, immobile, avait comme de brusques frissons. Tout à coup, comme le soleil sombrait en une nappe d'or derrière les cimes violettes de l'Esterel,[1] une sonnerie de clairon sur un des grands yachts ancrés dans le port annonça la fin du jour, salua le drapeau que l'on amenait.[2] Des coups de sifflet aigus qui partaient de chaque bateau lui répondirent. Et ce fut pendant quelques secondes, dans l'enchevêtrement des mâts et des vergues, une palpitation de claires couleurs qui s'évanouissaient une à une, de banderoles, de pavillons qui glissaient, tournoyaient, tels que des oiseaux blessés.

Sans savoir pourquoi, miss Maud Ahston, qui d'un pas de langueur, peut-être étudié, était passée la dernière, y vit comme un mauvais présage, se sentit le cœur tout serré, en eut presque des larmes dans ses grands yeux aux teintes glauques.[3] Et elle s'étonna aussitôt de ne pas apercevoir sur le quai, parmi les voitures qui les attendaient, son boghei[4] attelé d'un poney qui ressemblait à un joujou de fillette et qu'elle menait à des allures folles[5] chaque jour, par les routes aussi bien que par les rues de Cannes.

Qu'était-il donc arrivé, cependant qu'avec leur père et leurs amies elles avaient été sur la *Jessica* luncher à Sainte-Marguerite?[6] Que venait chercher parmi cette bande joyeuse leur grand'mère qu'on ne pouvait, d'ordinaire, jamais démarrer de son fauteuil, arracher à la lecture de ses livres de piété? Quels ennuis imprévus avaient ainsi altéré la sereine quiétude de son visage et encore plus profondément creusé ses rides?

Maud courut alors d'un élan jusqu'à la portière du landau où l'aïeule apparaissait effondrée dans les coussins,

chuchotait déjà des bouts de phrases, coupés de gestes douloureux, aux jeunes filles qui l'avaient entourée et la questionnaient. Et devant le silence morne qui l'accueillait, les regards de compassion, de tendresse qui cherchaient son regard comme rempli de vertige, elle balbutia d'une voix affolée :

— Dites, dites vite, vous avez de mauvaises nouvelles de Tomy . . . Ne me cachez rien, grand'mère, dites . . . Il est blessé, peut-être . . .

Lady Ahston se raidit, — les prunelles comme aveuglées par un flot de larmes, les doigts tremblants, s'écria :

— Oui, ma pauvre chère enfant, blessé, gravement blessé . . .

Maud poussa un cri de bête qui agonise, sanglota :

— Ah ! si vous dites cela, grand'mère, c'est qu'ils l'ont tué, c'est que vous savez que nous ne le reverrons plus !

Et, chancelant, livide, comme frappée au cœur d'un coup d'épieu, elle s'écroula dans les bras de ses amies.

Durant toute une semaine, miss Ahston ne fut qu'une masse inerte, inconsciente de ce qui se passait autour de son lit, hantée par d'affreuses hallucinations, et l'on put croire que ce frêle cerveau d'enfant naufragerait en une telle tourmente, était voué à l'irrémédiable folie. Elle appelait sans trêve celui qui avait été son fiancé et son amour, qui avait empli de souvenirs si doux son âme ingénue et rêveuse. Elle le voyait avec sa longue taille mince,[1] ses cheveux plats et blonds, l'apparence de volonté hautaine et aussi de tendresse câline qu'avait cette tête énergique de soldat, ses épaules carrées et les mains fines, soignées, qui attestaient sa race.

Des fois, elle se croyait dans un bal à côté de lui, et c'était un spectacle lamentable que de la voir sourire dans

la blancheur de ses oreillers de souffrance, contempler de ses prunelles fixes on ne savait quoi dans le vide,[1] se soulever péniblement sur les coudes comme pour aller au-devant de quelqu'un qui l'appelait, qui l'attirait.

5 Puis, cette crise écoulée, elle eut comme un lent réveil, se calma un peu, ressaisit ses idées, entra en convalescence, put se lever chaque jour pendant quelques heures. Elle traînaillait,[2] débile, amaigrie, d'une fenêtre à une autre, contemplait[3] la mer et les fleurs, recommençait à s'intéresser 10 à la vie, à se regarder dans les miroirs, se faisait porter dans le jardin.

Elle était comme l'enfant gâtée de tout le monde. On ne savait qu'inventer pour la distraire, pour l'arracher à son deuil, pour mettre comme du baume sur la plaie 15 saignante de ce cœur désemparé.[4] Ses amies ne la quittaient plus, s'ingéniant à l'amuser, à lui rendre un peu le jeunesse.

Mais, quoi qu'elle en eût,[5] la convalescente préférait à leurs expansives bruyantes, à leur gaieté, les longues visites 20 que lui faisait tous les jours aux mêmes heures, depuis qu'elle avait été entre la vie et la mort, l'un des camarades d'école de son fiancé, un lieutenant de lanciers qui s'appelait George Blith. Il ne tentait pas de la consoler. Le sachant en congé[6] à Cannes, elle avait tenu à le voir 25 assidûment, à l'interroger, à s'entretenir avec lui de l'ami qu'ils pleuraient l'un et l'autre. Il se prêtait à ce triste caprice, avec toute la patiente complaisance d'un frère pour miss Ahston, recommençait les mêmes histoires aussi souvent qu'elle l'en priait, lui servait de garde-malade, la 30 promenait pas à pas par les allées du jardin, lui engourdissait insensiblement les nerfs et le cœur dans le Souvenir.

Et par instants, tout heureuse de ce dévouement si fidèle,

de cette amitié si affectueuse, elle avait cette illusion que les deux officiers se ressemblaient, qu'elle retrouvait ce cher fiancé perdu dans ce confident de ses regrets, dans ce compagnon de son deuil, se troublait malgré elle, avait plus chaud au cœur, rougissait lorsque le lieutenant la soutenait, la frôlait de ses doigts hésitants.

Ensuite se succédèrent les dernières lettres où Tomy, d'étape en étape, détaillait à sa fiancée ses fatigues, ses combats, ses privations dans le mystérieux Continent Noir,[1] vidait son cœur altéré de tendresse dans le cœur adoré qui lui appartenait, qui lui avait promis un éternel amour, s'exaltait en des évocations de béatitude, en des élans de tendresse.

La dépêche brutale qui avait annoncé sa fin tragique dans un village de pêcheurs sur les bords du Niger[2] était arrivée avant toute correspondance de fiançailles, confiée tantôt à quelque lente caravane, tantôt à d'incertains messagers, tantôt aux missionnaires. Et en l'état d'âme où se trouvait Maud, en la lassitude de corps et d'esprit que lui avait laissée l'acuité de la douleur, en le recul, l'espèce de brume vague où lui apparaissait maintenant tout ce drame, ces aveux passionnés, ces preuves d'amour, ces mots caresseurs qui encensaient sa beauté, la ressuscitèrent au lieu de l'accabler, lui parurent comme quelque voix consolante qui la détournait des désespoirs, qui lui rappelait ses vingt ans en fleurs et qu'elle avait encore toute la vie devant elle pour aimer et pour être aimée. Ils les lisaient ensemble, George et elle. Quelquefois, ne parvenant plus à dissimuler son rêve, à se maîtriser, George, les yeux dans ses yeux, murmurait d'une voix oppressée :

— Comme je comprends, miss Maud, qu'il vous ait tant aimée, car n'êtes-vous pas plus que jolie et ne donnerait-on pas sa vie pour vous plaire ?

Maud ne lui répondait pas, mais la lettre glissait de ses doigts et elle avait des lueurs de ciel au fond de ses yeux pâles.

Et un jour, comme elle lui tendait une tasse de thé sur la terrasse de la villa au milieu de roses, George s'exclama :

— Je vous aime, miss Maud, je vous aime à la folie, et si cet aveu doit vous offenser, si vous me trouvez indigne de devenir votre fiancé, je partirai loin, très loin, j'irai chercher la mort qui délivre et qui console. . .

Elle sourit, lui tendit ses deux petites mains et soupira seulement ces deux mots de promesse et d'abandon :

— *My love !*

Et tandis qu'il les couvrait de baisers, ces jolies mains fraîches et blanches, la jeune fille eut cette soudaine réflexion :

— Que Tomy serait heureux, s'il pouvait nous voir, vous qui étiez tant son ami et moi qu'il a tant aimée !

Et George, avec quelque embarras et cet égoïsme profond qui germe dans le bonheur absolu, répéta :

— Oh ! oui, ce pauvre Tomy serait très heureux !

XII

L'HOMME QUI SE CHAUFFE GRATIS

[VICTOR FOURNEL.]

VICTOR FOURNEL est né à Cheppy, près de Varennes, en 1829. Il s'est distingué à la fois dans les travaux d'érudition et dans la chronique littéraire. Ses principaux ouvrages sont: "Les Contemporains de Molière," "Études sur le Théâtre classique," "Esquisses et Croquis parisiens," etc. Il collabore aux journaux suivants: la "Gazette de France," le "Correspondant" et le "Monde illustré."

C'ÉTAIT, l'autre jour, la réouverture annuelle des cours de la Sorbonne.[1] Il faisait froid ce jour-là. Mais l'inclémence de la saison n'avait pas arrêté la jeunesse studieuse. Je passais par les environs, et un souvenir de mes vingt ans, peut-être, aussi quelque vague instinct de chroniqueur toujours en quête, me poussèrent à suivre le flot qui se dirigeait vers le sombre et vénérable édifice.

Quelques minutes après, j'étais dans le petit amphithéâtre de la Faculté des Lettres. La leçon — la seule qu'il y eût ce jour-là, car la porte était constellée d'affiches annonçant que M. X. . . ouvrirait son cours la semaine suivante, et M. Y. . . à une époque ultérieure — n'était pas encore commencée. Une douzaine d'auditeurs plus empressés que les autres se tenaient éparpillés sur les gradins. Dans le bas, autour du poêle, deux vieillards causaient avec animation: l'un, petit, au teint chaud,[2] aux cheveux blancs comme la neige; l'autre, grand, sec, maigre, terreux,[3] au nez long, à l'œil hagard et inquiet. Je les reconnus tous deux du premier coup. Il y a trente ans, ils étaient déjà là, autour du poêle, avant l'ouverture de chaque cours, échangeant leurs impres-

sions et leurs réflexions ; ils y sont aujourd'hui, à peine changés, il me semble ; peut-être seulement le petit est-il d'une blancheur plus immaculée et le nez du grand s'est-il allongé encore, tandis que ses yeux roulent avec une mobi-
5 lité plus furtive et plus effarouchée.

C'est celui-là surtout que je reconnus : quand j'étais étudiant, il ne manquait pas en hiver une seule séance de jour à la bibliothèque de la Sorbonne, pas une seule séance du soir à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il disparaissait
10 en été, et pendant cinq ou six mois je ne l'apercevais plus que de loin en loin,[1] le long du jardin du Luxembourg, se chauffant comme un lézard au soleil.

Dès que l'on commençait à rallumer les poêles, il reparaissait. Je le vois encore, à dix heures sonnantes,
15 escalader l'escalier de la bibliothèque, voûté dans sa grande taille, les deux mains dans ses manches, grelottant à faire pitié sous sa redingote râpée.[2] On avait froid rien qu'à le voir.[3] Il entrait, saluait les garçons d'un air obséquieux, déposait à sa place une espèce de serviette[4] crasseuse et un
20 étui à lunettes, puis revenait vers le poêle, et, les mains tendues, les jambes écartées comme s'il eût voulu l'embrasser tout entier, il se chauffait avec une ardeur extraordinaire. Toutes les demi-minutes, les mains tendues se rapprochaient pour se frotter l'une contre l'autre, et je frisonne encore au
25 souvenir de la sensation désagréable, agaçante, que me faisait éprouver le frottement mécanique de ces deux mains rugueuses ; puis il les passait sur sa poitrine et de là descendait à ses jambes, qu'il frictionnait énergiquement en gonflant les joues et en poussant une respiration bruyante,
30 pareille à un petit hennissement de satisfaction.

Cela fait, il revenait à sa place, où le garçon de salle[5] lui avait apporté un des volumes de la collection latine de

Nisard,[1] qu'il lisait depuis quinze ans dans la traduction française. Quoiqu'il eût soin de choisir la place la plus voisine du poêle, il se levait toutes les demi-heures et recommençait le manège que j'ai décrit plus haut.

Le frottement et le hennissement de l'homme au grand nez, étaient devenus pour moi la plus horripilante des scies.[2]

A une heure, il mettait un signet à son livre, appuyait le dossier de sa chaise contre la table, prenait une bouffée de feu en passant, et descendait à un cours,[3] où il se rencontrait avec son ami, le petit vieillard à la chevelure blanche. A deux heures, il remontait, se chauffait encore et reprenait sa place. A trois, on fermait la bibliothèque, et lorsqu'il m'arrivait d'entrer à l'amphithéâtre des lettres[4] en sortant, je l'y retrouvais, écoutant de toutes ses oreilles, mais toujours à l'endroit le plus rapproché du poêle, les mains tendues, et, de temps à autre, se frottant avec précaution pour ne pas faire de bruit.

Bref, de dix heures à quatre heures, il ne quittait pas la Sorbonne. Mais, une fois les amphithéâtres fermés, que devenait-il? En ce temps-là, j'avais du temps à perdre, et je résolus d'en avoir le cœur net.[5]

Un jour, je suivis l'homme au long nez. Il descendit en faisant le gros dos, la tête dans les épaules, les mains toujours noyées dans ses manches, la rue de la Sorbonne, tourna à gauche dans la rue des Mathurins-Saint-Jacques, et s'arrêta au coin du boulevard Saint-Michel, devant un marchand de marrons qu'il aborda comme une vieille connaissance, et avec qui il se mit à entamer une conversation amicale. Pendant ce temps, il tendait ses mains au feu du fourneau, et, quand le marchand de marrons soulevait le couvercle pour remuer la braise, il penchait tout le haut du corps au-dessus du bienfaisant foyer, en *hennissant* de plus belle.

Cinq minutes après, il se remit en marche, prit la rue de l'École-de-Médecine, enfila le passage du Commerce[1] et disparut tout à coup dans l'allée d'une maison de la rue Dauphine. J'y entrai après lui et demandai au concierge
5 le premier nom qui me passa par la tête. Mon homme était déjà installé au coin d'un bon feu de coke et se frottait d'une main les jambes avec son énergie accoutumée, tandis que de l'autre il caressait le chat de la loge, qui reposait sur ses genoux comme sur ceux d'un ami.

10 Il resta là environ une demi-heure, puis je le vis sortir. Il sembla enfiler au hasard une foule de rues, passa les ponts en claquant des dents, et se mit à longer la rue Saint-Martin. Il me mena jusqu'aux boulevards, et j'allais lâcher prise[2] quand je le vis s'arrêter d'un air indécis, puis entrer dans le
15 bureau d'omnibus situé près de la porte.

— Saint-Sulpice,[3] dit-il à l'employé assis au bureau.

On lui remit un numéro d'ordre.[4] Étonné, et me demandant pourquoi il était venu de la rue Dauphine chercher l'omnibus de Saint-Sulpice à la porte Saint-Martin, je pris
20 également un numéro moi-même, et je vis l'homme au grand nez se perdre dans la foule qui encombrait le petit bureau et s'approcher du poêle avec des tressautements d'aise.

L'omnibus passa; l'employé appela les voyageurs: l'homme ne bougea pas.

25 Je crus qu'il était distrait.

— Pardon, monsieur, lui dis-je, je crois que vous avez un numéro pour Saint-Sulpice; voilà votre voiture.

Il rougit jusqu'au blanc des yeux et détourna la tête en feignant ne pas entendre . . . J'avais compris. Mais je ne
30 pouvais plus le suivre désormais; il m'eût reconnu. Je montai en omnibus, bien sûr, d'ailleurs, de le retouver le soir à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

C'est là, en effet, qu'il faisait bon pour les frileux ! Je suppose qu'il en est encore aujourd'hui comme de mon temps. Les innombrables becs de gaz, s'ajoutant au calorifère, y développaient une température de serre chaude qui eût fait éclore les vers à soie. Le bonhomme s'épanouissait dans cette atmosphère tropicale ; son nez rougissait à vue d'œil, et je m'attendais à le voir éclater comme la fleur du cactus sous les feux du soleil. Il avait entrepris, depuis une dizaine d'années, la collection de la *Revue des Deux-Mondes*, dont il copiait soigneusement les plus beaux articles, en se levant de temps à autre pour aller appliquer son long corps aux bouches de chaleur.

Tous ces souvenirs repassèrent en un moment dans ma mémoire lorsque j'eus revu l'homme au long nez.

Après la leçon, j'interrogeai l'huissier,[1] avec qui il avait échangé quelques mots.

— Ah ! fit-il, c'est de M. Blaireau que vous voulez parler ! Si je le connais ! Mais, monsieur, il fait partie de la Sorbonne ; c'est un de nos meubles ! Je l'ai toujours vu, et mon prédécesseur aussi. M. Blaireau est un ancien professeur de grammaire, qui n'a jamais pu garder une leçon parce qu'il a un nom aussi ridicule que son nez, et que ses élèves se moquaient de lui.

— Il a l'air bien frileux.

— Dame ! frileux comme un homme qui a tout juste de quoi loger dans un grenier et vivre de fromage, avec un peu de charcuterie dans les grands jours, mais pas de quoi s'acheter un paletot ou un sac de charbon de terre.[2] Voilà trente ans qu'il n'est pas entré un cotret chez lui. Il m'a souvent dit que le froid était sa plus grande souffrance, et qu'il se croirait le roi des hommes s'il pouvait seulement faire une bonne flambée en rentrant. Vous jugez ce que

c'est, par un temps pareil,[1] qu'une mansarde sous les toits où il n'y a jamais eu de feu. On parle de ceux qui ne mangent pas leur content ; il paraît que ceux qui ne se chauffent jamais, c'est encore pis. Aussi sort-il dès qu'il est levé pour ne revenir qu'au moment de se coucher. Autrefois, monsieur, on dit que le gouvernement allumait de grands feux dans les rues, par les hivers comme celui-ci, pour les pauvres gens. Mais cette mode-là est passée avec beaucoup d'autres. Alors, il se chauffe aux marchands de marrons, et il court le matin les bureaux d'omnibus[2] de la rive gauche jusqu'au moment d'entrer dans les bibliothèques et aux cours. Le soir, il fait les bureaux de la rive droite en espaçant ses visites pour ne pas être remarqué. Il y a aussi les églises, puis les cours du Collège de France,[3] et des bibliothèques publiques dans tous les coins de Paris. Il combine et entremêle adroitement tout ça. C'est l'homme qui sait le mieux les endroits où l'on se chauffe. Et le soir, en rentrant, il emporte le plus de chaleur qu'il peut pour se mettre au lit.

Depuis quelques jours, le bon Dieu a eu pitié de l'homme au long nez : il dégèle. Mais si le thermomètre baisse de nouveau, vous le reconnaîtrez, bien sûr, dans quelque bureau d'omnibus. Ne faites pas semblant de le connaître :[4] il rougirait comme une jeune fille, et il faut respecter la pudeur du pauvre.

— Mais vous ? me direz-vous peut-être.

C'est bien différent. Un chroniqueur ne peut pas laisser perdre un sujet d'article. D'ailleurs, l'homme au long nez ne va jamais au café ni au cabinet de lecture ; voilà plus de vingt ans qu'il n'a ouvert un journal, et si vous ne lui dites mot de ceci, il n'en saura jamais rien.

XIII

MORTE EN MER

[FRANÇOIS COPPÉE.]

FRANÇOIS COPPÉE est né à Paris en 1842. Il a débuté dans la vie comme employé dans un des bureaux du gouvernement. Se sentant entraîné vers la carrière littéraire, il passait ses soirées à écrire, et il publia à l'âge de vingt-quatre ans un recueil de poésies intitulé le "Reliquaire." En 1867 il donna un second volume de vers, "Les Intimités." En 1869 il publia une pièce en un acte, "Le Passant," qui fut jouée par Mesdames Agar et Sarah Bernhardt.

A partir de ce moment, la vie lui fut douce, sa réputation se trouva solidement établie et tous ses ouvrages eurent un grand succès.

Ses principales œuvres sont: "Deux Douleurs" (1870), "Fais ce que dois" (1871), "Le Luthier de Crémone" (1876), "Le Trésor" (1879), etc.

En prose il a publié: "Contes rapides," "Une Idylle pendant le Siège," "Vingt contes nouveaux," "Contes en prose," "Toute une jeunesse," etc.

Il a été successivement bibliothécaire du Sénat, puis archiviste du Théâtre-Français, mais il a renoncé à occuper toute position officielle quand il est entré à l'Académie en 1884.

IL y a quelques années, j'ai passé plusieurs semaines dans un village marin de la côte bretonne. Quel trou, mais si pittoresque! Un mauvais échouage pour dix bateaux tout au plus; une seule rue, très escarpée, pareille au lit d'un torrent, et, là-haut, sur le premier plateau de la falaise, l'église, bijou gothique, au milieu du cimetière plein de folle avoine, d'où l'on domine l'Océan. Me trouvant bien pour travailler, je m'étais attardé dans ce coin jusqu'à la fin du mois de septembre, qui par une chance assez rare dans le pluvieux Finistère,[1] fut, cette année-là, exceptionnellement doux et pur.

J'occupais, dans l'unique auberge du lieu, une grande chambre blanchie à la chaux,[1] sommairement mais proprement meublée, dont la fenêtre s'ouvrait sur le large.[2] Assis sur une chaise de paille[3] devant une table de bois blanc,[4] j'ai composé alors tout un poème au bruit solennel et berceur des grandes lames[5] qui semblaient me redire sans cesse que le rythme est une loi de la nature.

Mais on ne peut toujours faire des vers et écrire, et la promenade à pied était mon hygiène et ma distraction. Le plus souvent, je m'en allais le long de la grève, ayant à ma droite la falaise aride et monumentale, et à ma gauche les espaces découverts par la marée basse, immense désert de sable, taché seulement de quelques groupes noirs de rochers. La solitude était complète. A peine ai-je échangé là deux ou trois fois un salut avec quelque douanier faisant sa ronde,[6] le fusil en bandoulière. J'étais un promeneur si régulier, si paisible, que les hirondelles de mer n'avaient plus peur de ma vareuse rouge et sautillaient à quelques pas de moi, en imprimant leurs pas étoilés[7] sur le sable humide. Je faisais ainsi, chaque jour, six ou huit kilomètres, et je rentrais, la poche pleine de ces délicats coquillages qu'on trouve en fouillant de la main les petits galets toujours mouillés.

C'était mon excursion favorite. Pourtant, par les jours de forte brise et de grosse houle, j'abandonnais le bord de la mer et, remontant la rue du village, j'allais flâner dans la lande ;[8] — ou bien je m'établissais[9] avec un livre, sur un vieux banc, dans le cimetière, ou l'on était abrité du vent d'ouest par la masse de l'église.

Le bel endroit de tristesse et de rêverie ! Vers le ciel d'automne où couraient les nuées, le clocher à jour[10] s'élançait, pieux et svelte. Des corbeaux, qui s'y étaient nichés,

s'en échappaient et y revenaient en croassant, et l'ombre de leurs grandes ailes sans cesse glissait sur les tombes éparses dans l'herbe haute. Entre deux des contreforts de l'église, à demi ruinés et dont la pierre grise et rongée par le vent marin se parait çà et là [1] d'un frissonnant bouquet de petites fleurs jaunes, une chèvre noire au piquet,[2] presque effrayante avec ses yeux de flamme et sa barbiche satanique, bêlait et tirait sur sa corde. Le soir surtout, quand, à travers le squelette d'un vieux pommier mort aux branches rageuses,[3] on voyait là-bas, à l'horizon, le soleil couchant saigner [4] sur la mer, ce sauvage cimetière emplissait l'âme d'une poignante mélancolie.

Ce fut par un de ces soirs-là qu'en errant parmi les tombeaux, — plusieurs, au-dessous d'un nom de marin, portaient la mention sinistre : " mort en mer," — je lus, sur une croix encore neuve, ces mots qui m'étonnèrent et m'émurent :

ICI REPOSE

NONA LE MAGUET

Morte en mer, le 26 octobre 1878, à l'âge de dix-neuf ans.

Morte en mer ! Une jeune fille ! Les femmes n'embarquent pourtant jamais, sur les bateaux de pêche. Comment ce malheur était-il arrivé ?

— Eh bien, monsieur, dit tout à coup derrière moi une voix rude, vous regardez donc le tombeau de la pauvre Nona ?

Je me retournai, et je reconnus un vieux marin à jambe de bois, dont [5] quelques verres d'eau-de-vie, offerts par moi dans la salle basse de l'auberge, m'avaient acquis les bonnes grâces.

— Oui, lui répondis-je. Mais je croyais que, vous autres

pêcheurs, vous n'admettiez pas de femme à bord. Je m'étais même laissé dire [1] que cela portait malheur.

— Et c'est la vérité, reprit le bonhomme. Aussi Nona n'est jamais montée dans un bateau. . . Vous voulez savoir comment elle est morte, la pauvre chérie ! eh bien, je vais vous conter ça :

" Faut vous dire d'abord [2] que son père, Pierre Le Maguet, était un ancien [3] gabier comme moi, un vieux camarade. Il était veuf.

" Naturellement, pendant que le veuf était à la mer, c'était moi, son matelot, moi, vieux garçon,[4] qui m'occupais de la petite. Une bonne et gentille enfant, monsieur, bien courageuse et bien douce ! Sommes-nous allés assez souvent, tous les deux,[5] sur les bancs de rochers, à la mer basse, pour ramasser des tourteaux, des crevettes, quelquefois un homard ! Ah ! nous faisions une paire d'amis !

" Ça va bien comme ça pendant deux ans. Nona avait fait sa première communion, grandissait, poussait comme un chardon de sable. Mais voilà qu'un jour de gros temps, où l'*Amélie*, le bateau que montait Le Maguet, avait du mal à revenir à l'échouage, voilà que le patron n'amène pas à temps son foc,[6] et qu'il va se perdre, corps et bien, sur cet écueil que vous voyez d'ici . . . tenez, un peu plus à tribord. Il y avait quatre hommes d'équipage : le patron, deux matelots, dont mon pauvre Pierre, et le mousse. Mais la mer n'a jamais voulu ramener que trois noyés à la côte et a gardé mon camarade. Nona devenue orpheline, j'ai fait de mon mieux pour remplacer son père, ça va sans dire. Mais l'enfant, même après le gros coup de douleur passé, ne se consolait pas. Et savez-vous surtout pourquoi, monsieur? A cause d'une idée qu'ont toutes les femmes d'ici. Elles s'imaginent, voyez-vous, que, pour ne pas rester une âme en

peine jusqu'au jour du Grand Jugement, il faut reposer en terre consacrée.

"Cependant, malgré tout, le temps est un fameux marchand d'oubli,[1] et Nona, au bout de quelques années, me faisait l'effet de se consoler un peu. Du reste, ça ne l'avait pas empêchée de "forcir" et d'embellir; et ce n'est pas parce que je l'aimais comme un père, mais, parole d'honneur! elle était la plus fraîche et la plus jolie jeunesse de la paroisse. Nous vivions si heureux ensemble! On n'était pas riche, bien sûr, mais, bah! on s'en tirait tout de même.[2] J'ai ma pension, ma médaille, et puis, nous allions toujours, Nona et moi, chercher du homard dans les roches. Le métier n'est pas mauvais, et il n'y a qu'un danger, celui de se laisser surprendre par la marée montante . . . Ah! misère! C'est comme ça qu'elle a péri, la pauvre petite! . . .

"Un jour que mon rhumatisme me clouait au logis[3] et qu'elle était allée seule à la pêche, un jour comme aujourd'hui, tenez, ciel clair et grand vent, voilà que les fouilleurs de roches, en revenant avec leurs paniers pleins, s'aperçoivent que Nona manque à l'appel. Pas de doute possible, bon Dieu! Elle s'était attardée, elle avait été cernée par le flot, elle était morte en mer! . . . Ah! quelle nuit j'ai passée, monsieur! A mon âge, oui, un vieux dur-à-cuire[4] comme moi, eh bien, j'ai sangloté comme une femme! Et le souvenir me revenait alors de la croyance de la pauvre fille, que, pour aller au ciel, il fallait qu'on vous enterrât dans le cimetière. Aussi, dès que la mer se mit à baisser, je me traînai sur la plage et je partis avec les autres à la recherche du corps.

"Et nous l'avons retrouvée, ma Nona, poursuivit le vieux marin dont la voix s'altérait. Nous l'avons retrouvée sur un rocher couvert de varech, où, se voyant perdue, la brave

mignonne, elle s'était arrangée pour mourir. Oui, monsieur, conservant toujours son ancienne idée, elle s'était attachée aux goëmons par ses cheveux, par ses beaux cheveux noirs, certaine ainsi qu'on la retrouverait et qu'on la mettrait en terre sainte . . . Et, je peux le dire, moi qui m'y connais en bravoure, il n'y a peut-être pas d'homme assez crâne pour en faire autant ! "

Le vieillard se tut. A la dernière lueur du crépuscule, je vis deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues tannées. Nous descendîmes ensemble vers le village, côte à côte, sans nous rien dire. J'étais profondément ému par le courage de cette simple fille qui, jusque dans l'angoisse de la mort, avait conservé la piété de sa race ; — et, devant moi, dans l'immensité lointaine, dans les sombres solitudes du ciel et de la mer, s'allumaient les phares et les étoiles.

Oh ! braves gens de mer ! Oh ! noble Bretagne !

XIV

L'ENFANT PERDU

[François Coppée.]

Ce matin-là, qui était la veille de Noël, deux événements d'importance eurent lieu simultanément. Le soleil se leva, — et M. Jean-Baptiste Godefroy aussi.

Sans doute, le soleil, — au cœur de l'hiver, après quinze jours[1] de brume et de ciel gris, quand, par bonheur, le vent passe au nord-est et ramène le temps sec et clair, — le soleil, inondant tout à coup de lumière le Paris matinal, est un vieux camarade que chacun revoit avec plaisir. Il est d'ailleurs un personnage considérable. Jadis, il a été dieu ; il s'est appelé Osiris, Apollon, Louis XIV. Mais M. Jean-Baptiste Godefroy, financier richissime, directeur du Comptoir général de Crédit,[2] administrateur de plusieurs grandes compagnies,[3] député et membre du Conseil général de l'Eure,[4] officier de la Légion d'honneur,[5] etc., etc., n'était pas non plus un homme à dédaigner. Et puis l'opinion que le soleil peut avoir sur son propre compte n'est certainement pas plus flatteuse que celle que M. Jean-Baptiste Godefroy avait de lui-même. Nous sommes donc autorisés à dire que, le matin en question, vers huit heures moins le quart, le soleil et M. Jean-Baptiste Godefroy se levèrent.

Par exemple,[6] le réveil de ces deux puissants seigneurs fut tout à fait différent. Le bon vieux soleil, lui,[7] commença par faire une foule de choses charmantes. Comme le grésil, pendant la nuit, avait confit dans du sucre en poudre les platanes dépouillés du boulevard Malesherbes, — où est

situé l'hôtel Godefroy, — ce magicien de soleil s'amusa d'abord à les transformer en gigantesques bouquets de corail rose ; et, tout en accomplissant ce délicieux tour de fantasmagorie, il répandit, avec la plus impartiale bienveillance, ses rayons sans chaleur, mais joyeux, sur tous les humbles passants que la nécessité de gagner leur vie forçait à être dehors de si bonne heure. Il eut le même sourire pour le petit employé en paletot trop mince se hâtant vers son bureau, pour la grisette [1] frissonnant sous sa "confection"[2] à bon marché, pour l'ouvrier portant la moitié d'un pain rond sous son bras, pour le conducteur de tramway [3] faisant sonner son compteur,[4] pour le marchand de marrons en train de griller sa première poêlée. Enfin ce brave homme de soleil fit plaisir à tout le monde. M. Jean-Baptiste Godefroy, au contraire, eut un réveil assez maussade. Il avait assisté, la veille, à un diner encombré de truffes, depuis le relevé du potage jusqu'à la salade, et son estomac de quarante-sept ans éprouvait de brûlantes morsures. Aussi, à la façon dont M. Godefroy donna son premier coup de sonnette, Charles, le valet de chambre, dit à la fille de cuisine :

— Allons, bon !... Le "singe" [5] est encore d'une humeur massacrante,[6] ce matin ... Ma pauvre Gertrude, nous allons avoir une sale [7] journée.

Puis, marchant sur la pointe du pied, les yeux modestement baissés, il entra dans la chambre à coucher, ouvrit les rideaux, alluma le feu et prépara tout ce qu'il fallait pour la toilette, avec les façons discrètes et les gestes respectueux d'un sacristain disposant les objets du culte sur l'autel, avant la messe de monsieur le curé.

— Quel temps, ce matin? demanda d'une voix brève M. Godefroy, en boutonnant son veston de molleton gris sur un abdomen un peu trop majestueux déjà.

— Très froid, monsieur, répondit Charles. Mais monsieur voit que le ciel s'est éclairci, et je crois que nous aurons une belle matinée.

Tout en repassant son rasoir,[1] M. Godefroy s'approcha de la fenêtre, écarta l'un des petits rideaux, vit le boulevard baigné de lumière et fit une légère grimace qui ressemblait à un sourire. Mon Dieu, oui ! On a beau être[2] plein de morgue et de tenue, l'apparition de ce gueusard de soleil, en plein mois de décembre, donne une sensation si agréable qu'il n'y a guère moyen de la dissimuler. M. Godefroy daigna donc sourire. Si quelqu'un lui avait dit alors que cette satisfaction instinctive lui était commune avec l'apprenti typographe en bonnet de papier qui faisait une glissade sur le ruisseau gelé d'en face, M. Godefroy eût été profondément choqué. C'était ainsi pourtant ; et, pendant une minute, cet homme écrasé d'affaires, ce gros bonnet[3] du monde politique et financier, fit cet enfantillage de regarder les passants et les voitures qui filaient joyeusement dans la brume dorée.

Mais, rassurez-vous, cela ne dura qu'une minute. Sourire à un rayon de soleil, c'est bon pour des gens inoccupés, pas sérieux ; c'est bon pour les femmes, les enfants, les poètes, la canaille. M. Godefroy avait d'autres chats à fouetter,[4] et, précisément pour cette journée qui commençait, son programme était très chargé. De huit heures et demie à dix heures, il avait rendez-vous, dans son cabinet, avec un certain nombre de messieurs très agités, tous habillés et rasés comme lui dès l'aurore, qui devaient venir lui parler de toutes sortes d'affaires, ayant toutes le même but : gagner de l'argent. Après déjeuner, M. Godefroy était obligé de sauter dans son coupé et de courir à la Bourse,[5] pour y échanger quelques paroles avec d'autres messieurs

qui s'étaient aussi levés de bonne heure et qui n'avaient pas non plus de petite fleur bleue dans l'imagination ; et cela toujours pour le même motif : gagner de l'argent. De là, sans perdre un instant, M. Godefroy allait présider, devant une table vaste, encombrée d'encriers, un nouveau groupe de compagnons dépourvus de tendresse et s'entretenir avec eux de divers moyens de gagner de l'argent. Après quoi, il devait paraître, comme député, dans trois ou quatre commissions [1] et sous-commissions, toujours avec tables vertes et encriers, où il rejoindrait d'autres personnages peu sentimentaux, tous incapables aussi, je vous prie de le croire, de négliger la moindre occasion de gagner de l'argent, mais qui avaient pourtant la bonté de sacrifier quelques précieuses heures de leur après-midi pour assurer la gloire et le bonheur de la France.

Après s'être vivement rasé, en épargnant toutefois le collier de barbe poivre et sel [2] qui lui donnait un air de famille avec les singes de la grande espèce, M. Godefroy revêtit un "complet" [3] du matin, dont la coupe élégante et un peu jeunette prouvait que ce veuf, cinglant vers la cinquantaine, [4] n'avait pas absolument renoncé à plaire. Puis il descendit dans son cabinet, où commença le défilé des hommes peu tendres et sans rêverie, uniquement préoccupés d'augmenter leur bien-aimé capital. Ces messieurs parlèrent de plusieurs entreprises en projet, également considérables, notamment d'une nouvelle ligne de chemin de fer à lancer à travers un désert sauvage, d'une usine monstre à fonder aux environs de Paris, et d'une mine de n'importe quoi [5] à exploiter dans je ne sais plus quelle république de l'Amérique du Sud. Bien entendu, [6] on n'agita pas un seul instant la question de savoir si le futur railway aurait à transporter un grand nombre de voyageurs et une grande

quantité de marchandises, si l'usine fabriquerait du sucre ou des bonnets de coton, si la mine produirait de l'or vierge [1] ou du cuivre de deuxième qualité. Non ! Les dialogues de M. Godefroy et de ses visiteurs matinaux roulèrent [2] exclusivement sur le bénéfice plus ou moins gros à réaliser, dans les huit jours [3] qui suivraient l'émission, en spéculant sur les actions [4] de ces diverses affaires, actions très probablement destinées du reste — et dans un bref délai — à n'avoir plus d'autre valeur que le poids du papier.

Ces conversations nourries de chiffres durèrent jusqu'à dix heures précises, puis M. le Directeur consigna sa porte impitoyablement — il fallait être à la Bourse à onze heures — et passa dans la salle à manger.

Elle était somptueuse. On aurait pu constituer le trésor d'une cathédrale avec les massives argenteries qui encombraient bahuts et dressoirs. Néanmoins, malgré l'absorption d'une dose copieuse de bicarbonate de soude, le pyrosis [5] de M. Godefroy était à peine calmé, et le financier ne s'était commandé qu'un déjeuner de dyspeptique. Au milieu de ce luxe de table, devant ce décor qui célébrait la bombance, et sous l'œil impassible d'un maître d'hôtel [6] à deux cents louis de gages, — qui s'en faisait deux fois autant par la vertu de l'anse du panier,[7] — M. Godefroy ne mangea donc, d'un air assez piteux, que deux œufs à la coque [8] et la noix [9] d'une côtelette. L'homme plein d'or chipotait son dessert, lorsqu'une porte s'ouvrit, et soudain, gracieux et mignon, bien qu'un peu chétif dans son costume de velours bleu et trop pâlot sous son énorme feutre à plume blanche, le fils de M. le Directeur, le jeune Raoul, âgé de quatre ans, entra dans la salle à manger, conduit par son Allemande.[10]

Cette apparition se produisait chaque jour, à onze heures

moins le quart exactement, lorsque le coupé, attelé pour la Bourse, attendait devant le perron, et que l'alezan brûlé,[1] vendu à M. Godefroy, par les soins de son cocher, mille francs de plus qu'il ne valait, grattait, d'un sabot impatient, le dallage de la cour. L'illustre brasseur d'argent[2] s'occupait de son fils de dix heures quarante-cinq à onze heures. Non qu'il n'aimât pas son fils, grand Dieu ! Il l'adorait, à sa façon. Mais, que voulez-vous ? les affaires ! . . .

A quarante-deux ans, plus que mûr et passablement fripé, il s'était cru très amoureux de la fille d'un de ses camarades de cercle, le marquis de Neufontaine. Ce gentilhomme effondré, mais toujours très chic, fut trop heureux de devenir le beau-père d'un homme qui paierait ses dettes. M. Godefroy aimait son petit Raoul, surtout par le respect qu'inspirait à cet homme d'argent l'héritier d'une fortune de plusieurs millions. Le bébé fit donc ses premières dents sur un hochet d'or et fut élevé comme un dauphin. Seulement, son père, accablé de besogne, ne pouvait lui consacrer que quinze minutes par jour et l'abandonnait aux domestiques.

— Bonjour, Raoul.

— Bonzou, p'pa.

Et M. le Directeur du Comptcir général de Crédit, ayant jeté sa serviette, installa sur sa cuisse gauche le jeune Raoul, prit dans sa grosse patte la petite main de l'enfant et la baisa plusieurs fois, oubliant, ma parole d'honneur ! la hausse de vingt-cinq centimes sur le trois pour cent,[3] les tables couleur de pâturage[4] et les encriers volumineux devant lesquels il devait traiter tout à l'heure de si grosses questions d'intérêt.

— P'pa, et le p'tit Noël . . . Y mettra-t'i tet' chose[5] dans mon soulier ? demanda tout à coup Raoul, dans son *sabir*[6] enfantin.

Le père, après un : "Oui ! si tu as été sage," fort surprenant chez ce député, prit note, dans le meilleur coin de sa mémoire, qu'il aurait à acheter des joujoux. Puis s'adressant à la gouvernante :

— Vous êtes toujours contente de Raoul, mademoiselle Bertha ?

L'Allemande répondit par un petit rire imbécile, qui parut satisfaire pleinement la curiosité de M. Godefroy sur la conduite de son fils.

— Il fait beau aujourd'hui, reprit le financier, mais froid. Si vous menez Raoul au Parc Monceau, mademoiselle, vous aurez soin, n'est-ce pas ? de le bien couvrir.

La "fraeulein,"[1] par un second accès de rire idiot, ayant rassuré M. Godefroy sur ce point essentiel, il embrassa une dernière fois le bébé, se leva de table, — onze heures sonnaient au cartel, — et s'élança vers le vestibule, où Charles, le valet de chambre, lui enfila sa pelisse[2] et referma sur lui la portière du coupé. Après quoi, ce serviteur fidèle courut, immédiatement, au petit café de la rue de Miromesnil, où il avait rendez-vous avec le groom de la baronne d'en face, pour une partie de billard.

* * *

Grâce au bai brun, — payé mille francs de trop, à la suite d'un déjeuner offert par le maquignon au cocher de M. Godefroy, — grâce à cet animal d'un prix excessif, mais qui filait bien tout de même, M. le Directeur du Comptoir général de Crédit put accomplir, sans aucun retard, sa tournée d'affaires.[3] Il parut à la Bourse, siégea devant plusieurs encriers monumentaux, et même, vers cinq heures moins le quart, il rassura le France et l'Europe inquiètes des bruits de crise, en votant pour le Ministère.

M. Godefroy se souvint alors de ce que lui avait dit Raoul

au sujet des présents du petit Noël, et jeta à son cocher l'adresse d'un grand marchand de jouets. Là, il acheta et fit transporter dans sa voiture un cheval fantastique en bois creux, monté sur roulettes, avec une manivelle dans chaque oreille ; une boîte de soldats de plomb aussi semblables les uns aux autres que les grenadiers de ce régiment russe, du temps de Paul Ier,[1] qui tous avaient les cheveux noirs et le nez retroussé ; vingt autres joujoux éclatants et magnifiques. Puis, en rentrant chez lui, doucement bercé sur les coussins de son coupé bien suspendu, l'homme riche, qui après tout, avait des entrailles de père, se mit à penser à son fils, avec orgueil.

L'enfant grandirait, recevrait l'éducation d'un prince, en serait un, parbleu ! puisque, grâce aux conquêtes de 89,[2] il n'y avait plus d'aristocratie que celle de l'argent et que Raoul aurait, un jour, vingt, vingt-cinq, qui sait ? trente millions de capital. Si son père, petit provincial ; son père, qui avait dîné à vingt-deux sous, jadis, au Quartier Latin,[3] et se rendait bien compte, chaque soir, en mettant sa cravate blanche, qu'il avait l'air d'un marié du samedi ;[4] si ce père, malgré sa tache originelle, avait pu accumuler une énorme fortune, devenir fraction de roi sous la République parlementaire et obtenir en mariage une demoiselle dont un ancêtre était mort à Marignan,[5] à quoi donc ne pouvait pas prétendre Raoul, dès l'enfance beau comme un gentilhomme, Raoul, au sang affiné par l'atavisme maternel, Raoul, de qui l'intelligence serait cultivée comme une fleur rare, Raoul, qui apprenait déjà les langues étrangères dès le berceau, Raoul, qui serait un jour autorisé à joindre à son nom celui de sa mère et s'appellerait ainsi Godefroy de Neufontaine, Godefroy devenant le prénom, et quel prénom ! royal, moyenâgeux,[6] sentant à plein nez la croisade ?[7] O

sottise, sottise ! Ainsi rêvait le parvenu gorgé d'or, dans sa voiture qu'encombraient tous ces joujoux achetés pour la Noël, — sans se rappeler, hélas ! que c'était, ce soir-là, la fête d'un très pauvre petit enfant, né dans une étable, où l'on avait logé ses parents par charité. 5

Mais le cocher a crié : "Port' siou plaît ! "[1] On rentre à l'hôtel ; et, franchissant les degrés du perron, M. Godefroy se dit qu'il n'a que le temps de faire sa toilette du soir, lorsque, dans le vestibule, il voit tous ses domestiques, en cercle devant lui, l'air consterné, et, dans un coin, affalée 10 sur une banquette, l'allemande, qui pousse un cri en l'apercevant et cache aussitôt dans ses deux mains son visage bouffi de larmes. M. Godefroy a le pressentiment d'un malheur.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? . . . Qu'y-a-t-il ? . . . 15

Charles, le valet de chambre, regarde son maître avec des yeux pleins de pitié, et, bégayant et troublé :

— Monsieur Raoul ! . . .

— Mon fils ? . . .

— Perdu, monsieur ! . . . Cette stupide Allemande ! . . . 20 Perdu depuis quatre heures de l'après-midi ! . . .

Le père recule de deux pas en chancelant, comme un soldat frappé d'une balle ; et l'Allemande se jette à ses pieds, hurlant d'une voix de folle : "Pardon ! . . . Pardon ! " et les laquais parlent tous à la fois. 25

— Bertha n'était pas allée au Parc Monceau . . . C'est là-bas, sur les fortifications, qu'elle a laissé se perdre le petit. . . On a cherché partout M. le Directeur ; on est allé au Comptoir,[2] à la Chambre[3] ; il venait de partir . . . Figurez-vous que l'Allemande rejoignait tous les jours son 30 amoureux, au delà du rempart, près de la porte d'Asnières[4]. . . Quelle horreur ! . . . Un quartier plein de bohé-

miens, de saltimbanques ! . . . Qui sait si l'on n'a pas volé l'enfant ? . . .

Son fils ! Perdu ! M. Godefroy entend l'orage de l'apoplexie gronder dans ses oreilles. Il bondit sur l'Allemande, l'empoigne par le bras, la secoue avec fureur.

— Où l'avez-vous perdu de vue, misérable ? . . . Dites la vérité, ou je vous écrase ! . . . Où ça ? Où ça ? . . .

Mais la malheureuse fille ne sait que pleurer et crier grâce. Voyons, du calme[1] ! . . . Son fils ! son fils, à lui, perdu, volé ! Ce n'est pas possible ! On va le lui retrouver, le lui rendre tout de suite. Il peut jeter l'or à poignées, mettre toute la police en l'air.[2] Ah ! pas un instant à perdre.

— Charles, qu'on ne dételle pas. . . Vous autres, gardez-moi cette coquine. . . Je vais à la Préfecture.[3]

Et M. Godefroy, le cœur battant à se rompre, les cheveux soulevés d'épouvante, s'élance de nouveau dans son coupé qui repart d'un trot enragé. Quelle ironie ! La voiture est pleine de jouets étincelants, où chaque bec de gaz, chaque boutique illuminée allume au passage cent paillettes de feu. C'est aujourd'hui la fête des enfants, ne l'oublions pas, la fête du Nouveau-né divin, que sont venus adorer les Mages et les Bergers conduits par une étoile.

— Mon Raoul ! mon fils ! . . . Où est mon fils ? se répète le père crispé par l'angoisse et déchirant ses ongles au cuir des coussins. A quoi lui servent maintenant ses titres, ses honneurs, ses millions, à l'homme riche, au gros personnage ? Il n'a plus qu'une idée, fixée comme un clou de feu, là entre ses deux sourcils, dans son cerveau douloureux et brûlant :

— Mon enfant, où est mon enfant ? . . .

Voici la Préfecture de police. Mais il n'y a plus personne ; les bureaux sont désertés depuis longtemps.

— Je suis M. Godefroy, député de l'Eure. . . Mon fils est perdu dans Paris ; un enfant de quatre ans ! . . . Je veux absolument voir M. le Préfet.

Et un louis dans la main du concierge.

Le bonhomme, un vétéran à moustaches grises, le conduit aux appartements privés du Préfet, l'aide à forcer les consignes.[1] Enfin, M. Godefroy est introduit devant l'homme en qui repose à présent toute son espérance, — un beau fonctionnaire, en tenue de soirée,[2] — il allait sortir, — l'air réservé, un peu prétentieux, le monocle à l'œil.

M. Godefroy, les jambes cassées par l'émotion, tombe dans un fauteuil, fond en larmes,[3] et raconte son malheur, en phrases bredouillées, coupées de sanglots.

Le Préfet, — il est père de famille, lui aussi, — a le cœur tout remué ; mais, par profession, il dissimule son accès de sensibilité, se donne de l'importance.

— Et vous dites, monsieur le Député, que l'enfant a dû se perdre vers quatre heures ?

— Oui, monsieur le Préfet.

— A la nuit tombante. . . Et il n'est pas avancé pour son âge ; il parle mal, ignore son adresse, ne sait pas prononcer son nom de famille ?

— Oui ! . . Hélas ! oui ! . . .

— Du côté de la porte d'Asnières ? . . . Quartier suspect. . . Mais remettez-vous[4] . . . Nous avons par là un commissaire de police très intelligent. . . Je vais téléphoner.

L'infortuné père reste seul pendant cinq minutes. Quelle atroce migraine ! quels battements de cœur fous ! Puis, brusquement, le Préfet reparaît, le sourire aux lèvres, un contentement dans le regard. " Retrouvé ! "

Oh ! le cri de joie furieuse de M. Godefroy ! Comme il se jette sur les mains du préfet, les serre à les broyer !

— Et il faut convenir,[1] monsieur le Député, que nous avons de la chance ... Un petit blond, n'est-ce pas? un peu pâle? ... Costume de velours bleu? ... Chapeau de feutre à plume blanche? ...

— Oui, parfaitement ... c'est lui! C'est mon petit Raoul!

Eh bien, il est chez un pauvre diable[2] qui loge de ce côté-là, et qui est venu tout à l'heure faire sa déclaration au commissariat ... Voici l'adresse par écrit: Pierron, rue des Cailloux, à Levallois-Perret. Avec une bonne voiture, vous pourrez revoir votre fils avant une heure ... Par exemple,[3] — ajoute le fonctionnaire, — vous n'allez pas retrouver votre enfant dans un milieu bien aristocratique, dans "la haute",[4] comme disent nos agents. L'homme qui l'a recueilli est tout simplement un marchand des quatre saisons[5] ... Mais qu'importe, n'est-ce pas? ...

Ah! oui, qu'importe! M. Godefroy remercie le préfet avec effusion, descend l'escalier quatre à quatre,[6] remonte en coupé, et dans ce moment, je vous en réponds,[7] si le marchand des quatre saisons était là, il lui sauterait au cou. Oui, M. Godefroy, directeur du Comptoir générale de Crédit, député, officier de la Légion d'honneur, etc. etc., accolerait ce plébéien! Mais, dites-moi donc, est-ce que, par hasard, il y aurait autre chose, dans ce richard, que la frénésie de l'or et des vanités? A partir de cette minute, il reconnaît seulement à quel point il aime son enfant. Fouette, cocher! Celui que tu emportes, dans son coupé, par cette froide nuit de Noël, ne songe plus à entasser pour son fils millions sur millions, à le faire éduquer comme un fils de France,[8] à le lancer dans le monde; et pas de danger, désormais, qu'on le laisse aux mains des mercenaires! A l'avenir, M. Godefroy sera capable de négliger ses propres

affairs pour s'occuper un peu plus sérieusement de son petit Raoul. Il fera venir des Andelys [1] la sœur de son père, la vieille tante restée à moitié paysanne, dont il avait la sottise de rougir. Elle scandalisera la valetaille par son accent normand et ses bonnets de linge. Mais elle veillera sur son petit neveu, la bonne femme. Fouette, fouette, cocher ! Ce patron, toujours si pressé, que tu as conduit à tant de rendez-vous intéressés, à tant de réunions de gens cupides, est, ce soir, encore plus impatient d'arriver, et il a un autre souci que de gagner de l'argent. C'est la première fois de sa vie qu'il va embrasser son enfant pour de bon.[2] Fouette donc, cocher ! Plus vite ! Plus vite !

Cependant, par la nuit froide et claire, le coupé rapide a de nouveau traversé Paris, dévoré l'interminable boulevard Malesherbes ; et, le rempart franchi,[3] après les maisons monumentales et les élégants hôtels, tout de suite, voici la solitude sinistre, les ruelles sombres de la banlieue. On s'arrête, et M. Godefroy, à la clarté des lanternes éclatantes de sa voiture, voit une basse et sordide baraque de platras, un bouge. C'est bien le numéro, c'est là que loge ce Pierron. Aussitôt la porte s'ouvre, et un homme paraît, un grand gaillard, une tête bien française, à moustaches rousses. C'est un manchot, et la manche gauche de son tricot de laine [4] est pliée en deux sous l'aisselle. Il regarde l'élégant coupé, le bourgeois en belle pelisse, et dit gaiement :

— Alors, Monsieur, c'est vous qui êtes le papa ? . . . Ayez pas peur . . . Il n'est rien arrivé au gosse.[5]

Et, s'effaçant pour permettre au visiteur d'entrer, il ajoute, en mettant un doigt sur sa bouche :

— Chut ! il fait dodo.

* * *

Un bouge, en vérité ! A la lueur d'une petite lampe à pétrole qui éclaire très mal et qui sent très mauvais, M. Godefroy distingue une commode à laquelle manque un tiroir, quelques chaises éclopées, une table ronde où flânent un litre [1] à moitié vide, trois verres, du veau froid dans une assiette, — et sur le plâtre nu de la muraille, un chromo : l'Exposition de 1889 à vol d'oiseau,[2] avec la tour Eiffel en bleu de perruquier.

Mais le manchot a pris la lampe, et, marchant sur la pointe du pied, éclaire un coin de la chambre, où, sur un lit assez propre, deux petits garçons sont profondément endormis. Dans le plus jeune des deux enfants, que l'autre enveloppe d'un bras protecteur et serre contre son épaule, M. Godefroy reconnaît son fils.

— Les deux mômes [3] mouraient de sommeil, — dit Pierron en essayant d'adoucir sa voix rude. — Comme je ne savais pas quand on viendrait réclamer le petit aristo,[4] je leur ai donné mon " pieu," [5] et, dès qu'ils ont tapé de l'œil,[6] j'ai été faire ma déclaration au commissaire . . . D'ordinaire, Zidore a son petit lit dans la soupente ; mais je me suis dit : Ils seront mieux là. Je veillerai,[7] voilà tout. Je serai plus tôt levé demain pour aller aux Halles.[8]

Mais M. Godefroy écoute à peine. Dans un trouble tout nouveau pour lui, il considère les deux enfants endormis. Ils sont dans un méchant lit de fer, sur une couverture grise de caserne ou d'hôpital. Pourtant, quel groupe touchant et gracieux ! Et comme Raoul, qui a gardé son joli costume de velours, et qui reste serré avec une confiance peureuse tout contre son camarade en blouse, semble faible et délicat ! Le père, un instant privé de son fils, envie presque le teint brun et l'énergique visage du petit faubourien.[9]

— C'est votre fils ? demanda-t-il au manchot.

— Non, Monsieur, répond l'homme. Je suis garçon[1] et je ne me marierai sans doute pas, rapport à mon accident . . . oh ! bête comme tout ![2] un camion qui m'a passé sur le bras . . . Mais voilà. Il y a deux ans, une voisine est morte à la peine.[3] Elle travaillait dans les couronnes de perles, pour les cimetières. On n'y gagne pas sa vie, à ce métier-là. Elle a élevé son petit jusqu'à l'âge de cinq ans, et puis, ç'a été pour elle, à son tour, que les voisines ont acheté des couronnes. Alors je me suis chargé du gosse. Oh ! je n'ai pas eu grand mérite, et j'ai été bien vite récompensé. A sept ans, c'est déjà un petit homme, et il se rend utile. Le dimanche et le jeudi, et aussi les autres jours, après l'école, il est avec moi, tient les balances, m'aide à pousser ma charrette, ce qui ne m'est pas trop commode, avec mon aileron[4] . . . Dire qu'autrefois j'étais un bon ajusteur,[5] à dix francs par jour ! . . . Allez ! Zidore est joliment débrouillard.[6] C'est lui qui a ramassé le petit bourgeois.

— Comment ? s'écrie M. Godefroy. C'est cet enfant ? . . .

— Un petit homme, que je vous dis. Il sortait de la classe, quand il a rencontré l'autre qui allait tout droit devant lui, sur le trottoir, en pleurant comme une fontaine. Il lui a parlé comme à un copain,[7] l'a consolé, rassuré du mieux qu'il a pu. Seulement on ne comprend pas bien ce qu'il raconte, votre bonhomme. Des mots d'anglais, des mots d'allemand ; mais pas moyen de lui tirer son nom et son adresse . . . Zidore me l'a amené ; je n'étais pas loin de là, à vendre mes salades. Alors les commères nous ont entourés, en coassant comme des grenouilles. " Faut le mener chez le commissaire."[8] Mais Zidore a protesté. " Ça fera peur au *môme*," qu'il disait. Car il est comme tous les Parisiens ; il n'aime pas les sergots.[9] Et puis votre ga-

min ne voulait plus le quitter. Ma foi, tant pis ! j'ai raté ma vente,[1] et je suis rentré ici avec les mioches. Ils ont mangé un morceau ensemble, comme une paire d'amis, et puis, au dodo ! . . . Sont-ils gentils tout de même, hein ? "

5 C'est étrange, ce qui se passe dans l'âme de M. Godefroy. Tout à l'heure, dans sa voiture, il se proposait bien, sans doute, de donner à celui qui avait recueilli son fils une belle récompense, une poignée de cet or si facilement gagné en présence des encriers. Mais on vient de lever 10 devant l'homme riche un coin du rideau qui cache la vie des pauvres, si vaillants dans leur misère, si charitables entre eux. Le courage de cette mère se tuant de travail pour son enfant, la générosité de cet infirme adoptant un orphelin, et surtout l'intelligente bonté de ce gamin de la 15 rue, de ce petit homme secourable pour un plus petit, le recueillant, se faisant tout de suite son ami et son frère aîné, et lui épargnant, par un instinct délicat, le grossier contact de la police, tout cela émeut M. Godefroy et lui donne à réfléchir. Non, il ne se contentera pas d'ouvrir 20 son portefeuille. Il veut faire mieux et plus pour Zidore et pour Pierron le manchot, assurer leur avenir, les suivre de sa bienveillance. Ah ! si les peu sentimentaux personnages qui viennent constamment parler d'affaires à M. le directeur du Comptoir général de Crédit pouvaient lire en 25 ce moment dans son esprit, ils seraient profondément étonnés ; et, pourtant, M. le directeur vient de faire la meilleure affaire de sa vie : il vient de se découvrir un cœur de brave homme. Oui, Monsieur le directeur, vous comptiez offrir une gratification à ces pauvres gens, et voilà 30 que ce sont eux qui vous font un magnifique cadeau, celui d'un sentiment, et du plus doux, du plus noble de tous, la pitié. Car M. Godefroy songe, à présent, — et il s'en

souviendra, — qu'il y a d'autres estropiés que Pierron, l'ancien ajusteur devenu marchand de verdure,[1] d'autres orphelins que le petit Zidore. Bien plus, il se demande, avec une inquiétude profonde, si l'argent ne doit vraiment servir qu'à engendrer l'argent, et si l'on n'a pas mieux à faire, entre ses repas, que de vendre en hausse des valeurs achetées en baisse.[2]

Telle est sa rêverie devant le groupe des deux enfants qui dorment. Enfin il se détourne, regarde en face le marchand des quatre saisons ; il est charmé par l'expression loyale de ce visage de guerrier gaulois, aux yeux clairs, aux moustaches ardentes.

— Mon ami, dit M. Godefroy, vous venez de me rendre, vous et votre fils adoptif, un de ces services ! . . . Bientôt, vous aurez la preuve que je ne suis pas un ingrat. . . Mais, dès aujourd'hui . . . Je vois bien que vous n'êtes pas à l'aise [3] et je veux vous laisser un premier souvenir . . .

Mais de son unique main, le manchot arrête le bras de M. Godefroy, qui plonge déjà sous le revers de la redingote, du côté des bank-notes.

— Non, Monsieur, non ! N'importe qui [4] aurait agi comme nous. . . Je n'accepterai rien, soit dit sans vous offenser. . . On ne roule pas sur l'or,[5] c'est vrai, mais — excusez la fierté — on a été soldat, — j'ai ma médaille du Tonkin là, dans le tiroir, — et on ne veut manger que le pain qu'on gagne.

— Soit, reprend le financier. Mais, voyons, un brave homme comme vous, un ancien militaire . . . Vous me paraissez capable de mieux faire que de pousser une charrette à bras. . . On s'occupera de vous, soyez tranquille.

Mais l'estropié se contente de répondre froidement, avec un sourire triste qui révèle bien des déceptions, tout un passé de découragement :

— Enfin . . . si Monsieur veut bien songer à moi ! . . .

Quelle surprise pour les loups-cerviers[1] de la Bourse s'ils pouvaient savoir ! Voilà que M. Godefroy est désolé, à présent, de la méfiance de ce pauvre diable. Attendez un peu ! Il saura bien lui apprendre à ne pas douter de sa reconnaissance. Il y a de bonnes places de surveillants et de garçons de caisse,[2] au Comptoir. Qu'est-ce que vous direz, monsieur le sceptique, quand vous aurez un bel habit de drap gris-bleu, avec votre médaille du Tonkin à côté de la plaque d'argent ?[3] Et ce sera fait dès demain, n'ayez pas peur ! Et c'est vous qui serez bien attrapé, ah ! ah ! . . .

— Et Zidore ? s'écrie M. Godefroy avec plus de chaleur que s'il s'agissait de faire un bon coup sur les valeurs à turban.[4] — Vous permettrez bien que je m'occupe un peu de Zidore ? . . .

— Ah ! pour ça, oui ! répond joyeusement Pierron. Souvent, quand je songe que le pauvre petit n'a que moi au monde, je me dis : " Quel dommage ! . . ."[5] Car il est plein de moyens[6] . . . Les maîtres sont enchantés de lui, à l'école primaire.

Mais Pierron s'interrompt brusquement, et, dans son regard de franchise, M. Godefroy lit encore, et très clairement, cette arrière-pensée : " C'est trop beau, tout ça. . . Le bourgeois nous oubliera, une fois le dos tourné."

— . . . Maintenant, dit le manchot, je crois que nous n'avons plus qu'à transporter votre gamin dans la voiture ; car vous devez bien vous dire qu'il sera mieux chez vous qu'ici. . . Oh ! vous n'avez qu'à le prendre dans vos bras ; il ne se réveillera même pas. . . On dort si bien, à cet âge-là. . . Seulement il faudrait d'abord lui remettre ses souliers.

Et, suivant le regard du marchand des quatre saisons, M. Godefroy aperçoit devant le foyer, où se meurt un petit feu

de coke, deux paires de chaussures enfantines ; les fines bottines de Raoul et les souliers à clous de Zidore ; et chacune des paires de chaussures contient un pantin de deux sous et un cornet de bonbons [1] de chez l'épicier.

— Ne faites pas attention, Monsieur, murmure alors Pierron d'une voix presque honteuse. C'est Zidore, avant de se jeter sur le lit, qui a mis là ses souliers et ceux de votre fils. Alors, moi, en revenant de chez le commissaire, comme je ne savais pas, après tout, si votre gamin ne passerait pas la nuit dans ma turne,[2] j'ai acheté ces bêtises-là . . . vous comprenez . . . pour que les gosses . . . à leur réveil . . .

Ah ! c'est à présent que les bras leur tomberaient, aux députés.[3] C'est à présent qu'ils jetteraient leur langue au chat,[4] tous les messieurs durs et secs qui siégeaient avec M. Godefroy autour des tables vertes et qui l'admiraient comme un maître pour sa sécheresse et pour sa dureté. Est-ce que, par hasard, ce serait aujourd'hui la fin du monde ? . . . M. Godefroy a les yeux pleins de larmes !

Tout à coup, il s'élance hors de la baraque, y rentre au bout d'une minute, les bras chargés du superbe cheval mécanique, de la grosse boîte de soldats de plomb, des autres jouets magnifiques achetés par lui dans l'après-midi et restés dans sa voiture ; et, devant Pierron stupéfait, il dépose son fardeau doré et verni auprès des petits souliers. Puis, saisissant la main du manchot dans les siennes, et d'une voix que l'émotion fait trembler :

— Mon ami, mon cher ami, dit-il au marchand des quatre saisons, voici les cadeaux que Noël apportait à mon petit Raoul. Je veux qu'il les trouve ici, en se réveillant, et qu'il les partage avec Zidore qui sera désormais son camarade . . . Maintenant, vous me croirez, n'est-ce pas ? . . .

Je me charge de vous et du gamin. . . et je reste encore votre obligé ; car vous ne m'avez pas seulement aidé à retrouver mon fils perdu ; vous m'avez aussi rappelé qu'il y avait des pauvres gens, à moi, mauvais riche qui vivais
5 sans y songer. Mais, je le jure par ces deux enfants endormis, je ne l'oublierai plus, désormais !

XV

PAR LE RAPIDE

[LUDOVIC HALÉVY.]

LUDOVIC HALÉVY est né à Paris en 1834. Il s'est acquis dans le monde des lettres une enviable réputation par la clarté et le brillant de son style. Il n'avait que vingt-et-un ans quand il publia son premier ouvrage.

Nous lui devons: "Madame et Monsieur Cardinal," "Croquette," "L'Invasion," "Un Mariage d'Amour," "L'Abbé Constantin," "Notes et Souvenirs," "Deux Mariages," etc.

Il collabore aussi à différents journaux et est membre de l'Académie française.

— QUAND on s'appelle Luynes ou La Trémoïlle, je comprends très bien qu'on trouve quelque plaisir à continuer les Luynes ou les La Trémoïlle, mais là, véritablement, quand on s'appelle Chamblard, quel intérêt peut-il y avoir à . . .? Dis . . . Réponds . . . 5

Ainsi parlait le jeune Raoul Chamblard, confortablement étalé dans un grand fauteuil de velours rouge. Cela se passait, le 26 mars 1892, dans un des salons du *Rapide* de Marseille,[1] lequel avait quitté Paris à huit heures cinquante minutes du matin. Il était neuf heures cinq minutes. Le 10 train, avec un grand fracas, traversait le pont de Charenton. Le jeune Chamblard s'adressait à son ami Maurice Révoille, qui s'en allait, après un congé de six semaines, rejoindre son régiment à Alger.

Le lieutenant de chasseurs d'Afrique répondit par un geste 15 vague à la question de son ami ; Raoul Chamblard continua :

— Cependant c'est l'idée fixe de mon père . . . Il faut qu'il y ait des Chamblard après moi !

— Mais, je n'ai que vingt-quatre ans, mon cher, et se marier à vingt-quatre ans, c'est dur ! Il me semble bien que j'ai encore le droit de m'amuser un peu.

— Eh bien ! amuse-toi . . .

5 — C'est bien [1] ce que j'ai fait jusqu'à présent. Je me suis amusé, et ferme ! [2] mais je n'ai de goût que pour les plaisirs dispendieux ; je ne sais pas me divertir sans argent, et je n'ai plus un sou, entends-tu ? plus un sou.

— Toi, tu es très riche . . .

10 — Erreur capitale ! . . . A ma majorité,[3] il y a trois ans, j'ai touché ce qui me revenait de ma mère. Elle n'était pas très riche, ma mère . . . six cent mille francs . . . pas plus . . . Papa avait fait presque un mariage d'amour . . . Les six cent mille francs, je les ai mangés [4] en trois ans . . .

15 et décemment, pouvais-je dépenser moins étant le fils du père que j'ai ? . . . Il est puissamment riche, papa ! . . .

— On le dit . . .

— Et on a raison de le dire. Il a une douzaine de millions à lui, bien à lui, à l'abri de tout accident,[5] et sa maison

20 de banque va toujours, lui rapportant, bon an, mal an,[6] en dehors du revenu des douze millions, trois ou quatre cent mille francs. Rien de plus solide que la maison Chamblard, c'est tranquille, c'est honnête, c'est vénérable ! Papa n'est pas juste pour moi, mais moi, je suis juste pour lui. Quand

25 on a un père dans les affaires, c'est très agréable de ne pas être exposé à rencontrer, en entrant quelque part, des yeux qui vous disent : "Toi, mon garçon, tu as un père qui m'a flibusté." Papa n'a qu'une passion : de cinq à sept, tous les jours, à son cercle,[7] son piquet, à dix sous la fiche, et

30 comme il est de première force, il gagne sept fois sur dix. Il tient ses comptes de jeu, avec cette exactitude méticuleuse qu'il apporte en toutes choses, et il racontait, avant-

hier, que le piquet lui avait déjà rapporté, cette année, six mille cinq cents francs, cartes payées.[1] Il a un fauteuil d'orchestre à l'opéra, pas pour le ballet, pour la musique seulement. Enfin, mon père est ce qu'on peut appeler un brave[2] homme . . . Tu vois que je continue à lui rendre justice . . . D'abord, moi, je suis toujours dans le vrai[3] . . . Oui, c'est une très bonne chose que d'avoir un père honorable . . . et papa Chamblard est le modèle de toutes les vertus, et il thésaurise pour moi avec un zèle . . . mais je trouve que, pour le moment, il thésaurise un peu trop. Il m'a coupé les vivres.[4] Pas de mariage, pas d'argent . . . C'est bref ! c'est net ! Voilà son programme ! Et il m'a déniché une femme[5] . . . Quand je dis : une, je devrais dire : trois.

— Trois femmes !

— Oui, un matin, il arrive chez moi. . . " Il faut en finir,[6] me dit-il. . . Tiens, voilà une liste . . . trois beaux, trois superbes partis[7] . . ." Il y avait les noms, les parentés, les dots . . . C'était même rangé par ordre de dots. . . J'ai dû céder et consentir à une entrevue avec le numéro un. Cela s'est passé au Salon des Champs-Élysées.[8] Ah ! mon ami, le numéro un ! . . . séche, osseuse, couperosée . . .

— Alors, pourquoi ton père . . . ?

— Pourquoi ? Parce qu'elle était la fille, et la fille unique d'un gros fabricant de Roubaix[9] . . . C'était splendide ! nous débutions avec chacun cent mille livres de rente, et ça devait être, dans la suite des temps, après espérances réalisées,[10] une averse de millions. Cela mettait papa dans le délire, cette pensée que tous ses millions de Paris feraient, un jour, un énorme tas avec tous ces millions de Roubaix. . . Moi, les millions ne m'effraient pas, mais à la condition qu'ils soient autour d'une jolie, très jolie femme ayant du

chic ; beaucoup de chic ! voilà mon programme, à moi ! Bref, j'ai déclaré résolument que je n'épouserais jamais le numéro un. Mais, il ne veut rien entendre, papa ! Il ne comprend pas qu'il me faut une petite femme jolie. Et
5 puis, il y a autre chose que je ne peux pas dire à papa. Il s'appelle Chamblard, — ce n'est pas sa faute — seulement, la conséquence, c'est que, moi aussi, je m'appelle Chamblard, et que ça n'est pas agréable, un nom pareil, pour se pousser dans le monde. . . Et une jolie, très jolie femme, c'est le
10 meilleur passe-partout [1] . . . Tiens, regarde Robineau . . . Il vient, quoique Robineau, d'être reçu [2] au petit club de la rue Royale . . . Ce n'est ni l'Union ni le Jockey, mais ça ne fait rien, on n'entre pas là comme dans un moulin . . . Et pourquoi a-t-il été reçu, Robineau ?

15 — Je ne sais pas, moi. . .

— Parce qu'il a épousé une femme ravissante et que cette femme ravissante est une patineuse de premier ordre. . . Elle a eu un succès fou, sur la glace, au bois de Boulogne. . . Il a été question, dans les échos [3] de tous les
20 journaux, de l'exquise, de la délicieuse, de l'idéale Madame Robineau. Elle a été lancée [4] du premier coup. . . Et Robineau, lui aussi, a été lancé. Il était du petit club, six semaines après ! Papa, lui, ne comprend pas l'importance de ces choses-là ; il n'y a pas à lui faire entendre raison là-
25 dessus [5] ; c'est de l'hébreu pour lui ! Toujours est-il que,[6] comme il m'avait coupé radicalement les vivres, j'ai dû mettre les pouces [7] et consentir à une entrevue avec le numéro deux.

— Et qu'est-ce que c'était que le numéro deux ?

30 —Ah ! mon ami, ce que c'était ! La fille d'un gros commerçant d'Anvers. . . Un produit belge ! L'étranger après la province ! Il n'aime pas les parisiennes, papa. . . Maman

était de Châtellerault . . . et ça, c'est vrai, c'était une sainte que maman ! Il était précisément à Paris, le numéro deux, et hier soir, à l'Opéra-Comique, on m'a exhibé une Flamande, blondasse, fadasse, hommasse.[1] Un Rubens ! Un vrai Rubens ! une géante, une femme colosse, la tête de plus que moi.[2] En sortant du théâtre, j'ai déclaré à papa que je ne voulais pas plus du numéro deux que du numéro un, et que j'en avais assez, et que je ne verrais pas le numéro trois. L'explication a été chaude . . . papa s'en est allé en faisant claquer les portes[3] et en répétant : " Plus un sou ! " J'ai compris que c'était sérieux. Je me suis couché, je n'ai pas pu dormir, je cherchais, je ne trouvais rien pour me tirer des grosses pattes de l'anversoise . . . lorsque, tout à coup, vers trois heures du matin, une illumination subite . . . j'ai eu une idée que je qualifierai, si tu le veux bien, de géniale.

— Je veux bien.[4]

— Oui, géniale. . . je savais que tu partais aujourd'hui pour Marseille, et ce matin, j'ai filé, à l'anglaise,[5] sans explication . . . et tout à l'heure, au premier arrêt, à Laroche, — j'ai consulté l'indicateur[6] . . . tout est prévu — j'expédierai à mon père la dépêche que voici. Raoul tira triomphalement un papier de sa poche.

— Elle est toute prête. Écoute :

" Monsieur Chamblard, 8, rue Rougemont, Paris. En gare de Laroche. Je suis parti par le Rapide de Marseille avec Maurice. Je vais faire le tour du monde. Ça ne me prendra pas plus de six mois. J'ai retenu par télégramme une cabine sur l'*Iraouaddy* qui part demain pour Singapour. Tout plutôt que la combinaison flamande ! Adieu. Ton fils affectionné et bien triste de te quitter, Raoul Chamblard."

— Elle est bien, n'est-ce pas, ma dépêche ?

— Elle n'est pas mal, mais, est-ce que tu comptes sérieusement . . . ? [1]

— Oui, je pars si je n'ai pas, avant Marseille, une réponse de papa . . . seulement, j'en aurai une, . . . il m'adore, papa Chamblard, il ne peut se passer de moi [2] et la petite phrase sentimentale de la fin de ma dépêche lui ira droit au cœur. Tu verras comment ça va se passer. A onze heures vingt, départ de ma dépêche de Laroche, papa la reçoit vers midi et demi. . . Et je te parie dix louis que je trouve, à Dijon ou à Mâcon, sous le petit grillage de la gare,[3] une dépêche à moi adressée et ainsi tournée : " Reviens, plus question mariage Anvers." Elle sera en langue nègre, la dépêche de papa, parce qu'il a de l'ordre et supprime les mots inutiles. Tiens-tu le pari ?

— Non, je perdrais.

— Je le crois. . . Tu as des journaux ?

— Oui. . .

Ils lurent trois ou quatre journaux . . . des journaux parisiens, et ils les lurent en vrais parisiens [4] . . . ce fut l'affaire d'un petit quart d'heure. Tout en lisant,[5] ils échangeaient de petites phrases, où il était question du nouveau ministère, des courses d'Auteuil et d'Yvette Guilbert . . . d'Yvette Guilbert surtout. Le jeune Chamblard était allé l'entendre, l'avant-veille, et il fredonna le refrain :

" Un fiacre allait trottinant
Cahin caha
Hu dia [6] ! Hop là !
Un fiacre allait trottinant
Jaune avec un cocher blanc."

Et comme le chasseur d'Afrique n'avait jamais entendu Yvette Guilbert chanter le *Fiacre*, le jeune Chamblard de lever les bras [7] au ciel :

— Tu n'as pas entendu le *Fiacre !* et tu as eu trois mois de congé ! qu'est-ce que tu es donc venu faire à Paris ? Je le sais par cœur, moi, le *Fiacre !*

Raoul se remit à fredonner, et tout en fredonnant, d'une voix qui devenait de plus en plus lente et de plus en plus faible, il s'enfonçait dans son fauteuil et s'endormait bientôt du plus paisible sommeil, comme un grand bébé qu'il était.

Il fut, tout d'un coup, réveillé en sursaut par l'arrêt du train et par la voix du conducteur du train qui criait : "Ouah ! Ouah ! Ouah ! Ouah !" Le cri est le même pour toutes les stations. Cette fois cela voulait dire : Laroche ! Et la dépêche ! Le jeune Chamblard courut au télégraphe. L'employé impassiblement compta les quarante mots de cette bizarre dépêche.

— En voiture ![1] En voiture !

Le jeune Chamblard n'eut que le temps de sauter sur le marchepied de son wagon.

— Ouf ! c'est fait, dit-il au chasseur d'Afrique. Si nous déjeunions ?

Les voilà, tous les deux, en route vers la salle à manger. Un véritable voyage, car deux wagons-salons les séparaient du wagon-restaurant, et ces deux salons étaient bondés . . . C'était l'époque du grand pèlerinage de quelques parisiens et de beaucoup d'anglais, vers Nice, Cannes et Monte-Carlo.[2] Le rapide filait à toute vitesse avec de violents mouvements de tangage. Il fallait avoir le pied marin. Puis un vent enragé venait battre le train, l'enveloppait de tourbillons de poussière et rendait particulièrement redoutable la traversée des passerelles.

Ils avançaient, cheminant laborieusement . . . Premier salon, première passerelle et première bourrasque. Second salon . . . Chamblard qui marchait le premier ouvre difficile-

ment la porte de la seconde passerelle. Elle résistait sous l'effort du vent . . . elle cède enfin . . . et voici que Raoul reçoit en même temps, dans les yeux, un nuage de poussière qui l'aveugle, et, dans les bras, une jeune personne blonde
5 qui s'écrie : "Ah ! pardon, monsieur ! " pendant que lui s'écriait : "Ah ! pardon, mademoiselle ! " et, en même temps aussi, il recevait, dans le dos, le chasseur d'Afrique, lequel, également aveuglé par la poussière disait :

— Mais avance donc,[1] Raoul, avance donc.

10 Les deux portes de la passerelle s'étaient refermées et ils étaient, tous les trois, enserrés dans ce petit couloir en plein vent : le jeune Raoul, le jeune Maurice et la jeune personne blonde.

— Le "Ah ! pardon, monsieur ! " fut aussitôt suivi d'un :
15 "Monsieur Maurice ! " auquel répondit un : "Mademoiselle Marthe ! " La jeune personne blonde connaissait le chasseur d'Afrique : et s'apercevant qu'elle était en présence d'un inconnu, mademoiselle Marthe fit à reculons une petite retraite savante vers la plate-forme du wagon, et dit à
20 Maurice :

— Vous étiez dans le train ! et vous allez . . . ?

— A Alger.

— Nous à Marseille . . . je vais chercher un châle pour maman qui a froid . . . Elle sera bien contente de vous
25 voir; maman . . . vous la trouverez dans le wagon-restaurant. . . à tout à l'heure.[2]

— Mais je vais vous accompagner.

— Si vous voulez . . .

Elle continua son chemin, non sans avoir salué d'un
30 léger mouvement de tête, le jeune Chamblard, lequel se tenait là, pétrifié, contemplant mademoiselle Marthe avec des yeux dilatés par l'admiration.

Elle eut avant de disparaître le temps de remarquer qu'il était fort joli garçon, qu'il portait un petit complet tout à fait réussi,[1] et qu'il la regardait avec de grands yeux un peu bébêtes[2]; mais, dans ces grands yeux un peu bébêtes, se lisait clairement cette pensée qui ne pouvait lui déplaire: "Ah! mademoiselle, comme je vous trouve jolie!"

Lui, Raoul, en effet, se disait: "Mon type, exactement mon type! Et que de chic, que de chic dans la simplicité de ce costume de voyage. Et la petite toque, un peu de côté, sur l'oreille, un chef-d'œuvre, cette petite toque? En voilà une qui sait s'habiller! Et ce petit accent anglais!..."

Car elle avait un petit accent anglais . . . elle s'était même, pendant plusieurs années, donné beaucoup, beaucoup de peine, pour l'attraper, ce petit accent . . . Elle disait à son institutrice, miss Butler: "Oui, certes, je veux savoir l'anglais, mais je veux surtout parler français avec l'accent anglais." Elle n'avait guère travaillé qu'à cela[3]. . . Elle avait été, grâce au ciel, récompensée de sa persévérance: son petit baragouin anglo-parisien était, par moments, tout à fait original.

Pendant que Maurice rebroussait chemin avec mademoiselle Marthe, Raoul alla s'installer à une table du wagon-restaurant. Il les vit bientôt revenir tous les deux, avec le châle de maman. Maurice fit une halte de quelques minutes près de la table où déjeunaient la mère et le jeune frère de la blondinette, puis il vint retrouver Raoul, et dès qu'il approcha:

— Qui est-ce, vite, dis-moi qui c'est? Quand on voudra, celle-là, je l'épouserai . . . tout de suite, en descendant du train . . . Oui, continua-t-il. Et ce petit nez en l'air! . . . et ces petits yeux aussi en l'air . . . à la chinoise[4]. . . et toute

sa petite personne . . . en l'air ! . . . Qui est-ce ? mais qui est-ce ?

— La fille d'une amie de ma mère.

— Riche ?

5 — Très riche !

— C'est à cause de papa que je te demande ça . . . parce que moi, sans dot, je l'épouserais sans dot . . . C'est même la première fois que je me dis une chose pareille en rencontrant une jeune fille . . . Et le nom, maintenant ?

10 — Mademoiselle Marthe Derame.

— Derame . . . tu as dit ? . . .

— Oui.

— Le père n'est pas un gros négociant qui fait des affaires avec le Japon, la Chine ?

15 — C'est cela même.[1]

— Ah ! mon cher, non, ce sont de ces choses qui ne se voient que dans les comédies !

— Qu'est-ce que tu as ?

— Ce que j'ai . . . C'est le numéro trois de papa . . . oui,

20 le numéro trois. Le père de cette petite merveille est un des joueurs de piquet de papa, au vieux cercle . . . Et je n'ai pas voulu le voir, le numéro trois . . . Et je le rencontre sur une passerelle entre Paris et Lyon ! Tu vas me présenter après le déjeuner . . . et je parlerai à la mère et je

25 lui dirai tout.

— Comment tout ?

— Oui, tout : que sa fille était le numéro trois de papa . . . et que je n'ai pas voulu des numéros un et deux, mais que je veux bien du numéro trois. Ah ! mon cher, qu'elle est

30 jolie ! . . . le nez surtout . . . si gentiment retroussé . . . elle vient de me regarder . . . et d'une certaine façon . . . Je suis sûr que je ne lui déplais pas . . . Tu as parlé de moi . . . tu as dit mon nom ?

— Non.

— Tu as eu tort. Enfin, tout de suite, après le déjeuner . . . Sais-tu mon opinion? C'est que ça ira comme sur des roulettes, cette affaire-là.[1] Je vais d'abord télégraphier à papa . . . et puis demain . . . Ah ! mon Dieu ! pourvu que le téléphone marche entre Paris et Marseille[2] . . .

Il s'interrompit, et appelant :

— Garçon ! Garçon !

— Monsieur . . .

— Y a-t-il le téléphone entre Paris et Marseille?

— Oui, monsieur.

— Ah ! c'est bien . . . merci. Le téléphone, Maurice, nous avons le téléphone . . . Papa fera la demande, demain par téléphone ! Ce sera charmant ! Mariage *par le rapide !* mariage express, électrique, téléphonique . . . et romanesque en même temps. Tu comprends qu'entre une petite frimousse pareille et le tour du monde, je n'hésite pas . . . mais comment n'as-tu pas songé à l'épouser?

— Oh ! trop gros, trop gros parti pour moi[3] . . . et puis, ce n'est pas une petite personne à aller s'enfouir dans une garnison d'Algérie . . . c'est une parisienne, une vraie parisienne qui veut s'amuser et qui s'amusera . . .

— Mon affaire, absolument mon affaire ![4] . . . moi aussi, je veux m'amuser, elle s'amusera, je m'amuserai, nous nous amuserons.

Il était dans le délire, le jeune Raoul, et dès qu'il eut fini de déjeuner, sur la table du restaurant il griffonna une nouvelle dépêche pour son père . . . tout en écrivant, il parlait, fort excité . . .

— Je l'enverrai de Dijon, ma dépêche . . . et je l'adresserai au cercle . . . papa y sera vers cinq heures . . . et aussi le père du petit phénomène . . . ils pourront, tout de suite,

causer de l'affaire . . . faut-il demander une réponse à Lyon? . . . l'indicateur . . . passe-moi l'indicateur . . . Lyon, cinq heures vingt-cinq. Non, ce serait trop court . . . A Marseille, la réponse . . . Elles s'arrêtent à Marseille? Oui . . . Pour vingt-quatre heures? bien, moi aussi . . . A quel hôtel? Hôtel de Noailles? . . . Bien . . . moi aussi . . . Donc réponse Hôtel de Noailles . . . Elle est très bien ma dépêche . . . Tu vas voir . . . Aussi bien que l'autre . . . mieux même. J'ai le truc aujourd'hui pour les dépêches.[1] Oui, c'est très bien.

Il écrivait, il écrivait . . . il se sentait inspiré . . . il était en verve . . . avec un peu plus de fautes d'orthographe qu'à l'ordinaire, voilà tout . . . c'était l'émotion. Il relut sa dépêche avec complaisance, il la fit lire à Maurice qui ne pouvait s'empêcher de trouver l'aventure assez gaie . . . Raoul compta les mots de sa dépêche . . . cent cinquante environ. Et, s'adressant au garçon du restaurant :

— Vous me mettrez cette dépêche au télégraphe à Dijon . . . Voilà dix francs, il restera deux ou trois francs pour vous.

Puis, tout de suite à Maurice :

— Est-ce assez?

— Mais certainement.

— C'est que pour un tel mariage, ah! mon cher . . . tu t'embarques demain . . . à quelle heure?

— A deux heures.

— Oh! nous avons le temps alors . . . Tout sera décidé à deux heures.

— Oh! décidé . . . tu es fou . . .

— Pas du tout . . . c'est déjà très avancé, puisque c'était le numéro trois de papa. Je ne te demande qu'une chose, me présenter à la mère, tout à l'heure . . . Ensuite, tu me

laisseras faire . . . Je me charge de tout . . . seulement, il faudra à tout prix quitter notre wagon et trouver deux fauteuils dans le salon et dans le voisinage de ma belle-mère.

— Ta belle-mère . . .

— J'ai dit : ma belle-mère . . . Les deux fauteuils trouvés, je suis maître de la situation . . . tu ne me connais pas . . . je sais déjà ce que je dirai à la mère, ce que je dirai à mon jeune beau-frère, — il est très gentil, — ce que je dirai à ma fiancée . . . j'aurai fait la conquête de tout ce monde-là avant Lyon. Réglons tout . . . ne livrons rien au hasard. Ah ! regarde-la, elle croque des noisettes depuis un quart d'heure . . . et comme elle les croque . . . crac . . . un petit coup de dent . . . et quelles quenottes ! Elle reste très jolie en mangeant, point capital. . . Très rares, les femmes qui restent jolies en mangeant et en dormant, très rares ! . . . et elle me regarde en dessous. Je vois bien qu'elle me regarde. Tout va bien, tout va bien.

En effet, tout allait bien. . . A midi trente-deux . . . présentation de Raoul à madame Derame, et celle-ci, en entendant le nom de Chamblard, eut un petit frisson, le petit frisson de la mère d'une jeune fille à marier qui se dit : "Oh ! le beau parti !" C'est que son mari lui avait bien souvent parlé du jeune Chamblard :

" Ah ! lui disait-il, quel mariage pour Marthe. Nous en causons quelquefois, avant ou après nos piquets, Chamblard et moi, mais le jeune homme est rétif, ne veut pas encore faire une fin [1] . . . Cela serait si bien . . . il est plus riche que nous, Chamblard, deux, trois fois plus riche ! . . . Et Marthe n'est pas commode à marier ; elle a déjà refusé cinq ou six partis tout à fait convenables, sous toutes sortes de prétextes : ils ne lui plaisaient pas ; ils étaient trop vieux, ils n'avaient pas de chic, ils habitaient des quartiers com-

muns,[1] elle ne voulait pas être[2] dans les sucres, pas dans les cotons, pas dans les vins, dans rien, enfin. Elle n'acceptera jamais qu'un tout jeune mari et pas trop sérieux. Il lui faut un homme très riche, ne faisant rien et aimant le plaisir."

5 Comme il répondait bien à ce programme, le jeune Chamblard.[3] Lorsqu'il s'agissait de ne rien faire, Raoul laissait éclater un véritable mérite. Dès qu'on parlait chevaux, chiens, voitures, chapeaux, robes, bijoux, courses, escrime, patinage, cuisine, etc . . . etc . . . il donnait les 10 marques de la plus rare et de la plus haute compétence.

Aussi la conversation générale s'étant engagée, Raoul fut-il très brillant en racontant comment il avait, lui, Chamblard, inventé un merveilleux petit coupé — une merveille, ce coupé, bien connu, d'ailleurs : on l'appelait le coupé Cham- 15 blard.

— Petit, disait-il, très petit. . . Un coupé doit toujours être petit . . . mais que de choses en peu de place : un tiroir nécessaire de toilette,[4] un coffre à secret pour l'argent et les bijoux, une pendule, un thermomètre, un baromètre, une 20 planchette pour écrire. . . Et ce n'était rien que tout cela.

Il s'animait, s'excitait en parlant de son œuvre. . . Marthe l'écoutait avidement.

— Quand on levait, dans les cadres des glaces, les quatre panneaux pleins,[5] on se trouvait naturellement dans la 25 nuit . . . mais ces quatre panneaux étaient des miroirs. . . Et alors, dès qu'on avait mis le doigt sur un petit bouton dissimulé sous le coussin de droite, six petites boules de cristal ingénieusement semées dans le capitonnage de satin bleu du coupé devenaient de grosses perles électriques. Le 30 coupé devenait un petit boudoir lumineux. . . Et pas pour cinq minutes . . . non, pour une heure, pour deux heures, si on le voulait . . . il y avait un accumulateur[6] sous la ban-

quette. Quand j'ai soumis ce projet à mon carrossier, il est resté atterré d'étonnement, d'envie et d'admiration.

Marthe aussi était atterrée.

— Quel homme charmant, se disait-elle. . . Oh ! avoir un pareil coupé. . . Mais gris-perle, je le voudrais gris-perle. 5

Puis l'on se mit à parler bijoux, robes, chapeaux, chiffons.[1] Et Raoul se montra sur toutes ces questions, s'il est possible, plus remarquable encore. Et comme il dessinait assez adroitement, il jetait volontiers, comme il le dit avec élégance, ses idées sur le papier. 10

Il prit son petit carnet, un crayon, et se mit à esquisser d'une main légère, malgré la trépidation du train, quelques-unes de ses créations. . . Il avait du tact, pensait à tout :

— C'était, dit-il, pour des charades jouées dans le monde, chez mon ami le baron un tel.[2] 15

Marthe était dans l'extase. Jamais aucun homme, depuis qu'on la laissait un peu bavarder avec les jeunes gens, ne lui avait paru avoir une conversation aussi originale, aussi attachante.

— Ces jours derniers, disait Raoul, une de mes cousines, 20 — elle s'adresse à moi volontiers, — m'a consulté sur une robe, pour un bal, à Nice, pendant le carnaval . . . Voici ce que je lui ai conseillé . . . Tenez . . . je dessine en même temps, regardez, mademoiselle.

Oh ! si elle regardait ![3] 25

— Je vais tâcher de me faire bien comprendre . . . Un fourreau[4] de satin uni, bleu . . . j'adore le bleu . . .

Cela la chagrina . . . Elle n'aimait pas le bleu . . .

— Pâle, pâle, le satin bleu . . . Puis sur mon fourreau, je jette une robe de guipure pompadour, aux tons très doux,[5] 30 verts, roses, mauves, crème et azur . . . Les manches très grandes, à double ballon en velours bleu. Suis-je clair ?[6]

— Oh ! très clair ! très clair !

Et, d'une voix émue, elle répéta :

— A double ballon, en velours bleu.

Les freins, tout d'un coup grincèrent, le train s'arrêta
5 brusquement... On entendit crier : Mâcon !... Mâcon !...

— Mâcon . . . déjà, dit Marthe.

Ce *déjà* sonna délicieusement aux oreilles de Raoul . . . Il y avait bien des choses dans ce *déjà*. Raoul profita des cinq minutes d'arrêt pour compléter et redresser son petit
10 croquis un peu cahoté et ne s'aperçut pas que son jeune beau-frère était allé porter une dépêche au télégraphe . . . Cette dépêche avait été écrite en cachette [1] par madame Derame et avait été expédiée, elle aussi, au Vieux cercle.

Le train repart — 4 h. 11. Raoul n'a pas songé à
15 descendre pour voir s'il n'y avait pas, sous le petit grillage de la gare, une dépêche à son adresse. Et il y en avait une qui devait rester éternellement en souffrance [2] à Mâcon . . . de cinq mots, cette dépêche :

" Reviens, plus question projet Anvers."

20 Le train court, court, court, et maintenant, c'est d'une autre robe qu'il est question, d'une robe de soie, rose tendre avec un gros coquillé de guipure dégringolant sur le devant. Raoul éblouit littéralement Marthe par cette inépuisable fertilité d'expressions savantes et techniques.

25 Pendant que le " Rapide " brûle [3] la station de Romanèche — 4 h. 32 — le père Chamblard entre au Vieux cercle, dans la salle de jeu, et rencontre le père Derame . . .

— Un piquet ?

— Avec plaisir.

30 Les voilà tous deux face à face . . . il y a là, huit ou dix tables de jeu : piquet, bézigue, whist, etc. L'usine est en pleine activité. Premier piquet . . . le père Derame est

rubiconné [1]. . . la seconde partie allait commencer . . . arrive un valet de pied avec une dépêche pour M. Chamblard.

— Vous permettez ?

— Certainement.

Il lit, devient rouge, relit, devient écarlate . . . C'était la brillante dépêche de Raoul, la dépêche de Dijon :

" Cher père, je ne pars plus . . . Rencontre extraordinaire ! Ton numéro trois . . . oui, ton numéro trois, dans le train avec sa mère et je n'avais pas voulu la voir. Ah ! si j'avais su . . . Battons le fer pendant qu'il est chaud . . . je le bats, bats-le aussi. Monsieur D . . . doit être au cercle . . . parle-lui tout de suite . . . dis-lui que je suis parti pour ne pas épouser une femme laide, que je ne veux faire qu'un mariage de cœur, que je suis amoureux [2] de sa fille. Nous serons tous, ce soir, à Marseille, hôtel de Noailles. Que monsieur D. me recommande par dépêche à madame D. . . Je causerai avec toi demain au téléphone. J'écris mon télégramme dans le wagon-restaurant. En ce moment, elle croque des noisettes ! délicieuse ! elle est délicieuse ! elle était tombée dans mes bras sur la passerelle. A demain, au téléphone, neuf heures."

L'agitation de monsieur Chamblard ne put échapper à monsieur Derame.

— Une affaire grave ? dit-il.

— Oui.

— Nous pouvons interrompre si vous voulez.

— Oui . . . Mais, d'abord, est-ce que madame et mademoiselle Derame sont parties, ce matin, par le rapide de Marseille ?

— Oui, à neuf heures cinquante-cinq . . . Pourquoi me demandez-vous cela ? Il y a eu un accident ?

— Non, non, pas d'accident . . . on ne peut pas appeler cela un accident, au contraire . . . Venez, venez là dans le petit salon.

Il lui dit tout, lui montre la dépêche, lui donne quelques explications indispensables, sur ces mots : le numéro trois. Et les voilà, tous les deux, suffoqués, ravis, le père du jeune homme et le père de la jeune fille. Ce hasard, cette rencontre providentielle . . .

— Mais vous m'aviez dit que votre fils ne voulait pas se marier.

— Il ne voulait pas, mais il a vu votre fille, et il veut bien . . . Allons, envoyez vite à Marseille un télégramme à madame Derame.

— Mais elle va tomber des nues [1] quand je lui présenterai un gendre par le télégraphe.

Retour du valet de pied. C'est une dépêche pour monsieur Derame. Il l'ouvre :

— C'est de ma femme, de Mâcon, 2 h. 15.

— Très bien, dit monsieur Chamblard, ça marche, ça marche.

" Très troublée . . . Rencontré dans le train le fils de M. C., de la rue Rougemont, ton ami du cercle. Il m'a été présenté par Maurice. Tu m'avais parlé souvent d'un mariage possible de ce côté. Evidemment, il la trouve charmante. En ce moment, il cause avec elle et la regarde, la regarde, que faire ? Faut-il arrêter ou laisser aller [2]. . . Grosse fortune, n'est-ce pas ? "

Le père Derame à son tour montre sa dépêche au père Chamblard. . . Ils continuent à causer, de très bonne humeur, de très bon accord et ne reprennent leur partie de piquet qu'après avoir expédié ces deux dépêches à l'hôtel de Noailles.

1re dépêche à Madame Derame :

" S'il te plaît, s'il lui plaît, oui . . . énorme fortune."

2me dépêche à Raoul :

" Ai parlé à D., il télégraphie à madame D., il approuve, moi aussi." 5

Un valet de pied porte les deux dépêches, en même temps, au télégraphe de la place de la Bourse. . . Et pendant que, courant sur les fils, le long de la voie ferrée,[1] elles dépassaient le " Rapide," vers six heures et demie, les Derame, et Raoul et Maurice, le plus gaiement du monde, 10 dans une parfaite intimité, dînaient à la même table, et Marthe regardait Raoul, et Raoul regardait Marthe, et madame Derame se disait :

— Voilà Marthe qui s'enflamme . . . je la connais, elle s'enflamme. Elle s'est ainsi enflammée, l'année dernière, 15 au bal, pour un petit jeune homme fort élégant, mais sans fortune. Cette fois, heureusement, oui, Edouard me l'a dit . . . il y a beaucoup d'argent . . . alors naturellement, si Marthe veut bien, nous voudrons bien.

Le train roulait, roulait, roulait . . . et Raoul parlait, par- 20 lait, parlait. Il sortait même des considérations pratiques, s'élevait jusqu'à des idées générales et développait avec force cette théorie que le premier devoir d'une femme était d'être, en toutes choses, d'une élégance raffinée. Il expliquait avec d'infinis détails ce que c'était qu'une vie 25 mondaine absolument correcte, ce que c'était qu'une femme absolument élégante. Il la promenait triomphalement, *sa femme élégante*, de Paris à Trouville, de Trouville au lac de Côme, du lac de Côme à Monte-Carlo. . . Et il dessinait les malles de la femme élégante, des malles merveilleuses 30 qui s'entassaient dans les vestibules des hôtels de premier ordre. D'ailleurs, il avait aussi inventé une malle. . .

Puis, très délicatement, il fit passer à la jeune Marthe une sorte de petit examen qui n'avait aucun rapport avec les examens de la Sorbonne ou de l'Hôtel de Ville.[1]

Si elle patinait ? . . . Voilà d'abord ce qu'il voulai savoir ! Il était, lui, un patineur très distingué. Il avait besoin d'une femme sportive. Il n'eut qu'à prononcer le mot *patinage*, et, tout de suite, le petit frère — comme ils sont précieux quelquefois les petits frères ! — de s'écrier :

— Ah ! c'est ma sœur qui patine bien. Des huit . . . elle fait des huit ! Et qui nage bien aussi, comme un poisson !

Elle patinait ! elle nageait ! elle était sportive ! Raoul dit à la jeune fille avec un enthousiasme grave :

— Je vous félicite, mademoiselle. . . Une femme qui ne nage pas n'est pas une femme !

Et il ajouta avec une énergie croissante :

— Une femme qui ne patine pas n'est pas une femme !

Quand il lui venait une pensée forte, il la résumait volontiers dans une forme brève et saisissante.

La figure de Marthe rayonnait de joie. Elle était vraiment une femme ! Jamais plus douce parole ne lui avait été dite.

La nuit était venue. . . Il fallut bien, cependant, s'arracher à cette exquise conversation, regagner le wagon-salon. . . Le jeune Derame s'endormait ; on se mit donc en route pour la traversée du train.

Voici la passerelle . . . la passerelle du matin, la passerelle de la première rencontre. Elle marche devant lui, et tout bas il lui dit :

— C'est ici que ce matin . . .

Elle se retourne, et, souriante :

— Oui, c'est ici que ce matin . . .

Toujours avec ce petit accent anglais qui jamais ne l'abandonnait, même quand elle éprouvait une émotion forte.

"C'est ici que ce matin" . . . Et ce fut tout, et cela disait tout. Une nuit délicieuse ! Plus de pluie, plus de vent. . . Déjà l'air, la plaisance, la douceur du Midi. . . La lune éclairait cette idylle à toute vapeur.[1] Printemps partout, dans le ciel, dans les cœurs.

— Elle m'aime ! se dit-il.

— Il m'adore ! se dit-elle.

Et comme ils avaient raison de s'abandonner ainsi, sans combat, sans résistance, au mouvement qui les portait, tout naturellement, l'un vers l'autre. Il y avait eu entre eux, dès la première parole, une si parfaite, une si étroite communauté de goûts, d'idées, de sentiments. Ils étaient si bien faits, ce petit pantin et cette petite poupée, pour rouler,[2] tous les deux, glorieusement dans le *coupé Chamblard*, si bien faits pour se promener à travers le monde, accomplissant mécaniquement, automatiquement, à l'heure convenable, dans le costume voulu, partout où il était correct de prendre du plaisir, toutes les fonctions de la vie élégante et tous les rites du culte mondain. . .

Les voilà tous arrivés dans le wagon-salon. On a tiré les rideaux sur les lampes ; voyageurs et voyageuses sont engourdis, assoupis, endormis, dans les grands fauteuils rouges.

— Changeons de place, dit tout bas Raoul à Maurice . . . Mets-toi à côté d'elle . . . je vais m'asseoir à côté de la mère, il faut que je lui parle.

Maurice se prête à cette manœuvre avec une parfaite docilité . . . Marthe ne comprenait pas . . . Pourquoi l'abandonnait-il ? Pourquoi parlait-il à sa mère ? et si bas, si

bas, qu'elle ne pouvait entendre. Que disait-il? que disait-il?

Voilà ce qu'il disait de 8 h. 35 à 8 h. 55.

— Écoutez-moi, madame, écoutez-moi. Je suis un honnête homme. Je veux, je dois vous faire connaître la situation, toute la situation. Posons d'abord[1] un point important . . . Mon père connaît monsieur Derame.

— Oui, oui, je sais.

— Autre point plus important encore . . . Disons d'abord les choses essentielles . . . Il est très riche, mon père . . .

— Je sais, je sais aussi.

— Très bien, alors, très bien . . . Je continue . . . J'ai quitté Paris ce matin, et j'ai là, dans ma poche, le ticket de la cabine n° 27, sur l'*Iraouaddy* qui doit partir, demain, à quatre heures, du bassin de la Joliette pour Suez, Aden, Colombo, Singapour . . . et je monterai, demain, à quatre heures, sur ce bateau, si vous ne me laissez pas l'espérance de devenir votre gendre.

— Monsieur . . .

— Ne bougez pas, madame, ne bougez pas . . . Mademoiselle Marthe fait semblant de dormir, mais elle ne dort pas . . . elle nous observe et je n'ai pas tout dit, je commence à peine . . . Vous allez me répondre — oh ! j'en suis sûr — que vous ne me connaissez pas, que mademoiselle Marthe ne me connaît pas . . . Laissez-moi vous dire que nous nous connaissons mieux, mademoiselle Marthe et moi, que les trois quarts des fiancés, le jour de leur mariage. Oui, madame, par le plus grand, par le plus bienheureux des hasards, nous nous sommes heurtés sur une des passerelles du train . . . Et depuis . . . je l'ai vue, non pas dans le faux jour[2] d'un théâtre ou d'un musée, mais sous la pleine lumière du soleil ; je l'ai vue, à déjeuner, croquant

des noisettes avec les plus jolies dents qu'il y ait au monde ; je l'ai vue, tout à l'heure, au clair de lune ; et je sais qu'elle patine, et je sais qu'elle nage, et je sais qu'elle aimerait avoir un coupé gris-perle . . . et elle l'aura . . . et maintenant, je l'admire dans cette demi-obscurité. Ravissante ! n'est-ce pas, ravissante ?

— Monsieur, jamais une mère ne s'est trouvée . . .

— Dans une pareille situation . . . je le reconnais, madame, et c'est pour cela qu'il faut en sortir rapidement, de cette situation ; il est évident qu'elle ne peut se prolonger.

— C'est vrai . . .

— Voici ce que je vous propose. Vous descendrez[1] à l'hôtel de Noailles . . . Moi aussi naturellement . . . Vous avez demain toute la matinée pour causer avec mademoiselle Marthe, et le téléphone pour causer avec monsieur Derame. Vous savez qui je suis . . . Vous m'avez vu, moi aussi, au grand jour. J'ai parlé, beaucoup parlé . . . vous avez pu, vous et mademoiselle Marthe, vous bien rendre compte de ce que j'étais, de ce que je pensais . . . Eh bien ! demain, à quelle heure comptez-vous déjeuner ?

— Mais, je ne sais . . . Je vous assure, monsieur, je suis suffoquée, bouleversée, anéantie . . .

— Fixons une heure tout de même . . . onze heures — voulez-vous, onze heures ?

— Si vous voulez . . .

— En bien, demain, je serai, à onze heures, dans la salle à manger de l'hôtel. Si vous me dites : *partez*, je partirai . . . si vous me dites : *restez*, je resterai. Ne me répondez pas ; prenez le temps de la réflexion, cela en vaut la peine[2]. . . A demain, madame, à demain, onze heures . . .

* * *

Il y eut dans la matinée de fort intéressantes communications téléphoniques entre Paris et Marseille.

Lorsque madame Derame entra dans la salle à manger de l'hôtel, à onze heures, Raoul alla droit à elle . . . le chasseur d'Afrique, toujours adroit dans ses manœuvres, s'était emparé de mademoiselle Marthe. . . Un court dialogue s'engagea entre Raoul et madame Derame qui était fort émue :

— Il y a, monsieur, m'a-t-on dit, des bateaux tous les quinze jours entre l'Indo-Chine et Marseille . . . vous pourriez retarder votre départ . . . prendre seulement l'autre bateau . . .

— Ah ! merci, madame . . . merci . . .

* * *

A deux heures, les Derame et le jeune Chamblard conduisirent Maurice au bateau d'Afrique. . . Sur le pont du Transatlantique,[1] Raoul dit à son ami :

— Il est bien entendu que tu seras mon témoin. En arrivant, demande tout de suite un congé à ton colonel . . . Ce sera, je pense, dans six semaines.

Raoul se trompait. . . C'était décidément un mariage express . . . cinq semaines suffirent.

Lorsqu'ils montèrent les marches de l'église de la Madeleine,[2] Raoul dit à Marthe :

— Midi.

— A quoi pensez-vous ?

— Ah ! vous aussi.

— Midi . . . l'heure de la passerelle, n'est-ce pas ?

— Oui, c'était bien cela.

Ils se mirent à rire . . . mais bien vite reprirent leur sérieux, et firent dans l'église une entrée irréprochable.

On les regardait avidement . . . et de toutes parts on échangeait les phrases suivantes :

— Vous savez, c'est un mariage d'amour . . .

— Oui, il paraît, une rencontre en chemin de fer . . . Le coup de foudre ! . . . La charmante chose ! . . . Et c'est si rare ! . . . Oh oui ! si rare ! Un mariage d'amour ! Un vrai mariage d'amour !

FIN

NOTES.

I. — L'ÉCHARPE DE LA DEMOISELLE.

Page 1. — 1. **un arc magnifique,** *arc = arc-en-ciel.*

2. **il va faire beau à présent,** *beau = beau temps.*

3. **et sans se faire beaucoup prier,** *and without making them urge him very much.*

Page 2. — 1. **de vous mettre à couvert,** *to get under cover.*

2. **aux vitraux,** *on the painted window-panes.*

3. **écus** (Eng. half-crown), an obsolete French coin, worth about 60 cents.

Page 3. — 1. **à l'endroit même,** *on the very spot.*

2. **au fond,** *at the edge.*

Page 4. — 1. **à perte de vue,** *out of sight.*

2. **oncques,** an obsolete expression; trans., *never.*

3. **nos anciens,** *our old people.*

II. — UN VENDREDI-SAINT SOUS LA TERREUR.

Page 5. — 1. **la Terreur,** the "Reign of Terror." This expression is used to designate that period of the French Revolution (1793–1794) during which thousands of innocent people were sent to the guillotine.

2. **l'an II.** As the Republic was established on September 22, 1792, the year 1794 was the second year of the new era.

3. **le 29 germinal.** The "Convention Nationale," wishing to make things all over, had adopted a new calendar beginning on the day of the proclamation of the Republic (Sept. 22, 1792). The month of Germinal began on March 20th and finished on April 19th.

4. **sous l'empire,** *under the influence.*

Page 6. — 1. **contre lequel ils se collaient,** *on which they lay flat.*

2. **Fouquier-Tinville,** the public prosecutor, and one of the worst characters of the Revolution, was born in 1747 and died on the guillotine in 1795.

3. **dossiers,** *legal papers.*

Page 7. — 1. **une belle fournée,** *a fine batch.*

2. **ci-devant,** trans., *nobles.* As the Republic had abolished all titles, members of the nobility were called "ci-devant nobles," and more shortly "ci-devant," i.e. former nobles.

3. **dissoudre la représentation nationale,** *to break up the national assembly.*

4. **A eux deux,** *they two.* 5. **assignats,** *paper money.*

6. **c'est dommage,** *it is a pity.*

Page 8. — 1. **sectionnaires.** The national guard was divided into a number of sections, the members of which were called "sectionnaires;" trans., *national guards.*

2. **à voix haute,** *aloud.*

3. **Miserere.** The condemned ones repeated the 51st Psalm, which begins with the word "miserere" in the Latin version.

Page 9. — 1. **Comité de salut public,** trans., *the Committee of public safety.* This committee, which was once made up of Robespierre, Marat and Danton, and to which the safety of the state was intrusted, was vested with the most arbitrary power, such as the arrest of any people they might choose to suppress.

2. **grand train,** *rapidly.* 3. **à la nuit close,** *after dark.*

4. **Ténèbres.** The service of "Ténèbres" (lit. Darkness) is celebrated in the Roman Catholic Church on the afternoon of Good Friday. The ceremonies are held in almost complete obscurity and all statues and pictures are covered with a purple veil.

5. **se passaient,** *took place.*

Page 10. — 1. **sans connaissance,** *unconscious.*

2. **où allaient s'y célébrer,** *when were going to be celebrated.*

3. **recueillement,** *silence.*

Page 11. — 1. **laquelle, vous le savez, est décrétée d'arrestation,** *against whom, as you know, a warrant has been issued.*

2. **vous aurez bientôt de mes nouvelles,** *you will soon hear from me,* i.e. I shall soon have you arrested.

III. — LA MAISON DU BORD DE L'EAU.

Page 12. — 1. **à tous les crus du canton,** *to all the wines grown in the vicinity;* lit., in the county.

Page 13. — 1. **salut,** *the evening service.*

2. **parties de piquet,** *games of piquet,* a very popular game in France, played with thirty-two cards including from the six-spot to the ace.

3. **avec la lorgnette en bandoulière,** *with a field-glass hanging on a leather strap thrown across their shoulders.*

4. **elles se forgeaient de beaux rêves,** *they wove pleasing fancies.*

5. **elles se dépitaient tout bas,** *they were vexed way down in their hearts.*

Page 14. — 1. **fit mine,** *seemed.*

2. **Philémon et Baucis,** two well known mythological characters who gave to La Fontaine the idea of a very graceful poem (1685).

3. **force,** *many.*

4. **au long cours** is a nautical expression for *a very long voyage.*

5. **inédits,** trans., *unknown, unusual;* lit., unpublished.

6. **l'école de droit,** *the law-school.*

7. **Grenoble,** the "chef-lieu" of the "département de l'Isère" is situated about 400 miles south-east of Paris. It is the birth-place of Casimir Périer, the president of the French Republic.

8. **d'aise,** *with pleasure.*

Page 15. — 1. **Séance tenante,** *at once, on the spot;* lit., during that very session.

2. **fut sens dessus dessous,** *was all upset.*

3. **tous les sirops,** *all the fruit-syrups.* 4. **office,** *pantry.*

5. **à giorno,** *as bright as daylight.* This is an Italian expression very often used in French.

6. **à ramages,** *with large figures.* 7. **plateau,** *tray.*

Page 16. — 1. **elles mûrissent dans le célibat,** *they are growing old in celibacy.*

IV. — CHIEN D'AVEUGLE.

Page 17. — 1. **plantés sur les anciens fossés,** *are now where formerly were the moats of the fortifications.*

Page 18. — 1. **chemin faisant,** *on the way.*

2. **tirait la langue,** was hanging his tongue out of his mouth; trans., *was thirsty.*

3. **si pauvre qu'on soit,** *no matter how poor one may be.*

4. **de son plein gré,** *of his own free will.*

Page 19. — 1. **trois particuliers assez mal mis,** *three poorly clad men.* Note the disdainful meaning given here to the word "particulier."

2. **un chien mouton,** *a French poodle.*

3. **il s'était informé,** *he had inquired.*

4. **on peut toujours voir,** *we can find out anyway.*

Page 20. — 1. **dans un chenil à claire-voie,** *in a kennel inclosed with lattice-work.*

2. **toutous,** *bow-wows,* an expression very often used by children.

3. **leur compte est bon,** *their account is settled.*

4. **la langue tirée,** comp. with "tirait la langue," p. 18, note 2.

5. **ce rayon éclaboussant d'or,** *that sunbeam splashing with a golden light.*

Page 21. — 1. **on abaissa la trappe à bascule,** *they lowered the trap-door.*

V. — LE CHEVAL BLEU.

Page 23. — 1. **nous étions en souci,** *we were anxious.*

2. **sur les tisons,** *over the embers.*

3. **bras-dessus, bras-dessous,** *arm in arm.*

4. **on s'en fut,** *we went.*

5. **couverts,** *awnings.* This a provincial expression; "auvent" is the word used in Paris.

6. **cours,** *public-park.* "Jardin" is oftener used than "cours."

7. **le moyen de,** lit., the means of; trans., *how in the world can we.*

Page 24. — 1. **où donner de la tête,** *where to go.*

2. **de guerre lasse,** *tired out.*

3. **elle fit mine de se retirer,** *she pretended to go.*

4. **de haute lutte,** *triumphantly.*

5. **en veux-tu, en voilà,** *and many of them;* lit., Do you wish them, here they are.

Page 25. — 1. **il y allait des griffes,** *he was working with his finger-nails.*

2. **ouvri, p'ti pè, ouvri!** = *ouvre, petit père, ouvre.*

3. **Il en pleuvait,** *they were very numerous.*

4. **un vieux garçon,** *an old bachelor.*
5. **une chartreuse,** *an isolated house.*
6. **tiré à quatre épingles,** *very carefully dressed.*

Page 26. — 1. **un ci-devant muscadin,** *like a dandy of years gone by.* 2. **une piécette blanche,** *a silver piece.*

3. **Titus,** a Roman emperor and the son of Vespasian, reigned from 79 to 81. He loved his people and used to say: "I have lost this day" (diem perdidi), when the day had passed off without his having had the chance to do some good to some one.

4. **il enfilait,** *he started on.*

5. **l'an III,** the third year of the first French Republic, which began on the 22d of September, 1794, and ended on the 22d of September, 1795.

6. **Etren! Jaco?** *Have you any presents for me, Jacob?*

7. **Il en est à son dixième cheval,** *this is his tenth horse.*

8. **il pique droit,** *he went directly.*

9. **des baisers pour tout de bon,** *hearty kisses.*

Page 27. — 1. **un manège,** lit., riding-school; trans., *by-play.*

2. **l'étude,** *the office.*

VI. — LA SIGNATURE ILLISIBLE.

Page 29. — 1. **lever les verveux,** *to take up the fishing-nets.*

2. **Ancien officier des guides,** *he was formerly an officer in the "guides."* — The "guides" were a kind of light cavalry under the reign of Napoleon III.

3. **Thiers,** who was the first president of the French Republic, was born in 1797 and died in 1877. He is well known as a historian, having published a history of the French Revolution, the Consulate, and the Empire.

4. **Mac-Mahon** was born in 1808, he died in 1893. He took part in all the campaigns of the second Empire, having fought in Crimea, Italy and Algeria. He was the commander of an army during the Franco-German War, and was wounded at the battle of Sedan. He was president of the Republic from 1873 to 1879.

5. **Grévy** who came from staunch republican stock, was the third president of the Republic, from 1879 to 1887. He died in 1889.

Page 30. — 1. **rasaient la pelouse,** trans., *were flying close to the lawn;* lit., shaved the lawn.

2. **trouant,** *flying through.*

Page 31. — 1. **mais tu me parais devenir d'un Prudhomme,** *but it seems to me you are becoming very common-place and over-prudent.* Prudhomme, the modern type of a self-satisfied common man, is a creation of Henri Monnier's genius in his "Mémoires de Joseph Prudhomme." It is usually applied to conceited persons of a very ordinary intelligence.

2. **un petit trou de pêcheurs,** *a little fishermen's village.*

3. **personne dans les clubs,** *the club-houses are empty.*

4. **Deauville** is a seaside resort near the mouth of the Seine.

5. **tapages,** *demands.* 6. **m'engager,** *to enlist in the army.*

Page 32. — 1. **déveinard gribouilleur,** *unlucky scribbler;* notice that both words are slang. 2. **j'en serais quitte,** *I would only have.*

Page 34. — 1. **L'Ecole de Saint-Cyr,** a military school for the infantry and cavalry, is situated in a town of the same name a few miles out of Paris.

2. **Je crois bien qu'il les aurait, ses mille francs,** *indeed he would have his thousand francs.* 3. **ma lettre chargée,** *my registered letter.*

VII. — PENDANT QU'ELLES CUISENT.

Page 35. — 1. **si je fais réduire et les soumets à trois bouillons,** *if I let them boil down and boil them three times.*

2. **parbleu!** this is an old oath, "par le sang bleu de Dieu," modified in modern times to an exclamation; trans., *I want you to know.*

3. **A l'heure qu'il est,** *at the present time, now.*

Page 36. — 1. **nanan,** *sweet-meat.* — This is a childish expression.

2. **le premier grain de ce chapelet de désirs,** *the first bead on the rosary of wants.*

Page 37. — 1. **sont à leur premier bouillon,** *are beginning to boil.*

2. **je réponds de tout,** *I am sure to succeed.*

3. **J'ai grande envie,** *I have a great desire, I feel like eating.*

4. **rien qu'une,** *only one.*

Page 38. — 1. **mais que voulez-vous,** *but nevertheless.*

2. **plates-bandes,** *flower-beds.*

3. **blaisois** is the word used to designate the inhabitants of Blois. Blois is situated on the Loire, about 105 miles south-west of Paris. It is the "chef-lieu" of the "département de Loire-et-Cher."

4. **vin du cru,** *native wine.*

5. **d'une aimable verdeur,** *of a pleasant acidity.*

Page 39. — 1. **Parisien campagnard,** a Parisian who loves the country and spends there part of his time.

2. **courbé sous le gibier,** *bent under the weight of the game he has killed.*

3. **barbe verdâtre,** lit. greenish beard, i.e. *moss.*

VIII. — SOLANGE-AU-LOUP.

Page 41. — 1. **Le Cher** is a tributary of the Loire.

2. **l'Angelus.** "Angelus" is the first word of a prayer in honor of the mystery of the Incarnation. The church-bell is rung three times a day, in the morning at 6 o'clock, at noon, and at 6 in the evening, to invite the faithful ones to say the above mentioned prayer.

Page 42. — 1. **Est-elle bien campée et bien éclairée, cette femme !** *how well she holds herself and how nicely the sunlight brings her out.*

2. **qui lui a valu son surnom,** *which gave her her nickname.*

Page 43. — 1. **Bien entendu,** *of course.*

2. **ils se résolurent à un grand parti,** *they took an important decision.*

3. **A l'ombre close,** *after dark.*

4. **l'un au devant de l'autre,** *to meet each other.*

5. **chemin de traverse,** *short-cut.* 6. **se prit,** *froze over.*

7. **l'Année terrible,** i.e. 1871, an allusion to the Franco-German war, the communistic insurrection, and also to the very severe winter of that year.

Page 44. — 1. **la saison morte,** *the dull season, the time of idleness.*

2. **se foula le poignet droit,** *sprained his right wrist.*

3. **pauv'** = *pauvre.* 4. **j'vas** = *je vais.*

5. **v'ni t'qu'ri** = *venir te chercher.*
6. **un coup de feu,** *the report of a shot-gun.*
7. **quoi que t'as** = *qu'est-ce que tu as, what is the matter?*
8. **c'est-t'y** = *c'est-il,* an incorrect form for *est-ce.*

Page 45. — 1. **j'ons** = *j'avons,* an incorrect use of a singular pronoun with a plural verb, very much in use among country people.

2. **j'crois bien qu'c'est** = *je crois bien que c'est.*
3. **v'là** = *voilà.* 4. **Va-t'y** = *va-t-il.*
5. **tu resterais,** an ungrammatical use of the conditional instead of the subjunctive imperfect. — The correct form is: *il faudrait que tu restasses.*
6. **j's'rai** = *je serai.*

Page 46. — 1. **rampe,** *foot-lights.* 2. **aut'** = *autres.*
3. **vas-y!** *shoot!* 4. **l'pus loin que,** *as far as.*
5. **vont pu revenir de quéque temps,** *will not come back for some time.* 6. **y** = *lui.*

Page 47. — 1. **elle ne toucha pas,** *she did not hit.*

Page 48. — 1. **prunelles de braise,** *glowing eyes.*
2. **eut un écart,** *jumped aside.*

IX. — MADEMOISELLE SIDONIE.

Page 50. — 1. **atteignait la trentaine,** *was nearing the thirties.*
2. **l'Hérault** is a small river which empties into the Mediterranean after a course of about 100 miles.
3. **même au plus fort de l'été,** *even in the midst of summer.*

Page 51. — 1. **Qu'il ferait bon rouler ici dans sa voiture,** *how nice it would be to ride here in one's carriage.*
2. **en train de refaire,** *in the act of rebuilding.*

Page 52. — 1. **journalier,** *day laborer.*
2. **avait franchi la quarantaine,** *had passed forty.*
3. **Pas un d'eux qui ne lui dût quelque chose,** *there was not one of them who was not indebted to him.*
4. **réduisit la fracture,** trans., *set the broken limb.*
5. **la mère,** *my good woman.*

Page 53. — 1. **comme il se répandait en félicitations,** *as he was lavish in his congratulations.*

2. **menaçait de devenir poussif,** *threatened to become broken-winded.* 3. **que ce fût,** *whether it was.*

4. **régler la maladie,** *to settle for his illness.*

5. **par la maigreur de la chère,** *by the scantiness of the table-fare.*

Page 54. — 1. **ont droit à,** *have a right to, are entitled to.*

2. **Pas la peine,** *it is not worth while.*

3. **au courant des potins,** *who was conversant with the gossip.*

4. **n'en revenait pas,** trans., *was very much surprised.*

Page 55. — 1. **à la grand'messe,** *at high-mass;* comp. with "messe basse."

2. **bien qu'indignes,** *although they did not deserve it.*

3. **Du plus loin qu'il le vit,** *as far as he could see him.*

4. **Voltaire,** the most celebrated sceptic philosopher and the most brilliant writer of the eighteenth century, was born in 1694 and died in 1778.

Page 56. — 1. **intérieur,** *home.*

2. **d'un mal au cœur,** *with a heart-disease.*

Page 57. — 1. **où sonnait le dernier de la grand'messe,** *when the last strokes of the church-bell were ringing for high-mass.*

X. — L'AMI DE LA REINE.

Page 58. — 1. **Marie-Antoinette,** the daughter of Maria-Theresa, empress of Austria, and the wife of Louis XVI, was born in 1755. She was beheaded in 1793.

2. **Trianon** is the name given to two chateaus in the Versailles park. The one which was built by Louis XIV is called "le grand Trianon"; the other, which bears the name of "Petit Trianon," was erected by Louis XV.

3. **finement peignés,** lit., finely combed, trans., *carefully kept.*

4. **la femme de garde-robe** was a chamber-maid who had charge of the queen's wardrobe.

Page 59. — 1. **disaient assez une âme compatissante,** *plainly showed that she had a compassionate soul.*

2. **pavillons,** *houses, buildings.* The word "pavillon" is often applied to a country-house of medium size.

Page 60. — 1. **sagesses de commande,** *compulsory quietness.*
2. **barrières,** *city gates.*

Page 61. — 1. **détacha,** *emphasized.*
2. **Scapin,** a well-known character in Italian comedies, was introduced in France in the seventeenth century, and is often met with in Molière's plays. It is now synonymous of rascally and witty valet.
3. **z'invite oune** = *j'invite une.* 4. **zentilles** = *gentilles.*
5. **ze souis** = *je suis.* 6. **çarmer** = *charmer.*

Page 62. — 1. **au prochain poste de la maréchaussée,** *to the nearest police-station.* 2. **loups,** *masks.* 3. **A bas,** *down with.*
4. **lui faire un mauvais parti,** *to handle him roughly.*

Page 63. — 1. **écus.** The *écu* was worth about 60 cents.
2. **Châtelet.** There were in Paris two buildings of that name, which were used as prisons and court-houses. The "Grand Châtelet" stood on the right bank of the Seine and was torn down in 1802, while the "Petit Châtelet" was on the left bank of the river.
3. **cabinet,** *office.*

Page 64. — 1. **piqué,** *whose curiosity was now aroused.*

Page 65. — 1. **à barbe de satin,** *the lower part of which was made of satin.*
2. **Sainte-Geneviève,** now the "Panthéon," was built under the direction of Soufflot (1713–1780). It has been used in turn as a church and as a burial-place for great men. It is at present devoted to the latter purpose.
3. **Tuileries.** The palace of the Tuileries, which was burnt in May, 1871, was begun in 1564 and completed a few years later. It took its name from the fact that it stood on a site where formerly was a tile factory (French, *tuilerie*).

Page 66. — 1. **vous n'aurez qu'à me faire parler,** *you will only have to let me know.*

Page 68. — 1. **Tu fais de la gentilhommerie,** *you play the gentleman.* 2. **cassation,** *degradation* (the loss of one's grade in the army).

Page 69. — 1. **Personne ne s'était douté,** *no one had suspected.* Notice the difference between "douter" and "se douter."

2. **la Conciergerie,** one of the most famous prisons in Paris, is inclosed in the court-house grounds.

3. **la place de la Révolution** is now the "place de la Concorde."

Page 70. — 1. **fin,** *death.*

2. **Capet** was the disdainful appellation given by the revolutionists to Louis XVI, being a reference to Hugues Capet, the remotest ancestor of the king, and the first of the Capetian dynasty.

XI. — UNE SUITE.

Page 71. — 1. **la passerelle,** *the gangway.*

2. **pensionnaires,** *boarding-school girls.* 3. **l'île natale,** *England.*

Page 72. — 1. **l'Esterel** is the name given to that part of the Alps that are in Provence.

2. **que l'on amenait,** *which was being hauled down.*

3. **aux teintes glauques,** *of a greenish hue.*

4. **boghei** = *buggy.* 5. **à des allures folles,** *at a very rapid gait.*

6. **Sainte-Marguerite** is a small island in the Mediterranean, a few miles of the French coast. There is here a castle which is sometimes used as a prison.

Page 73. — 1. **sa longue taille mince,** *his tall, slender figure.*

Page 74. — 1. **dans le vide,** *in the space.*

2. **Elle traînaillait,** *she walked;* lit., she dragged herself.

3. **elle contemplait,** *she steadily looked at.* 4. **désemparé,** *broken.*

5. **quoi qu'elle en eût,** *in spite of herself.*

6. **Le sachant en congé,** *knowing that he was on a furlough.*

Page 75. — 1. **Continent Noir,** *Africa.*

2. **le Niger** is a large river of Western Africa which empties into the Gulf of Guinea after a course of 2500 miles.

XII. — L'HOMME QUI SE CHAUFFE GRATIS.

Page 77. — 1. **la Sorbonne** was founded by Robert of Sorbon, the private chaplain of Louis IX (1215–1270). It is the place where state examinations are held.

2. **au teint chaud,** *with a ruddy complexion.*

3. **terreux,** *with a cadaverous-looking complexion.*

Page 78. — 1. **de loin en loin,** *from time to time.*

2. **râpée,** *threadbare.*

3. **On avait froid rien qu'à le voir,** *looking at him was enough to make one cold.*

4. **serviette,** *large leather portfolio.*

5. **garçon de salle,** *assistant librarian.*

Page 79. — 1. **Nisard,** a French writer and critic, was born in 1806 and died in 1888.

2. **la plus horripilante des scies,** *the most irritating bore;* lit., "scie" means saw. 3. **cours,** *lecture.*

4. **l'amphithéâtre des lettres,** *the hall of literature.*

5. **d'en avoir le cœur net,** *to find out.*

Page 80. — 1. **le passage du Commerce.** "Passages" in Paris are short streets roofed with glass, usually connecting two important thoroughfares.

2. **et j'allais lâcher prise,** *and I was going to give up.*

3. **Saint-Sulpice.** This is an elliptical form of the sentence: "Give me a ticket for the omnibus that goes to the church of Saint-Sulpice."

4. **On lui remit un numéro d'ordre,** *he was given a numbered ticket.*

Page 81. — 1. **l'huissier,** *the janitor.* 2. **charbon de terre,** *coal.*

Page 82. — 1. **par un temps pareil,** *in such weather.*

2. **les bureaux d'omnibus,** *omnibus waiting-rooms.*

3. **Collège de France.** This institution was founded by Francis I (1494–1547), and is considered the highest school in France. Tuition there is free.

4. **ne faites pas semblant de le connaître,** *pretend that you do not know him.*

XIII. — MORTE EN MER.

Page 83. — 1. **Finistère** is one of the eighty-seven divisions of France, situated in the old Province of Britanny. It owes its name to a sharp promontory, *Finistère,* "end of land" (Lat., Finis terræ).

Page 84. — 1. **blanchie à la chaux,** *whitewashed.*

2. **sur le large,** *on the sea.*

3. **une chaise de paille,** *a straw-bottomed chair.*

4. **bois blanc,** *unpainted-wood.* 5. **lames,** *breakers.*

6. **faisant sa ronde,** *walking his beat.*

7. **leurs pas étoilés,** *their star-like foot-prints.*

8. **lande,** *uncultivated land;* compare with *prairie, steppe* and *pampas.*

9. **je m'établissais,** *I sat down.* 10. **à jour,** *open.*

Page 85. — 1. **se parait çà et là,** *was adorned here and there.*

2. **au piquet,** *tied to a post.* 3. **rageuses,** *twisted.*

4. **saigner,** lit., bleed; trans., *throw its reddish light.*

5. **dont,** construe with "les bonnes grâces."

Page 86. — 1. **Je m'étais même laissé dire,** *I had even been told.*

2. **Faut vous dire d'abord,** *I must first tell you.* Notice the colloquial omission of "il."

3. **ancien,** *formerly.* 4. **vieux garçon,** *old bachelor.*

5. **sommes-nous allés assez souvent, tous les deux,** *how often we went, both of us.*

6. **n'amène pas à temps son foc,** *does not take in his jib soon enough.*

Page 87. — 1. **le temps est un fameux marchand d'oubli,** *time brings oblivion;* lit., time is a great seller of oblivion.

2. **on s'en tirait tout de même,** *we made both ends meet just the same;* lit., we got out of it.

3. **me clouait au logis,** *tied* (lit., nailed) *me to the house.*

4. **un vieux dur-à-cuire,** *an old tar.*

XIV. — L'ENFANT PERDU.

Page 89. — 1. **quinze jours,** *a fortnight.*

2. **Comptoir général de Crédit** is the appellation of a banking-house. 3. **compagnies,** *corporations.*

4. **Conseil général de l'Eure.** Each "département" in France is governed by an assembly called "Conseil général."

5. **la légion d'honneur,** an honorific order, was founded by Bonaparte on May 19, 1802.

6. **par exemple,** *but indeed.* 7. **lui** is here used for emphasis.

Page 90. — 1. **grisette,** *shop-girl.* 2. **confection,** *ready-made cloak.*

3. **tramway,** *street-car.* 4. **compteur,** *fare-register.*

5. **singe,** *master.* A slangy expression, very nearly corresponding to the American "boss."

6. **d'une humeur massacrante,** *in a very awful humor.*

7. **sale,** *disagreeable;* slang, lit., dirty.

Page 91. — 1. **tout en repassant son rasoir,** *while stropping his razor.* 2. **On a beau être,** *one may be.*

3. **ce gros bonnet,** *that important man.* "Gros bonnet" pretty nearly corresponds to the English slang "big-bug."

4. **d'autres chats à fouetter,** lit., other cats to whip, Eng., *other fish to fry,* i.e., *something else more important to do.*

5. **Bourse,** *stock-exchange.*

Page 92. — 1. **commissions,** *committees.*

2. **poivre et sel,** lit., pepper and salt; trans., *gray.*

3. **complet,** *a complete suit.*

4. **cinglant vers la cinquantaine,** lit., sailing toward fifty; trans., *almost fifty years old.*

5. **une mine de n'importe quoi,** *a mine of any kind.*

6. **Bien entendu,** *of course.*

Page 93. — 1. **vierge,** *in a pure state.*

2. **roulèrent,** *dealt.* 3. **les huit jours,** *the week.*

4. **actions,** *shares.* 5. **pyrosis,** *stomach-ache.*

6. **maître d'hôtel,** *butler.*

7. **par la vertu de l'anse du panier,** lit., through the power of the basket-handle; trans., *by levying tribute on dealers,* i.e. pocketing something on everything purchased.

8. **deux œufs à la coque,** *two soft-boiled eggs.*

9. **la noix,** *the middle part.*

10. **son Allemande,** *his German governess.*

Page 94. — 1. **l'alezan brûlé,** *dark-chestnut horse.*

2. **brasseur d'argent,** lit., money-brewer; trans., *money-maker.*

3. **la hausse de vingt-cinq centimes sur le trois pour cent,** *the rise of twenty-five centimes on the three-per-cent state bonds.*

4. **couleur de pâturage,** *green.*

5. **Y mettra-t'i tet'chose,** = *mettra-t-il quelque chose.*

6. **sabir,** *talk.*

Page 95. — 1. **la fraeulein,** *the German governess.*

2. **lui enfila sa pelisse,** *helped him to put on his fur-lined overcoat.*

3. **sa tournée d'affaires,** *his round of business.*

Page 96. — 1. **Paul Ier** was Czar of Russia from 1796 to 1801.

2. **grâce aux conquêtes de,** *thanks to liberty and equality conquered in 1789.*

3. **quartier latin** is that part of Paris where almost all the schools are found and where nearly all the students reside.

4. **qu'il avait l'air d'un marié du samedi,** *that he looked like a Saturday bridegroom.* An allusion to the fact that most workmen get married on Saturday.

5. **Marignan,** where Francis I won a battle over the Swiss in 1515, is situated in northern Italy.

6. **moyenâgeux,** *resembling those borne by nobles in the middle ages.*

7. **sentant à plein nez la croisade,** an allusion to Godefroy de Bouillon, the leader of the first crusade (1058–1100).

Page 97. — 1. **Port' siou plaît** = *ouvrez la porte, s'il vous plaît.*

2. **Comptoir,** *banking-house.* 3. **Chambre,** *chamber of deputies.*

4. **près de la porte d'Asnières,** *near the Asnières gate.* Asnières is a small village a few miles west of Paris.

Page 98. — 1. **Voyons, du calme!** *well, I must quiet down.*

2. **mettre toute la police en l'air,** *send all the police to investigate.*

3. **Préfecture,** *the police headquarters.*

Page 99. — 1. **l'aide à forcer les consignes,** lit., helps him to break given orders; trans., *helps him to reach the prefect of police in spite of orders to the contrary.*

2. **en tenue de soirée,** *in full evening dress.*

3. **fond en larmes,** *bursts into tears.* 4. **remettez-vous,** *be quieted.*

Page 100. — 1. **Et il faut convenir,** *and we must admit.*

2. **il est chez un pauvre diable,** *he is at the house of a poor fellow.*

3. **Par exemple,** *but.* 4. **la haute,** *in the high society.*

5. **un marchand des quatre saisons,** *a vegetable-huckster.*

6. **quatre à quatre,** *four steps at a time.*

7. **je vous en réponds,** *sure enough.*

8. **un fils de France,** *the son of a King.*

Page 101. — 1. **des Andelys,** a town in Normandy with a population of about 6,000. 2. **pour de bon,** *heartily.*

3. **le rempart franchi,** *after having left the city limits.*

4. **tricot de laine,** *woolen knit jacket.*

5. **gosse** = *enfant.* This is a slangy expression.

Page 102. — 1. **flânent un litre,** *lay a quart bottle (of wine).*

2. **l'Exposition de 1889 à vol d'oiseau,** *a bird's-eye view of the Exposition of 1889.*

3. **môme** = *enfant;* comp. with "gosse." 4. **aristo** = *aristocrat.*

5. **pieu** = *lit,* slang.

6. **dès qu'ils ont tapé de l'œil,** *as soon as they were asleep.*

7. **je veillerai,** *I will sit up.* 8. **Halles,** *center market.*

9. **du petit faubourien,** lit., of the little inhabitant of the suburbs; trans., *of the little plebeian.*

Page 103. — 1. **je suis garçon,** *I am single.*

2. **bête comme tout,** *as stupid as it can be.*

3. **est morte à la peine,** *died of being overworked.*

4. **avec mon aileron,** *with my broken arm.*

5. **ajusteur,** *a first-class machinist.* 6. **débrouillard,** *clever, smart.*

7. **copain** = *camarade.*

8. **commissaire,** *the police commissioner.* 9. **sergots,** *policemen.*

Page 104. — 1. **j'ai raté ma vente,** *I lost my chance of selling anything.*

Page 105. — 1. **verdure,** *vegetables.*

2. **que de vendre en hausse des valeurs achetées en baisse,** *than to sell when they are high stocks which were bought when they were low.*

3. **vous n'êtes pas à l'aise,** *you are not in good circumstances.*

4. **N'importe qui,** *every one.*

5. **On ne roule pas sur l'or,** trans., *we are not wealthy;* lit., we are not rolling on gold.

Page 106. — 1. **loups-cerviers,** *speculators;* lit., lynxes.

2. **garçons de caisse,** *collectors.*

3. **la plaque d'argent,** *the silver badge of the bank.*

4. **de faire un bon coup sur les valeurs à turban,** *to make a good speculation on Turkish bonds.* 5. **Quel dommage!** *What a pity!*

6. **il est plein de moyens,** *he is very intelligent.*

Page 107. — 1. **cornet de bonbons,** *a cornucopia full of candies.*

2. **turne,** *shanty;* slang.

3. **que les bras leur tomberaient, aux députés,** *that the deputies would be astounded.*

4. **qu'ils jetteraient leur langue au chat,** *that they would give up trying to understand;* lit., that they would throw their tongue to the cat. This expression is taken from a children's game.

XV. — PAR LE RAPIDE.

Page 109. — 1. **dans un des salons du "Rapide" de Marseille,** *in one of the parlor-cars of the Marseilles express-train.*

Page 110. — 1. **c'est bien,** *it is indeed.*

2. **et ferme,** *and with a will.* 3. **A ma majorité,** *when I became of age.*

4. **je les ai mangés,** *I have spent.*

5. **à l'abri de tout accident,** *safely invested;* lit., protected against all accidents.

6. **bon an, mal an,** *year in, year out.* 7. **à son cercle,** *at his club.*

Page 111. — 1. **cartes payées,** *besides the cost of his playing-cards.*

2. **un brave,** *an honest.*

5. **Je suis toujours dans le vrai,** *I am always right.*

4. **Il m'a coupé les vivres,** a military expression; lit., he has cut off my provisions; trans., *he has stopped my allowance.*

5. **Et il m'a déniché une femme,** *and he has unearthed a wife for me.* 6. **Il faut en finir,** *you must make up your mind.*

7. **partis,** *chances, matches.*

8. **au Salon des Champs-Elysées.** The Salon des Champs-Elysées is an exhibition of paintings which takes place in Paris every year during the month of May, and is held in a large building which was erected in the park of the Champs-Élysées for the Exposition of 1855.

9. **Roubaix** is a manufacturing city of northern France. It boasts of the largest wool and cotton mills in France and has a population of 115,000.

10. **après espérances réalisées,** *after we had received all our inheritances.*

Page 112. — 1. **passe partout,** *introduction.*

2. **il vient, quoique Robineau, d'être reçu,** *although he is called*

Robineau, he has just been admittea. "Robineau" is a rather vulgar name, and certain clubs in Paris only admit members of aristocratic families. 3. **échos,** *news, chronicles.*

4. **Elle a été lancée,** *she has been known.*

5. **il n'y a pas à lui faire entendre raison là-dessus,** *there is no possibility of making him understand that.*

6. **toujours est-il,** *the fact is.*

7. **J'ai dû mettre les pouces,** lit., I had to put my thumbs together; trans., *to give in, to yield.*

Page 113. — 1. **blondasse, fadasse, homasse,** *blonde, uninteresting, masculine.* Note the disdainful meaning conveyed by the ending "asse." 2. **la tête de plus que moi,** *a head taller than I.*

3. **en faisant claquer les portes,** *slamming the doors.*

4. **Je veux bien,** lit., I am very willing (to admit what you say); trans., *I have no doubt of it.*

5. **j'ai filé à l'anglaise,** *I took French leave.*

6. **l'indicateur,** *the time-table.*

Page 114. — 1. **est-ce que tu comptes sérieusement . . .?** *Do you really mean . . .?* supply: *to go.*

2. **il ne peut se passer de moi,** *he cannot live without me.*

3. **sous le petit grillage de la gare,** *under the little grated window in the depot.* This is a place where telegrams addressed to travellers are put. 4. **en vrais parisiens,** *as genuine Parisians do.*

5. **Tout en lisant,** *while reading.*

6. **Hu dia!** are two expressions to make horses turn to the right and to the left. 7. **de lever les bras,** *raised his arms.*

Page 115. — 1. **en voiture!** *all aboard!*

2. **Nice, Cannes et Monte-Carlo** are three winter resorts situated on the Mediterranean, the two first of which are in France, while the third one is in the independent princedom of Monaco.

Page 116. — 1. **avance donc,** *go on.*

2. **à tout à l'heure,** *I shall see you again presently.*

Page 117. — 1. **un petit complet tout à fait réussi,** *a very becoming suit.* 2. **un peu bébêtes,** *not very intelligent.*

3. **Elle n'avait guère travaillé qu'à cela,** *she had only worked for that.* 4. **à la chinoise,** *in the Chinese fashion.*

Page 118. — 1. **C'est cela même,** *that is the very man.*

Page 119. — 1. **ça ira comme sur des roulettes cette affaire-là,** *That thing will go very smoothly;* lit., as on rollers.

2. **pourvu que le téléphone marche entre Paris et Marseille,** *let us hope that there is a telephone between Paris and Marseilles.*

3. **trop gros parti pour moi,** *she is too rich a girl for me.*

4. **mon affaire, absolument mon affaire,** *what I wish for, exactly what I wish for.*

Page 120. — 1. **j'ai le truc aujourd'hui pour les dépêches,** *I have the knack of writing telegrams to-day.*

Page 121. — 1. **ne veut pas encore faire une fin,** *does not want to settle down yet.*

Page 122. — 1. **ils habitaient des quartiers communs,** *they lived in a part of the city that was not fashionable.*

2. **elle ne voulait pas être,** *she did not wish to marry a man who dealt.*

3. **Comme il répondait bien à ce programme, le jeune Chamblard,** *how well young Chamblard would fill that programme.*

4. **un tiroir nécessaire de toilette,** *a dressing-case drawer.*

5. **panneaux pleins,** *wood panels.* 6. **accumulateur,** *storage battery.*

Page 123. — 1. **chiffons,** *dress goods.*

2. **le baron un tel,** *the baron so-and-so.*

3. **Oh! si elle le regardait!** *indeed she did look at him.*

4. **un fourreau,** *a close fitting skirt.*

5. **tons très doux,** *very soft shades.*

6. **Suis-je clair?** Am I clear? i.e. *Do you understand me?*

Page 124. — 1. **en cachette,** *stealthily.*

2. **Qui devait rester éternellement en souffrance,** *which was to remain forever uncalled for.* 3. **brûle,** *passes by without stopping.*

Page 125. — 1. **Derame est rubiconné,** trans., *Derame lost it.* Rubiconner is a verb formed with the word rubicon, a synonym of piquet. Both are colloquial expressions not found in dictionaries.

2. **Je suis amoureux,** *I am in love.*

Page 126. — 1. **Mais elle va tomber des nues,** *she will be very much surprised.*

2. **faut-il arrêter ou laisser aller,** *must I let things go on or stop them.*

Page 127. — 1. **le long de la voie ferrée,** *along the railroad track.*

Page 128. — 1. **la Sorbonne ou l'Hôtel-de-Ville.** Examinations for highest diplomas are held at the Sorbonne, while those for lower ones take place at the City Hall (Hôtel-de-Ville).

Page 129. — 1. **à toute vapeur,** *at full speed.*
2. **pour rouler,** *to ride.*

Page 130. — 1. **posons d'abord,** *let us first settle.*
2. **dans le faux jour,** *in the artificial light.*

Page 131. — 1. **vous descendrez,** *you will stop.*
2. **cela en vaut la peine,** *it is worth the trouble.*

Page 132. — 1. **Transatlantique,** *steamship.* This abridged form of "paquebot transatlantique" has now become synonym of "paquebot à vapeur," and is applied to all large steamships.

2. **l'église de la Madeleine,** one of the principal churches in Paris, was begun in 1764 and completed in 1842. It is built in the Greek style.

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

FRENCH GRAMMARS AND READERS.

Edgren's Compendious French Grammar. A *working* grammar for high school or college; adapted to the needs of the beginner and the advanced scholar. Half leather. $1.12.

Edgren's French Grammar, Part I. For those who wish to learn quickly to *read* French. 35 cts.

Supplementary Exercises to Edgren's French Grammar (Locard). French-English and English-French exercises to accompany each lesson. 12 cts.

Grandgent's Short French Grammar. Brief and easy, yet complete enough for all elementary work, and abreast of the best scholarship and practical experience of to-day. 60 cts. With LESSONS AND EXERCISES, 75 cts.

Grandgent's French Lessons and Exercises. Necessarily used with the SHORT FRENCH GRAMMAR. *First Year's Course for Grammar Schools, No. 1*; *First Year's Course for High Schools, No. 1*; *First Year's Course for Colleges, No. 1.* Limp cloth. Introduction price, each 15 cts.

Grandgent's Materials for French Composition. Five graded pamphlets based on *La Pipe de Jean Bart, La dernière classe, Le Siège de Berlin, Peppino, L'Abbé Constantin,* respectively. Each, 12 cts.

Kimball's Materials for French Composition. Based on *La Belle-Nivernaise,* and a little more advanced than the last in above series. 12 cts.

Storr's Hints on French Syntax. With exercises. Interleaved. Flexible cloth. 30 cts.

Houghton's French by Reading. Begins with interlinear, and gives in the course of the book the whole of elementary grammar, with reading matter, notes, and vocabulary. Half leather. $1.12.

Fontaine's Livre de Lecture et de Conversation. Entirely in French. Combines Reading, Conversation, and Grammar. Cloth. 90 cts.

Lyon and Larpent's Primary French Translation Book. An easy beginning reader, with very full notes, vocabulary, and English exercises based on the latter part of the text. Cloth. 60 cts.

Super's Preparatory French Reader. Complete and graded selections of interesting French, with notes and vocabulary. Half leather. 80 cts.

French Fairy Tales (Joynes). With notes, vocabulary, and English exercises based on the text. Paper, 35 cts. Cloth, 50 cts.

Heath's French-English and English-French Dictionary. Recommended at all the colleges as fully adequate for the ordinary wants of students. Cloth. Retail price, $1.50.

Complete catalogue of Modern Language texts sent on request.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS,

BOSTON. NEW YORK. CHICAGO. LONDON.

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

EASY FRENCH TEXTS.

Jules Verne's L'Expédition de la Jeune-Hardie. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Paper. 95 pages. 25 cts.

Gervais's Un Cas de Conscience. With notes, vocabulary, and appendixes by R. P. Horsley. Paper. 86 pages. 25 cts.

Génin's Le Petit Tailleur Bouton. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Paper. 88 pages. 25 cts.

Assollant's Une Aventure du Célèbre Pierrot. With notes, vocabulary, and appendixes by R. E. Pain. Paper. 93 pages. 25 cts.

Muller's Les Grandes Découvertes Modernes. Talks on Photography and Telegraphy. With notes, vocabulary, and appendixes by F. E. B. Wale. Paper. 88 pages. 25 cts.

Récits de Guerre et de Révolution. Selected and edited, with notes, vocabulary, and appendixes by B. Minssen. Paper. 91 pages. 25 cts.

Bruno's Les Enfants Patriotes. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Paper. 94 pages. 25 cts.

De la Bedollière's La Mère Michel et son Chat. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Paper. 96 pages. 25 cts.

Legouvé and Labiche's La Cigale chez les Fourmis. A comedy in one act, with notes by W. H. Witherby. Paper. 56 pages. 20 cts.

Dumas's L'Evasion du Duc de Beaufort. With notes by D. B. Kitchen. Paper. 91 pages. 25 cts.

Assollant's Récits de la Vieille France. With notes by E. B. Wauton. Paper. 78 pages. 25 cts.

Berthet's Le Pacte de Famine. With notes by B. B. Dickinson. Paper. 94 pages. 25 cts.

Erckmann-Chatrian's L'Histoire d'un Paysan. With notes by W. S. Lyon. Paper. 94 pages. 25 cts.

France's Abeille. With notes by C. P. Lebon of the Boston English High School. Paper. 94 pages. 25 cts.

De Musset's Pierre et Camille. With notes by Professor Super of Dickinson College. Paper. 65 pages. 20 cts.

Lamartine's Jeanne d'Arc. With foot-notes by Professor Barrère of Royal Military Academy, Woolwich, England. Paper. 156 pages. 30 cts.

Trois Contes Choisis par Daudet. (*Le Siège de Berlin, La dernière Classe, La Mule du Pape.*) With notes by Professor Sanderson of Harvard. Paper. 15 cts.

Jules Verne's Le Tour du Monde en Quatre-vingts Jours. Abbreviated and annotated by Professor Edgren, University of Nebraska. Boards. 181 pages. 35 cts.

Complete catalogue of Modern Language texts sent on request.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS,

BOSTON. NEW YORK. CHICAGO. LONDON.

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below

50M—9-40

Tx
448.853
F678f

Fontaine, C.
Fleurs de France.

648097

NAME	DATE	NAME	DATE

LIBRARY, SCHOOL OF EDUCATION, STANFORD
648097

4
F